John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
175.16
Vol. 21

ŒUVRES

DE

CRÉBILLON;

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, revue, & augmentée de la Vie de l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez les Libraires associés.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ADAMS 175.16
v.2

TABLE

Des Pièces contenues dans le second Volume.

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE, *Tragédie*, *page* 1

XERXÈS, *Tragédie*, 79

SÉMIRAMIS, *Tragédie*, 171

PYRRHUS, *Tragedie*, 253

RHADAMISTE

RHADAMISTHE

ET

ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la premiere fois, le 14 Décembre 1711.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VAUDEMONT.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du succès de Rhadamisthe. Une Tragédie qui vous avoit plu, pouvoit-elle n'être pas approuvée? Le Public l'a applaudie en effet ; & ce sont ces mêmes applaudissemens qui me donnent aujourd'hui

la hardiesse de la dédier à V. A. S. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que cette liberté soit suivie d'aucune autre. Votre modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité; tel, par son habileté à la Guerre, échappe à des périls certains, & sait se couvrir de gloire dans le temps qu'il paroît le plus près de sa perte, qui ne soutiendroit pas la plus petite louange sans se déconcerter. Accoutumé d'ailleurs à peindre des Héros, de mon imagination, peut-être réussirois-je mal en peignant d'après le plus parfait modèle. Et quels éloges encore que ceux d'une Epître, pour un Prince consacré à l'Histoire & à la Tradition! L'Histoire, sans se charger d'un encens superflu, par le simple récit des faits, loue avec plus de noblesse que les traits les plus recherchés; ainsi le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoie: c'est-là où, mieux que dans une Epître, souvent suspecte de flatterie, il verra quel prix étoit réservé aux grandes actions de V. A. S. Trop heureux que la permission

que vous avez eu la bonté de me donner, de placer votre Nom à la tête de cet Ouvrage, me mette à portée de vous assurer que personne au monde n'est avec plus de vénération & un plus profond respect que moi,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

PHARASMANE, *Roi d'Ibérie.*

RHADAMISTHE, *Roi d'Arménie, Fils de Pharaſmane.*

ZÉNOBIE, *Femme de Rhadamiſthe, ſous le nom d'Iſménie.*

ARSAME, *Frere de Rhadamiſthe.*

HIÉRON, *Ambaſſadeur d'Arménie, & Confident de Rhadamiſthe.*

MITRANE, *Capitaine des Gardes de Pharaſmane.*

HIDASPE, *Confident de Pharaſmane.*

PHÉNICE, *Confidente de Zénobie.*

GARDES.

La Scène eſt dans Artaniſſe, Capitale de l'Ibérie, dans le Palais de Pharaſmane.

RHADAMISTHE

ET

ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie*; PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

AH! laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis.
Laisse-moi: ta pitié, tes conseils & la vie,
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.

Dieux justes! Ciel vengeur, effroi des malheureux!
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux?

PHÉNICE.

Vous verrai-je toujours, les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots?
La nuit n'a plus pour vous ni douceur, ni repos.
Cruelle, si l'Amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs? Captive dans des lieux
Où l'Amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous asservir le grand Roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce Vainqueur des Romains?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage;
Par combien de mépris, de tourmens, de rigueur,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur?
Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bientôt plus soumis & plus tendre.

ZÉNOBIE.

Je connois mieux que toi ce barbare Vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire;
Malgré tous ses exploits, l'Univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.

J'ai trahi trop long-temps ton amitié fidelle :
Il faut d'un autre prix récompenser ton zele,
Me découvrir. Du moins, quand tu sauras mon sort,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phénice, tu m'as vue aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née.
Je compte autant de Rois que je compte d'aïeux :
Et le sang dont je sors ne le cede qu'aux Dieux.
Pharasmane, ce Roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie ;
Ce cruel, dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frere de celui qui me donna le jour.
Plût aux Dieux qu'à son sang le Destin qui me lie,
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie !
Mais, à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor pere de mon époux ;
De Rhadamisthe, enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême !
Vous, Zénobie ! ô Dieux !

ZÉNOBIE.

Oui, Phénice, elle-même,
Fille de tant de Rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais hélas ! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mithridate mon pere
Dans le sein de la paix vivoit avec son frere.
L'une & l'autre Arménie, asservie à nos loix,
Mettoit cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.

Trop heureux en effet, si son frere perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide :
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
Pour éblouir mon pere, & pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avoûrai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même :
Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHÉNICE.

Jamais Roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux, & plus digne d'envie.
Déjà, des autres Rois devenu la terreur.....

ZÉNOBIE.

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur.
A-peine je touchois à mon troisième lustre,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
Rhadamisthe déjà s'en croyoit assuré,
Quand son pere cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos Etats, suivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mithridate;
Et ce Parthe, indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema par-tout l'horreur, le désordre & l'effroi.
Mithridate, accablé par son perfide frere,
Fit tomber sur le fils les cruautés du pere;
Et, pour mieux se venger de ce frere inhumain,

Promit à Tiridate & ſon ſceptre & ma main.
Rhadamiſthe, irrité d'un affront ſi funeſte,
De l'Etat à ſon tour embraſa tout le reſte,
En dépouilla mon pere, en repouſſa le ſien ;
Et, dans ſon déſeſpoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius, & la Syrie entiere,
Il força Pollion de lui livrer mon pere.
Je tentai, pour ſauver un pere malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promit d'oublier ſa tendreſſe offenſée,
S'il voyoit de ma main ſa foi récompenſée ;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi,
Il remettroit l'Etat ſous ſa premiere loi.
Sur cet eſpoir charmant, aux Autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hyménée ;
Et mon parjure Amant oſa bien l'achever,
Teint du ſang qu'à ce prix je prétendois ſauver.
Mais le Ciel, irrité contre ces nœuds impies,
Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, juſtes Dieux ! & quel barbare époux !

PHÉNICE.

Je ſais que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du Roi la triſte deſtinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels, ſans ſavoir qu'on me cachoit ſon ſort,
Oſerent bien ſur moi vouloir venger ſa mort.
Troublé de ſes forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamiſthe en parut comme accablé lui-même.

Mais ce Prince, bientôt rappelant sa fureur,
Remplit tout, à son tour, de carnage & d'horreur.
« Suivez-moi, me dit-il : ce peuple qui m'outrage,
» En vain à ma valeur croit fermer un passage :
» Suivez-moi ». Des Autels s'éloignant à grands pas,
Terrible & furieux, il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux, cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards....
Mais, loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la mémoire ;
Epargne à ma vertu cet odieux récit.
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit.
Je ne puis rappeller un souvenir si triste,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il te suffise enfin, Phénice, de savoir,
Victime d'un amour réduit au désespoir,
Que, par une main chere & de mon sang fumante,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi ! ce fut votre époux .... Quel inhumain, grands Dieux !

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déjà mes yeux,
Quand le Ciel, par les soins d'une main secourable,
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.
Mais à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.

J'appris, non sans frémir, que son barbare pere,
Prétextant sa fureur sur la mort de son frere,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous;
Qu'introduit en secret au sein de l'Arménie,
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,
Je détestai les soins qu'on prenoit de mes jours,
Et, quittant sans regret mon rang & ma Patrie,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'esclavage, d'ennui,
Etrangere par-tout, sans secours, sans appui,
Quand j'espérois goûter un destin plus tranquille,
La guerre en un moment détruisit mon asyle.
Arsame, conduisant la terreur sur ses pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats;
Arsame, né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un pere perfide, inhumain & jaloux,
Frere de Rhadamisthe, enfin de mon époux.

PHÉNICE.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d'un époux est-ce faire un outrage,
Que de céder aux soins d'un Prince généreux,
Qui, par tant de bienfaits, a signalé ses feux?

ZÉNOBIE.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous raviſſoit point notre unique espérance....

Mais Arſame, éloigné par un triſte devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laiſſe plus d'eſpoir;
Et, pour comble de maux, j'apprends que l'Arménie,
Qu'un droit ſi légitime accorde à Zénobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe, ou des Romains,
Ou, peut-être, paſſer en de moins dignes mains.
Dans ſon barbare cœur flatté de ſa conquête,
A quitter ces climats Pharaſmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh bien! dérobez-vous à ſes injuſtes loix.
N'avez-vous pas pour vous les Romains & vos droits?
Par un Ambaſſadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du ſort de l'Arménie.
Reine de ces Etats, contre un Prince inhumain
Faites agir pour vous l'Ambaſſadeur Romain:
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artaniſſe.
Implorez de Céſar le ſecours, la juſtice.
De ſon Ambaſſadeur faites-vous un appui:
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZÉNOBIE.

Comment briſer les fers où je ſuis retenue?
M'en croira-t-on, d'ailleurs, fugitive, inconnue?
Comment.....

SCENE II.

ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie ;* ARSAME, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

MAIS quel objet ! Arsame dans ces lieux !

ARSAME.

M'est-il encor permis de m'offrir à vos yeux ?

ZÉNOBIE.

C'est vous-même, Seigneur ! Quoi ! déjà l'Albanie.....

ARSAME.

Tout est soumis, Madame ; & la belle Isménie,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour, d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colere ;
Jaloux, désespéré, j'ôse, pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah ! Madame, est-il vrai qu'un Roi fier & terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible ;
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux ?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.

Ma douleur vous aigrit : je vois qu'avec contrainte
D'un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous la condamnez :
Le reproche ne ſied qu'aux Amans fortunés.
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en bute,
Qu'un amour ſans eſpoir dévore & perſécute;
Mais moi, qui fus toujours à vos loix ſi ſoumis,
Qu'ai-je à me plaindre? hélas! & que m'a-t-on promis?
Indigné cependant du ſort qu'on vous prépare,
Je me plains & de vous & d'un rival barbare.
L'Amour, le tendre Amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins jaloux.

ZÉNOBIE.

Seigneur, il eſt trop vrai qu'une flamme funeſte
A fait parler ici des feux que je déteſte :
Mais, quel que ſoit le rang & le pouvoir du Roi,
C'eſt en vain qu'il prétend diſpoſer de ma foi.
Ce n'eſt pas que, ſenſible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces tranſports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi ſeul l'objet d'un injuſte courroux.
Impoſez à mes feux la loi la plus ſévere,
Pourvu que votre main ſe refuſe à mon pere.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des rivaux que je puiſſe immoler,
Contre qui ma fureur agiſſe ſans murmure.
L'Amour n'a pas toujours reſpecté la Nature :

Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sais-je, si le Roi devenoit votre époux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice ?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me raviſſe.
L'Arménie, attentive à se choisir un Roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi.
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois, à mon tour, vous en faire un hommage.
Mais un pere jaloux, un rival inhumain,
Veut me ravir encor ce sceptre & votre main.
Qu'il m'enleve à son gré l'une & l'autre Arménie ;
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie.
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux ;
Et c'est l'unique bien que je demande aux Dieux.

ZÉNOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée ?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
Elle couloit du moins dans l'ombre du repos.
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes maux.
D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive ?
Tant d'amour convient-il au sort d'une captive ?
Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs.
Rien ne sauroit tarir la source de mes pleurs.
Ah ! quand même l'Amour uniroit l'un & l'autre,
L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre.
Malgré tout son pouvoir, & son amour fatal,
Le Roi n'est pas, Seigneur, votre plus fier rival.
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,

Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
J'entends du bruit. On ouvre. Ah! Seigneur, c'est le Roi.
Que je crains son abord & pour vous & pour moi!

SCENE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie*; ARSAME, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

QUE vois-je? c'est mon fils! Dans Artanisse Arsame!
Quel dessein l'y conduit? Vous vous taisez, Madame!
Arsame près de vous, Arsame dans ma Cour,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour!
De ce trouble confus que faut-il que je pense?
(*à Arsame.*)
Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance;
Que j'honorois enfin d'un choix si glorieux,
Parlez, Prince; quel soin vous ramene en ces lieux?
Quel besoin, quel projet a pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire?

ARSAME.

Vos ennemis domptés, devois-je présumer
Que mon retour, Seigneur, pourroit vous alarmer?

Ah! vous connoissez trop & mon cœur & mon zele,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avoûrai, Seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
J'apprends de toutes parts que Rome & la Syrie,
Que Corbulon armé menacent l'Ibérie :
Votre fils se flattoit, conduit par son devoir,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir.
Je ne soupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jetter la défiance.
J'attendois qu'on ouvrît, pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, Seigneur, Isménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie ;
Contre ces noms fameux mon âme est aguerrie :
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin.
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zele,
Que le devoir d'un fils & d'un sujet fidèle ?
Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
Sachez que votre Roi ne s'en souvient encore,
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.

Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.
Je vous défends, sur-tout, de revoir Isménie.
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop mérité la grandeur souveraine ;
Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre Reine.
C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCENE IV.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie ;* MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE.

Et de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-elle à ses vœux assujettir mon âme ?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur :
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez-vous, Seigneur, si l'hyménée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée ?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour,
Me permet d'écouter vos vœux & votre amour ?

PHARASMANE.

Je ne sais en effet quel sang vous a fait naître :
Mais fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice :
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux.
Moins en Roi, qu'en Amant, j'ai fait parler mes feux :
Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine.
Et, puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux ;
Et sachez que, malgré l'Amour & sa puissance,
Les Rois ne sont point faits à tant de résistance ;
Quoi que de mes transports vous vous soyez promis,
Que tout, jusqu'à l'Amour, doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus : c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme :
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCENE V.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

AH ! Tyran, puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,

Crains que l'Amour, armé de mes foibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager? Mânes de Mithridate,
N'eſt-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate?
Venez à mon ſecours, Ombre de mon Epoux,
Et rempliſſez mon cœur de vos tranſports jaloux.
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeſte;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reſte.
Le crime que ſur vous votre pere a commis
Ne peut être expié que par ſon autre fils.
C'eſt à lui que les Dieux réſervent ſon ſupplice.
Armons ſon bras vengeur. Va le trouver, Phénice.
Dis-lui qu'à ſa pitié, qu'à lui ſeul j'ai recours;
Mais, ſans me découvrir, implore ſon ſecours.
Dis-lui, pour me ſauver d'une injuſte puiſſance,
Qu'il intéreſſe Rome à prendre ma défenſe;
De ſon Ambaſſadeur qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il ſe peut, qu'il me faſſe un appui.
Fais briller à ſes yeux le Trône d'Arménie;
Retrace-lui les maux de la triſte Iſménie;
Par l'intérêt d'un ſceptre ébranle ſon devoir.
Pour l'attendrir, enfin, peins-lui mon déſeſpoir.
Puiſque l'Amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'Amour doit venger Zénobie?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

EST-CE vous que je vois? en croirai-je mes yeux?
Rhadamiſthe vivant! Rhadamiſthe en ces lieux!
Se peut-il que le Ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes ſouhaits un jour ſi plein de charmes?
Eſt-ce bien vous, Seigneur? Et par quel heureux ſort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plût aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le ſceptre, eût terminé ma vie!
Mais le Ciel m'a laiſſé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tiſſus de triſteſſe & d'horreur.
Loin de faire éclater ton zele, ni ta joie,
Pour un Roi malheureux que le Sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux;
Qu'a proſcrit dès long-temps la vengeance céleſte;
De crimes, de remords aſſemblage funeſte;

Indigne de la vie, & de ton amitié ;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié ;
Traître envers la Nature, envers l'Amour perfide;
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublîrois qu'il est un Ciel vengeur.

HIÉRON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, Seigneur, est-il toujours le maître?
Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
Sembloit de vous venger vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate.
Rappelle-toi ce jour & ces sermens affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux ;
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zénobie ?
Tu frémis, je le vois : ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs :
Mais, sans les retracer, juges-en par mes pleurs.

HIÉRON.

HIÉRON.

Auſſi touché que vous du ſort qui vous accable,
Je n'examine point ſi vous êtes coupable.
On eſt peu criminel avec tant de remords;
Et je plains ſeulement vos douloureux tranſports.
Calmez ce déſeſpoir où votre âme ſe livre;
Et m'apprenez....

RHADAMISTHE.

Comment oſerai-je pourſuivre?
Comment de mes fureurs oſer t'entretenir,
Quand tout mon ſang ſe glace à ce ſeul ſouvenir?
Sans que mon déſeſpoir ici le renouvelle,
Tu ſais tout ce qu'a fait cette main criminelle.
Tu vis comme aux Autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit deſtiné:
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu ſais comme a leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts! je fuyois vainement.
Peins-toi mon déſeſpoir dans ce fatal moment.
Je voulus m'immoler: mais Zénobie en larmes,
Arroſant de ſes pleurs mes parricides armes,
Vingt fois, pour me fléchir, embraſſant mes genoux,
Me dit ce que l'Amour inſpire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon âme éperdue!
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vue.
Tant d'attraits, cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouſe fureur.

Quoi ! dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête
Va donc à Tiridate assurer sa conquête !
Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort ;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe aussi-tôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

HIÉRON.

Quel sort pour une Reine à vos jours si sensible !

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, poursuivi sans secours,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux, ardens à me poursuivre,
Qu'un pere, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitoit à la mort de son malheureux fils.
Enfin, percé de coups, j'allois perdre la vie,
Lorsqu'un gros de Romains, sorti de la Syrie,
Justement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon, armé pour m'accabler,
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché sans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,

Ce Romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu, mais sans reconnoissance,
Je lui cachai long-temps mon nom & ma naissance,
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux,
Et, pour comble de maux, dans le fond de mon âme
Brûlant plus que jamais d'une funeste flamme,
Que l'Amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur;
Ranimant, sans espoir, pour d'insensibles cendres,
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi, dans les regrets, les remords & l'amour,
Craignant également & la nuit & le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, &, par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après différens choix,
Alloit bientôt passer sous d'odieuses loix;
Que mon pere, en secret méditant sa conquête,
D'un nouveau diadême alloit ceindre sa tête.
Je sentis, à ce bruit, ma gloire & mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
Enfin, à Corbulon je me fis reconnoître:
Contre un pere inhumain, trop irrité peut-être,
A mon tour, en secret, jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'Ambassadeur.

HIÉRON.

Seigneur, &, sous ce nom, quelle est votre espérance?
Quel projet peut ici former votre vengeance?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Et que sais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connois-je moi-même?
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait, sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords, sans renoncer au crime.
Je cede au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haîne?
J'ai perdu Zénobie: après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la Nature entiere.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur;
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misere,
Et la Nature en vain me dit que c'est mon pere.

Mais c'eſt peut-être ici que le Ciel irrité
Veut ſe juſtifier de trop d'impunité.
C'eſt ici que m'attend le trait inévitable,
Suſpendu trop long-temps ſur ma tête coupable.
Et plût aux Dieux cruels que ce trait ſuſpendu
Ne fût pas, en effet, plus long-temps attendu!

HIÉRON.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce ſéjour funeſte,
Loin d'attirer ſur vous la colere céleſte.
Que la Nature au moins calme votre courroux :
Songez que dans ces lieux tout eſt ſacré pour vous ;
Que, s'il faut vous venger, c'eſt loin de l'Ibérie.
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'eſt plus temps : il faut remplir mon ſort,
Me venger, ſervir Rome, ou courir à la mort.
Dans ſes deſſeins toujours à mon pere contraire,
Rome de tous ſes droits m'a fait dépoſitaire ;
Sûre, pour rétablir ſon pouvoir & le mien,
Contre un Roi qu'elle craint, que je n'oublîrai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuſe,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuſe ;
Conſerver l'Arménie, ou, par des ſoins jaloux,
En faire un vrai flambeau de diſcorde entre nous.
Par un don de Céſar je ſuis Roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.
Les fureurs de mon pere ont aſſez éclaté,
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun Traité.

Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique.
Des Romains si vantés telle est la politique.
C'est ainsi qu'en perdant le pere par le fils,
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ôse confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux,
Moins comme Ambassadeur, que comme un furieux,
Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins : mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.
C'est ainsi qu'ennemi de Rome & des Iberes,
Je revois aujourd'hui le Palais de mes peres.

HIÉRON.

Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes soins a confié ses droits.
Je venois de sa part offrir à votre frere
Un trône où malgré nous veut monter votre pere :
Et je viens annoncer à ce superbe Roi
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que, malgré votre absence.....

RHADAMISTHE.

Le Roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance ;
Et la Nature en lui ne parle point assez,
Pour rappeller des traits dès long-temps effacés.

Je n'ai craint que tes yeux ; &, sans mes soins, peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allois méconnoître.
Le Roi vient : que mon cœur, à ce fatal abord,
A de peine à dompter un funeste transport !
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un Ambassadeur employons la prudence.

SCENE II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

RHADAMISTHE, *à Pharasmane.*

UN peuple triomphant, maître de tant de Rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des Rois tels que vous ;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux éleve votre gloire ;
Ce peuple enfin si fier, & tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur :
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance ;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.

Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses Souverains.
Vous le savez, Seigneur; & du pied du Caucase
Vos Soldats cependant s'avancent vers le Phase;
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattans,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottans.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne & se lasse,
N'a point accoutumé les Rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane & la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, Soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son Ambassadeur;
Moi, qui formant au joug des Peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux Souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.

La honte que sur lui répandent mes exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé les Rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
Qu'il ne s'y trompe pas ; la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
Jusques aux Courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage :
La Nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des Soldats ;
Son sein tout hérissé n'offre aux desirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours ?
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée ?
Que font vos légions ? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par Ambassadeurs ?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins ;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

HIÉRON.

Quand même les Romains, attentifs à vos loix,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos Rois,
Seigneur, n'espérez pas, au gré de votre envie,
Faire en votre faveur expliquer l'Arménie.

Les Parthes envieux, & les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeroient contre nous.
L'Arménie, occupée à pleurer sa misere,
Ne demande qu'un Roi qui lui serve de pere :
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix ;
Et sous vos loix, Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte :
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte ;
Et nous ne soupirons qu'après des Souverains,
Indifférens au Parthe, & soumis aux Romains.
Sous votre empire, enfin, prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir, que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison, moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien ! puisqu'on le veut, que la guerre en décide.
Vous apprendrez bientôt qui de Rome, ou de moi,
Dut prétendre, Seigneur, à vous donner la loi ;
Et, malgré vos frayeurs & vos fausses maximes,
Si quelqu'autre eut sur vous des droits plus légitimes.
Et qui doit succéder à mon frere, à mon fils ?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis ?

RHADAMISTHE.

Quoi ! vous, Seigneur, qui seul causâtes leur ruine ?
Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

PHARASMANE.

Qu'entends-je ! dans ma Cour on ôse m'insulter ?
Holà, Gardes....

HIÉRON, *à Pharaſmane.*

Seigneur, qu'oſez-vous attenter?

PHARASMANE, *à Rhadamiſthe.*

Rendez grâces au nom dont Néron vous honore.
Sans ce nom ſi ſacré que je reſpecte encore,
En duſſé-je périr, l'affront le plus ſanglant
Me vengeroit bientôt d'un Miniſtre inſolent.
Malgré la dignité de votre caractere,
Croyez-moi cependant, évitez ma colere.
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

SCENE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

QU'AVEZ-VOUS fait, Seigneur? Quand vous devez tout craindre.....

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu? Je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigriſſant, j'aſſûre mes deſſeins.
Par un pareil éclat j'en impoſe aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reſte plus qu'à troubler l'Ibérie,

Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roi que ſes exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharaſmane impoſe,
Rebutés de la guerre où lui ſeul les expoſe,
Ses Sujets en ſecret ſont tous ſes ennemis.
Achevons contre lui d'irriter les eſprits;
Et, pour mieux me venger des fureurs de mon pere,
Tâchons dans nos deſſeins d'intéreſſer mon frere.
Je ſais un sûr moyen pour ſurprendre ſa foi;
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un Roi, pere cruel, & tyran tout enſemble,
Ne mérite en effet qu'un ſang qui lui reſſemble.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, *seul.*

MON frere me demande un secret entretien !
Dieux ! me connoîtroit-il ? Quel dessein est le sien ?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un pere à trahir son devoir.
On ouvre....

SCENE II.

ARSAME, RHADAMISTHE.

RHADAMISTHE, *continuant.*

JE le vois. Malheureuse victime !
Je ne suis pas le seul qu'un Roi cruel opprime.

ARSAME.

Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains, le Roi quitte ces lieux.

Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté ?
Puis-je espérer que Rome exauce ma priere,
Et ne confonde point le fils avec le pere?

RHADAMISTHE.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome & de votre vertu.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah! que cette vertu va vous être suspecte !
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien!
En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable;
Et, de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome & nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon pere s'y prépare,
Je sais que je ne puis vous parler, ni vous voir,
Sans trahir à la fois mon pere & mon devoir;
Je le sais : cependant, plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un pere rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier, lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharasmane,

Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non, quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La Nature, il est vrai, d'avec ses ennemis,
N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
Qu'ait proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frere, Seigneur, illustre & généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée!
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un pere, conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune Héros partageant la disgrâce,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace:
Plus coupable en effet, n'en attends-je pas moins;
Mais ce n'est pas, Seigneur, le plus grand de mes soins.
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide.
Qu'un soin bien différent & m'agite & me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez, sans effroi,
Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare pere,
Je sens, à son nom seul, redoubler ma colere.
Touché de vos vertus, & tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs, je les partage tous.

Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous preſſe,
Si vous ſaviez pour vous juſqu'où je m'intéreſſe.
Parlez, Prince : faut-il contre un pere inhumain
Armer avec éclat tout l'Empire Romain ?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne reſpire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que ſoient vos projets, j'ôſe atteſter les Dieux
Que nous aurons bientôt ſatisfait votre envie,
Fallût-il pour vous ſeul conquérir l'Arménie.

ARSAME.

Que me propoſez-vous ? quels conſeils ! ah ! Seigneur,
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Qui moi, que, trahiſſant mon pere & ma Patrie,
J'attire les Romains au ſein de l'Ibérie ?
Ah ! ſi juſqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi.
Je n'en exige rien, dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime ;
Et je vois bien, Seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyois, ébloui de ſes titres ſuprêmes,
Rome utile aux Mortels autant que les Dieux mêmes ;
Et, pour en obtenir un ſecours généreux,
J'ai cru qu'il ſuffiſoit que l'on fût malheureux.
J'ôſe le croire encore ; &, ſur cette eſpérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'aſſiſtance ;
C'eſt pour une Captive aſſervie à nos loix,
Qui, pour vous attendrir, a recours à ma voix ;

C'eſt pour une Captive, aimable, infortunée,
Digne par ſes appas d'une autre deſtinée.
Enfin, par ſes vertus à juger de ſon rang,
On ne ſortit jamais d'un plus illuſtre ſang.
C'eſt vous inſtruire aſſez de ſa haute naiſſance,
Que d'intéreſſer Rome à prendre ſa défenſe.
Elle veut même ici vous parler ſans témoins;
Et jamais on ne fut plus digne de vos ſoins.
Pharaſmane, entraîné par un amour funeſte,
Veut me ravir, Seigneur, ce ſeul bien qui me reſte,
Le ſeul où je faiſois conſiſter mon bonheur,
Et le ſeul que pouvoit lui diſputer mon cœur.
Ce n'eſt pas que, plus fier d'un ſecours que j'eſpere,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon pere.
Quand même il céderoit ſa Captive à mes feux,
Mon ſort n'en ſeroit pas plus doux, ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même ſans eſpoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, ſans pouvoir où je ſuis,
Vous offrir un aſyle eſt tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux : mon âme eſt ſatisfaite.
Je vais tout diſpoſer, Seigneur, pour ſa retraite.
Je ne ſais : mais, preſſé d'un mouvement ſecret,
J'abandonne Iſménie avec moins de regret.
Pour calmer la douleur de mon âme inquiette,
Il ſuffit qu'en vos mains Arſame la remette.

Encor, si je pouvois, aux dépens de mes jours,
M'acquitter envers vous d'un généreux secours !
Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher Prince, un prix plus doux.
Il est digne de moi, s'il n'est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frere.
Que je vous plains d'avoir un si barbare pere !
Mais de ses vains transports pourquoi vous alarmer ?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a su charmer ?
Daignez me confier & son sort & le vôtre ;
Dans un asyle sûr suivez-moi l'un & l'autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis, sans effroi,
Abandonner Arsame aux fureurs de son Roi.
Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse :
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse....

ARSAME.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, & dignes de tous deux.
Le Roi doit dès demain partir pour l'Arménie ;
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon pere en ce moment peut l'éloigner de nous ;
Et sa Captive en pleurs n'espere plus qu'en vous.
Déjà sur vos bontés pleine de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu, Seigneur, adieu : je craindrois de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

SCENE III.

RHADAMISTHE, *seul.*

AINSI, pere jaloux, pere injuste & barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare?
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se souleve enfin de sa source indigné,
Puisque déjà l'Amour, maître du cœur d'Arsame,
Y verse le poison d'une mortelle flamme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son Roi;
Mon frere n'est point fait au crime comme moi.
Méritois-tu, barbare, un fils aussi fidèle?
Ta rigueur semble encore en accroître le zele.
Rien ne peut ébranler son devoir, ni sa foi;
Et toujours plus soumis.... Quel exemple pour moi!
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frere,
Que pour me rendre seul trop semblable à mon pere?
Que prétend la fureur dont je suis combattu?
D'un fils respectueux séduire la vertu?
Imitons-la plutôt, cédons à la Nature.
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure?
Que dis-je? dans mon cœur, moins rebelle à ses loix,
Dois-je plutôt qu'un pere en écouter la voix?

Peres cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres?
Et nos devoirs sont-ils plus sacres que les votres?
On vient: c'est Hiéron.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE.

CHER ami, c'en est fait.
Mes efforts redoublés ont été sans effet.
Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,
Presque sans murmurer, voit traverser sa flamme;
Et qu'en attendre encor, quand l'Amour n'y peut rien?
Hiéron, que son cœur est différent du mien!
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie,
Et le Roi va bientôt partir pour l'Arménie.
Devançons-y ses pas, & courons achever
Des forfaits que le sort semble me réserver.
Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie.
Tu sais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

HIÉRON.

Quoi! Seigneur.....

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins.
Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.

Pourrois-je refuser à mon malheureux frere
Un secours qui commence à me la rendre chere?
D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit il pas
Que mon pere cruel brûle pour ses appas?
C'est un garant pour moi : je veux ici l'attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre.
Adieu, je crois la voir, favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE.

SEIGNEUR, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier Tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains maîtres de l'Univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misere profonde!
Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes Loix.....

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je? Ah, malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes Dieux! Quel objet offrez-vous à ma vue?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre âme est émue, Seigneur?

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! si ma main n'eût pas privé du jour....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? Quels regrets! & que vois-je à mon tour!
Triste ressouvenir! je frémis, je frissonne.
Où suis-je? Et quel objet! La force m'abandonne.
Ah! Seigneur, dissipez mon trouble & ma terreur.
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE, *à part.*

Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(*à Zénobie.*)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désépéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah, grands Dieux! Cruel, mais cher époux!
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au Ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!

O Dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle ?
Par quel bonheur le Ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?
Mais, hélas ! se peut-il qu'à la Cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouse si chere ?
Dieux ! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !
Quoi ! vous versez des pleurs !

ZÉNOBIE.

Malheureuse ! Eh ! comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah, cruel ! plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas, cependant, que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi ! loin de m'accabler, grands Dieux ! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, & qui s'en justifie !
Ah ! punis-moi plutôt ; ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.

N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore ;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
(*Il se jette à ses genoux.*)
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe : mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur ;
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haîne, ni vengeance ;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Leve-toi : c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre :
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre ;
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir !

RHADAMISTHE.

Juste Ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?

Que

Que l'hymen associe au sort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux?
Quoi! tu peux me revoir sans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie:
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie,
Et daigne, dès ce jour, me suivre en Arménie.
César m'en a fait Roi: viens me voir, désormais,
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici: c'est un sujet fidèle;
Nous pouvons confier notre fuite à son zele.

Auſſi-tôt que la nuit aura voilé les Cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous ſépare.
Dieux ! qui me la rendez, pour combler mes ſouhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

AH ! Madame, arrêtez. Quoi ! ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi?
Arsame va partir; vous soupirez, Madame !
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés?
Il part; &, prévenu que vous le dédaignez,
Ce Prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie.

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs?
Phénice, laisse-moi; je ne veux plus t'entendre.
L'Ambassadeur Romain près de moi va se rendre.
Laisse-moi seule.

SCENE II.

ZÉNOBIE, *seule.*

Où vais-je ? Et quel eſt mon eſpoir ?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir ?
Je devance la nuit ; pour qui ? Pour un parjure
Qu'a proſcrit dans mon cœur la voix de la Nature.
Ai-je donc oublié que ſa barbare main
Fit tomber tous les miens ſous un fer aſſaſſin ?
Que dis-je ? Le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je aſſez de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit-il ſi coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour ?
Etouffons ſans regret une honteuſe flamme ;
C'eſt à mon époux ſeul à régner ſur mon âme.
Tout barbare qu'il eſt, c'eſt un préſent des Dieux,
Qu'il ne m'eſt pas permis de trouver odieux.
Hélas ! malgré mes maux, malgré ſa barbarie,
Je n'ai pu le revoir ſans en être attendrie.
Que l'hymen eſt puiſſant ſur les cœurs vertueux !
On vient.

SCENE III.

ZÉNOBIE, ARSAME.

ZÉNOBIE.

DIEUX! quel objet offrez-vous à mes yeux!

ARSAME.

Eh quoi, je vous revois! c'eſt vous-même, Madame!
Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arſame?

ZÉNOBIE.

Ah! fuyez-moi, Seigneur; il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon pere cruel en terminer le cours,
Hélas! quand je vous perds, adorable Iſménie,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie?
Accablé de mes maux, je ne demande aux Dieux
Que la triſte douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur auſſi touché de perdre ce que j'aime,
Que ſi vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs:
Madame, ſeriez-vous ſenſible à mes malheurs?
Le ſort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZÉNOBIE.

Ah! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,

Vous voyez & mon trouble, & l'état où je suis :
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis,
Fuyez ; n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah ! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
J'en mourrois de douleur. Adieu, Seigneur, adieu.
Si sur vous ma priere eut jamais quelqu'empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire.....

ARSAME.

Quel est donc ce rival, si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystere,
N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre pere ?
Fuyez, Prince, fuyez ; rendez-vous à mes pleurs ;
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme ?
Dieux ! quel trouble s'éleve en mon cœur alarmé !
Quoi ! toujours des rivaux, & n'être point aimé !
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie ;
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce rival ? Dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore ?
Me refuseroit-on un secours que j'implore ?

Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi.
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
Dieux ! est-on sans pitié, pour être sans amour ?

ZÉNOBIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, il faut vous satisfaire ;
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste Ciel !

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie,
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même....

ZÉNOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux, que digne de pitié,
C'est un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,

Qui vous eſt attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamiſthe, en un mot.

ARSAME.

Mon frere?

ZÉNOBIE.

Et mon Epoux.

ARSAME.

Vous, Zénobie? ô Ciel! étoit-ce dans mon âme
Où devoit s'allumer une coupable flamme?
Après ce que j'éprouve, ah! quel cœur, déſormais,
Oſera ſe flatter d'être exempt de forfaits?
Madame, quel ſecret venez-vous de m'apprendre!
Réſerviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre?

ZÉNOBIE.

J'ai réſiſté, Seigneur, autant que je l'ai pu;
Mais puiſque j'ai parlé, reſpectez ma vertu.
Mon nom ſeul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon ſecret échappé, votre amour doit ſe taire.
Mon cœur de ſon devoir fut toujours trop jaloux....
Quelqu'un vient.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON.

ZÉNOBIE, *à Arsame.*

AH! fuyez, Seigneur, c'eſt mon époux.

RHADAMISTHE, *à part.*

Que vois-je? Quoi! mon frere!.... Hiéron, va m'attendre.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, *à part.*

D'UN trouble affreux mon cœur a peine à ſe défendre.

(*haut.*)

Madame, tout eſt prêt; les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE.

Seigneur, puiſqu'à vos ſoins déſormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici, je ſuis prête à vous ſuivre.

Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le Ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

RHADAMISTHE, *à part.*

(*à Arsame.*) Ah! perfide!
Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un pere furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux :
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie ;
Et d'un pere cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux.

ARSAME.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse ;
Et ces momens si doux, que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'Amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce ;
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce.
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace ?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce ?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.
Ce rival, qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes rivaux, Seigneur, le plus terrible ;
Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux & pour moi, de plus cruels que lui.

Ce discours vous surprend : il n'est plus temps de feindre ;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah ! Seigneur, plût aux Dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur !
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystere,
La douceur de connoître & d'embrasser mon frere.
Ne vous dérobez point à mes embrassemens ;
Pourquoi troubler, Seigneur, de si tendres momens?
Ah ! revenez à moi sous un front moins sévere,
Et ne m'accablez point d'une injuste colere.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas ;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Quoi ! Prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie ?
Ce secret de lui-même est assez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret.
Du moins, sans mon aveu, l'on n'a point dû le faire ;
A mon exemple, enfin, on devoit vous le taire ;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.

Qui peut à mon secret devenir infidelle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi! la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie?
Pouvez-vous offenser.....

ZÉNOBIE.

Laissez agir, Seigneur,
Des soupçons, en effet, si dignes de son cœur.
Vous ne connoissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son âme est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe, & de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frere? Ah! barbare, quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissoit-il pas maitresse de mon choix?
Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre & former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour;
Rappelle-toi le sort de ma famille entiere;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtriere;
Et considere après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour & la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frere,
De ton sort & du mien j'ai trahi le mystere.

J'ignore si c'est-là le trahir en effet ;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet.
Je voulois de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner ;
Je vais, par un seul trait, te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frere me fut cher ; je ne le puis nier,
Je ne cherche pas même à m'en justifier :
Mais, malgré son amour, ce Prince, qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignoreroit encore.

(*à Arsame.*)

Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien.
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'Amour ait quelqu'empire ;
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et, sur-tout, gardez-vous de paroître à mes yeux.

(*à Rhadamisthe.*)

Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

RHADAMISTHE, ARSAME.

RHADAMISTHE.

BARBARE que je suis! quoi! ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frere & mon épouse!
Adieu, Prince; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

SCENE VII.

ARSAME, *seul.*

CHER objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie!
Amour, cruel Amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir mes rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux....

SCENE VIII.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME, *à part.*

CIEL! que me veut Mitrane?

MITRANE.

J'obéis à regret, Seigneur : mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux....

ARSAME.

Hé bien?

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assûre de vous.
Souffrez.....

ARSAME.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime?

MITRANE.

J'en ignore la cause injuste ou légitime.
Mais je crains pour vos jours; & les transports du Roi
N'ont jamais dans mon cœur répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme,
Il menace avec vous l'Ambassadeur de Rome;
On vous accuse, enfin, d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en eſt aſſez ; Mitrane, & je ſuis ſatisfait.
O Deſtin ! à tes coups j'abandonne ma vie :
Mais ſauve, s'il ſe peut, mon frere & Zénobie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

HIDASPE, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! ce fils autrefois si soumis, si fidèle,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle !
Quoi ! contre les Romains ce fils tout mon espoir
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir ?
Perfide, c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton pere & l'Ibérie,
Traverser à la fois & ma gloire & mes feux....
Pour de moindres forfaits ton frere malheureux....
Mais en vain tu séduis un Prince téméraire,
Rome ; de mes desseins ne crois pas me distraire.
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler ;
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.

C'eſt aſſez que mon fils s'intéreſſe pour toi ;
Dès qu'il faut me venger, tout eſt Romain pour moi.
Mais que dit Hiéron? T'es-tu bien fait entendre?
Sait-il, enfin, de moi tout ce qu'il doit attendre,
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets?

HIDASPE.

Peu touché de l'eſpoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, Seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible ;
Soit qu'il veuille, en effet, ſignaler ſon devoir,
Ou ſoit qu'à plus haut prix il mette ſon pouvoir.
Trop inſtruit qu'il peut ſeul vous ſervir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le ſéduire.

PHARASMANE.

Hé bien! c'eſt donc en vain qu'on me parle de paix ;
Duſſé-je ſans honneur ſuccomber ſous le faix,
Juſques chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers Tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains! Je ne ſais quelle horreur
Me ſaiſit au ſeul nom de leur Ambaſſadeur ;
Son aſpect a jetté le trouble dans mon âme.
Ah! c'eſt lui qui ſans doute aura ſéduit Arſame.
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux....
Le traître! C'en eſt trop, qu'il paroiſſe à mes yeux.
Mais je le vois ; il faut....

SCENE II.

PHARASMANE, ARSAME, HIDASPE, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

FILS ingrat & perfide,
Que dis-je ? au fond du cœur peut-être parricide,
Esclave de Néron, & quel est ton dessein ?
(*à Hidaspe.*)
Qu'on m'amene en ces lieux l'Ambassadeur Romain.

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE, *à Arsame.*

TRAÎTRE, c'est devant lui que je veux te confondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre ;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir ;

Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusques dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zele, ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincere pour mon Roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire,
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands Dieux, qui connoissez ma haîne & mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains !

ARSAME.

Ces reproches honteux, dont en vain l'on m'accable,
Ne rendront pas, Seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité ?
Donnez-moi le trépas, si je l'ai mérité :
Mais ne vous flattez point que, tremblant pour ma vie,
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr,
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir ?
Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime ;
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné ;
Que votre cœur, enfin, n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous, qui m'avez toujours condamné sans m'entendre ?

PHARASMANE.

Pour te justifier, eh ! que me diras-tu ?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu ;
Que ce fils si suspect, pour trahir sa Patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?
Quand je voue aux Romains une haîne immortelle,
Voir leur Ambassadeur, est-ce m'être fidèle ?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé ?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû seul le guider ;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point, je suis prêt à t'entendre,
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, Seigneur, à vous apprendre.
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler,
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCENE IV.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

HIDASPE.

L'AMBASSADEUR de Rome & celui d'Arménie.....

PHARASMANE.

Hé bien ?

HIDASPE.

De ce Palais enlevent Iſménie.

PHARASMANE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ? Ah traître ! en eſt-ce aſſez ?
Qu'on raſſemble en ces lieux mes Gardes diſperſés,
Allez ; dès ce moment qu'on ſoit prêt à me ſuivre.
(*à Arſame.*)
Lâche, à cet attentat n'eſpere pas ſurvivre.

HIDASPE.

Vos Gardes raſſemblés, mais par divers chemins,
Déjà de toutes parts pourſuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices !
(*Il veut sortir.*)

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dussé-je périr.
Eh bien ! écoutez-moi, je vais tout découvrir.
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre.
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d'un sang respecté même dans cette Cour ;
De vos propres regrets sa mort seroit suivie ;
Ce ravisseur, enfin, est l'époux d'Isménie....
C'est.....

PHARASMANE.

Acheve, imposteur ; par de lâches détours
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Ah ! permettez du moins, Seigneur, que je vous suive ;
Je m'engage à vous rendre ici votre Captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide, & ne réplique pas.
(*à une partie de sa Garde.*)
Mitrane, qu'on l'arrête. Et vous, suivez mes pas.

SCENE V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

DIEUX, témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite ?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la Nature & l'amour ?
Mais je devois parler, le nom de fils peut-être ....
Hélas ! que m'eût servi de le faire connoître ?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux ? que me sert de me plaindre ?
Dans l'état où je suis, eh ! qu'ai-je encore à craindre ?
Mourons ; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les Dieux.
Cher ami, s'il est vrai que mon pere inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours.
Ne crains pas que pour eux j'ôse rien entreprendre ;
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis-moi, que ta pitié m'aide à le conserver.
Désarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable ?

Pour

Pour toute grâce, enfin, je n'exige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du Roi.

MITRANE.

Je ne le nierai point, votre vertu m'est chere;
Mais je dois obéir, Seigneur, à votre pere.
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Eh bien! puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir....
Mais hélas! c'en est fait, & je le vois paroître.
Justes Dieux, de quel sang nous avez-vous fait naître!

SCENE VI.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

ARSAME.

AH! mon frere n'est plus? Seigneur, qu'avez-vous fait? (*à part.*) (*au Roi.*)

PHARASMANE.

J'ai vengé mon injure, & je suis satisfait.
Aux portes du Palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.

J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie.
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avoit déjà deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même.
Ils en ont pâli tous; &, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie;
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME.

Quoi! Seigneur, il est mort? Après ce coup affreux
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.
(*à part.*)
Dieux! ne me rendiez-vous mon déplorable frere,
Que pour le voir périr par les mains de mon pere!
Mitrane, soutiens-moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie;
Et cependant mon fils, charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte si chere?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystere?
Mais moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur?

Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon âme?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accens?
D'où vient que je frissonne? Et quel est donc mon crime?
Me serois-je mépris au choix de la victime?
Où le sang des Romains est-il si précieux,
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux?
Par mon ambition d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées;
Et lorsque je punis qui m'avoit outragé,
Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette?
Je ne sais; mais sa mort m'alarme & m'inquiète.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est ému, j'ai tremblé, j'ai frémi.
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout-à-coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versois le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon âme;
Ecoutez-moi, mon fils, & reprenez vos sens.

ARSAME.

Que vous servent, hélas! ces regrets impuissans?
Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystere,
Oublier avec lui de qui vous fûtes pere!

PHARASMANE.

Ah! c'eſt trop m'alarmer; expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes eſprits?

SCENE VII ET DERNIERE.

PHARASMANE, RHADAMISTHE *porté par des Soldats*; ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE, *appercevant Rhadamiſthe.*

MAIS pour le redoubler dans mon âme éperdue,
Dieux puiſſans, quel objet offrez-vous à ma vue?
(*à Rhadamiſthe.*)
Malheureux, quel deſſein te ramene en ces lieux?
Que cherches-tu?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me ſaiſit!

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, Seigneur, un injuſte reproche.

J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puissent les justes Dieux en être satisfaits !
Je ne méritois pas de jouir de la vie.

(à Zénobie.)

Seche tes pleurs ; adieu, ma chere Zénobie ;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu ?
Mithridate ! Ah ! quel sang ai-je donc répandu ?
Malheureux que je suis, puis-je le méconnoître ?
Au trouble que je sens, quel autre pourroit-ce être ?
Mais hélas ! si c'est lui, quel crime ai-je commis !
Nature ! ah ! venge-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avoit de le répandre,
N'a-t-elle pas suffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher ? Ah ! pere déplorable !

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfans proscrits & malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un pere pour eux.
Heureux, quand votre main vous immoloit un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître ;

Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur;
Enfin, lorsque je perds une épouse si chere,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon pere!
Votre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs.
(*à Arsame.*)
Mon frere, approchez-vous, embrassez-moi: je meurs.

ZÉNOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate?
(*Elle sort.*)

PHARASMANE.

O mon fils! ô Romains! êtes-vous satisfaits?
(*à Arsame.*)
Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du Trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie;
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux.
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre;
Fuyez, n'exposez plus un pere à le répandre.

FIN.

XERXÈS,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la premiere fois, le 7 Février 1714.

ACTEURS.

XERXÈS, *Roi de Perſe.*

DARIUS, *Fils aîné de Xerxès.*

ARTAXERCE, *Frere de Darius, nommé à l'Empire.*

AMESTRIS, *Princeſſe du Sang Royal de Perſe.*

ARTABAN, *Capitaine des Gardes, & Miniſtre de Xerxès.*

BARSINE, *Fille d'Artaban.*

TISSAPHERNE, *Confident d'Artaban.*

PHÉNICE, *Confidente d'Ameſtris.*

CLÉONE, *Confidente de Barſine.*

ARSACE, *Officier de l'Armée de Darius.*

MÉRODATE, *Confident de Darius.*

SUITE DU ROI.

La Scène eſt à Babylone, dans le Palais des Rois de Perſe.

XERXÈS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

TISSAPHERNE.

C'EN eſt donc fait, Seigneur, & l'heureux Artaxerce
Va faire déſormais le deſtin de la Perſe,
Tandis que Darius, au mépris de nos Loix,
Sera ſujet d'un Trône où l'appelloient ſes droits ?
Xerxès peut, à ſon gré, diſpoſer de l'Empire ;
Quelqu'injuſte qu'il ſoit, ſon choix doit me ſuffire :

Mais, sans vouloir entrer dans le secret des Rois,
Le grand cœur d'Artaban approuve-t-il ce choix?
Verra-t-il, sans regret, priver du Diadême ....

ARTABAN.

Et si de son malheur j'étois auteur moi-même?
Je suis près d'éclaircir tes doutes curieux:
Mais, avant que d'ouvrir cet abîme à tes yeux,
Dis-moi, d'un grand dessein te sens-tu bien capable?
Ton âme au repentir est-elle inébranlable?
Je connois ta valeur, j'ai besoin de ta foi;
Tissapherne, en un mot, puis-je compter sur toi?
Examine-toi bien; rien encor ne t'engage.

TISSAPHERNE.

D'où peut naître, Seigneur, ce soupçon qui m'outrage?
Tant de bienfaits, sur moi versés avec éclat,
Vous font-ils présumer que je sois un ingrat?

ARTABAN.

Je ne fais point pour toi ce que je voudrois faire,
Xerxès souvent, lui-même, a soin de m'en distraire;
Il voit notre union avec quelque regret.
Je te dirai bien plus, il te hait en secret.

TISSAPHERNE.

Ah! Seigneur, que Xerxès ou me haïsse ou m'aime,
Tissapherne pour vous sera toujours le même.
Vous pouvez disposer de mon cœur, de mon bras;
J'affronterois pour vous le plus affreux trépas.

ARTABAN.

Ami, c'en eſt aſſez, ne crois pas que j'en doute.
Mais prends garde qu'ici quelqu'un ne nous écoute.

TISSAPHERNE.

Ces lieux furent toujours des Perſes révérés,
Nul Autel n'a pour eux des titres plus ſacrés.
Xerxès, par vos emplois, vous en a rendu maître,
Quel mortel, ſans votre ordre, oſeroit y paroître ?

ARTABAN.

N'importe : craignons tout d'un perfide ſéjour ;
On n'obſerve que trop mes pareils à la Cour.
Xerxès vient de nommer Artaxerce à l'Empire,
C'eſt moi qui l'ai forcé, malgré lui, de l'élire.
J'ai fait craindre à ce Roi, facile à s'alarmer,
Cent périls pour un fils qui l'a trop ſu charmer ;
Et, jaloux d'un Héros qu'idolâtre la Perſe,
J'ai fait, par mes conſeils, couronner Artaxerce.
Pour mieux y réuſſir, j'ai pris ſoin d'éloigner
Celui que tant de droits deſtinoient à régner.
Tandis que Darius, chez des Peuples barbares,
Nous force d'admirer les exploits les plus rares,
Je ne peins à Xerxès ce fils ſi vertueux,
Qu'avide de régner, cruel, impétueux.
Du bruit de ſa valeur, du prix de ſes ſervices,
D'un pere qui le craint je nourris les caprices ;
Enfin, tous mes projets étoient évanouis,
Si jamais ſa prudence eût couronné ce fils.
Moins Artaxerce eſt cru digne du Diadême,
Plus j'ai cru le devoir placer au rang ſuprême.

Avec tant de secret ce projet s'est conduit,
Qu'aucun en cette Cour n'en est encore instruit ;
Et je ne prétends pas qu'elle en soit éclaircie,
Que lorsque ma fureur en instruira l'Asie.
Tu vois ce qu'aujourd'hui je confie à ta foi ;
Garde bien un secret si dangereux pour toi.
Va trouver cependant, ramene à Babylone
Ce Prince à qui mes soins ont ravi la Couronne ;
Offre-lui de ma part trésors, armes, soldats ;
De ma fille, sur-tout, vante-lui les appas ;
Dis-lui qu'avec plaisir mon respect lui destine,
Et le bras d'Artaban, & la main de Barsine.

TISSAPHERNE.

Darius, autrefois sensible à ses attraits,
M'a paru plein d'un feu qui flatte vos projets.

ARTABAN.

Non, je m'y connois mal, ou moins ardent pour elle,
Ce Prince brûle ailleurs d'une flamme infidelle.
Même avant son départ, malgré les soins du Roi,
Son mépris pour Barsine a passé jusqu'à moi ;
De ma feinte amitié l'adroite vigilance
N'en pouvoit plus surprendre accueil, ni confidence.
Trop heureux cependant de pouvoir aujourd'hui
D'un prétexte si vrai me parer envers lui.
Quoi qu'il en soit, pourvu qu'il souleve l'Empire,
Il ne m'importe pas pour qui son cœur soupire.
Ce n'est qu'en le portant aux plus noirs attentats,
Que je puis à mes loix soumettre ces Etats.

Détruisons, pour remplir une place si chere,
Le pere par les fils, & les fils par le pere.
Je veux, à chacun d'eux me livrant à la fois,
Paroître les servir, mais les perdre tous trois.
Voilà ce que mon cœur dès long-temps se propose.
Qu'en liberté le tien consulte ce qu'il ôse.

TISSAPHERNE.

Seigneur, je l'avoûrai, ce dessein me surprend.
Le péril est certain, mais le projet est grand.
Cependant, sans compter ce qu'on appelle crime,
Craignez de vous creuser vous-même un noir abîme.
Darius est chéri, sage, plein de valeur;
Vous verrez l'Univers partager son malheur.
Daignez de vos desseins peser la violence.
Non qu'à les soutenir mon amitié balance,
N'en attendez pour vous que d'éclatans efforts;
Je n'ai pas seulement écouté mes remords.
Cette foi des sermens parmi nous si sacrée,
Cette fidélité ce jour même jurée,
Tant de devoirs, enfin, deviennent superflus;
Vous n'avez qu'à parler, rien ne m'arrête plus.

ARTABAN.

Laisse ces vains devoirs à des âmes vulgaires,
Laisse à de vils humains ces sermens mercénaires.
Malheur à qui l'ardeur de se faire obéir,
En nous les arrachant, nous force à les trahir!
Quoi! toujours enchaîné par une loi suprême,
Un cœur ne pourra donc disposer de lui-même?

Et du joug des fermens esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux!
Pour moi, que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
Me venger & régner, voilà mes souverains:
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
Le soin de m'élever est le seul qui me guide,
Sans que rien, sur ce point, m'arrête ou m'intimide.
Il n'est loix ni fermens qui puissent retenir
Un cœur débarrassé du soin de l'avenir.
A peine eus-je connu le prix d'une couronne,
Que mes yeux éblouis dévorerent le Trône;
Et mon cœur, dépouillant toute autre passion,
Fit son premier serment à son ambition.
De froids remords voudroient en vain y mettre obstacle,
Je ne consulte plus que ce superbe Oracle;
Un cœur comme le mien est au-dessus des Loix.
La crainte fit les Dieux, l'audace a fait les Rois.
Le moment est venu qu'il faut que son courage
Affranchisse Artaban d'un indigne esclavage.
Ce Darius si grand, qui cause ta frayeur,
Deviendra le premier l'objet de ma fureur.
Je prétends que dans peu la Perse, qui l'adore,
Autant qu'il lui fut cher, le déteste & l'abhorre.
Mais Xerxès vient à nous: attends, pour me quitter,
Que je sache quels soins le peuvent agiter.

SCENE II.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

DANS un jour où Xerxès dispose de l'Empire,
Où son choix donne un maître à tout ce qui respire,
Quel malheur imprévu, quel déplaisir si prompt
De ce Monarque heureux peut obscurcir le front ?

XERXÈS.

Quel jour ! Quel triste jour ! Et que viens-je de faire !
Pourquoi t'ai-je écouté sur un choix téméraire ?

ARTABAN.

Seigneur, qui peut causer ce repentir soudain ?

XERXÈS.

Juge toi-même, ami, si je m'alarme en vain.
Tu sais, par une loi des Perses révérée,
Que tant d'événemens n'ont que trop consacrée,
Qu'un Prince désigné pour régner en ces lieux,
Du moment qu'il obtient ce titre glorieux,
Peut du Roi qui le nomme exiger une grâce,
A laquelle, sans choix, il faut qu'il satisfasse.
Artaxerce, mon fils, trop instruit de ses droits,
Vient de m'en imposer les tyranniques loix.
Il prétend, dès ce jour, obtenir de son pere,
Le seul bien que ma main réservoit à son frere ;

Il exige, en un mot, la Princesse Amestris,
Des exploits d'un Héros unique & digne prix.

ARTABAN.

Quoi! Seigneur, Darius oseroit y prétendre?

XERXÈS.

Jamais, si je l'en crois, amour ne fut plus tendre.
Je vais te découvrir un funeste secret,
Qu'à ta fidélité je cachois à regret:
Darius, autrefois, soupira pour Barsine.

ARTABAN.

Pour ma fille!

XERXÈS.

Je sais quelle est son origine,
Ami; mais je craignis, s'il s'allioit à toi,
Qu'il ne s'en fît un jour un appui contre moi,
Contre un fils qui m'est cher: enfin, dès leur naissance,
Je combattis ses feux de toute ma puissance.
Je priai, menaçai; je fis plus, je feignis
Que j'étois devenu le rival de mon fils;
A la fin, je forçai son amour à se taire,
Et le contraignis même à t'en faire un mystere.
Je fis venir alors la Princesse Amestris:
A son aspect charmant mon fils parut surpris.
Soit qu'en effet son cœur brûlât pour la Princesse,
Ou qu'il crût à ce prix regagner ma tendresse,
Soit qu'il fût rebuté d'un amour malheureux,
Je crus voir Darius brûler de nouveaux feux.

D'un si juste penchant bien loin de le distraire,
J'offris à son amour la fille de mon frere :
Mais de Barsine encor respectant les attraits,
Ses feux furent toujours inconnus & secrets ;
Artaxerce, lui-même, en ce moment ignore
Qu'Amestris soit l'objet que Darius adore.
Enfin, d'un prompt hymen je flattai son ardeur,
Si de nos ennemis il revenoit vainqueur.
Il en triomphe ; & moi, pour toute récompense,
Après l'avoir privé des droits de sa naissance,
Je lui ravis encor le prix de sa valeur !
Qui pourra triompher de sa juste fureur ?
Tu vois de quels soucis mon âme est accablée ;
Calme par tes conseils l'effroi qui l'a troublée.

(*Tissapherne sort.*)

SCENE III.

XERXÈS, ARTABAN.

ARTABAN.

QUELS conseils vous donner, Seigneur, lorsque les loix
Sont le plus ferme appui de la grandeur des Rois ?
Respectez un pouvoir au-dessus de tout autre,
Si vous voulez, Seigneur, qu'on respecte le vôtre.
Si Darius se plaint, qu'il s'en prenne à la loi,
Qui seule vous contraint à lui manquer de foi.

XERXÈS.

Quand il pourroit céder à cette loi suprême,
Amestris voudra-t-elle y souscrire de même?
Elle aime Darius.

ARTABAN.

Eh bien! feignez, Seigneur,
Que Darius retourne à sa premiere ardeur,
Qu'épris plus que jamais il revient à ma fille.
A vos moindres desseins je livre ma famille;
Disposez-en, Seigneur; dût Barsine en ce jour
Devenir le jouet d'une envieuse Cour.
Pour prévenir les maux qui vous glacent de crainte
On peut, sans s'abaisser, aller jusqu'à la feinte.
Arsace est dans ces lieux, forcez-le à déclarer,
Pour ce nouvel hymen, qu'il vient tout préparer;
Que, sûr de votre aveu, Darius qui l'envoie
A l'amour de Barsine est tout entier en proie.
Dès qu'Amestris croira qu'épris de nouveaux feux,
Ce Prince porte ailleurs ses desseins & ses vœux,
Vous la verrez bientôt, à vos loix moins rebelle,
Prévenir d'elle-même un Amant infidèle.
Enfin, si ce projet ne peut vous réussir,
Contre de vains remords il faut vous endurcir,
Détruire ce rival de la grandeur suprême,
Peut-être dans ces lieux plus puissant que vous-même,
Dans le fond de son cœur de votre rang jaloux;
Apprendre à vos sujets à n'adorer que vous,
Sacrifier ce fils trop chéri de la Perse,
Et forcer son amante à l'hymen d'Artaxerce.

SCENE IV.

TISSAPHERNE, XERXÈS, ARTABAN.

TISSAPHERNE, *à Xerxès.*

MÉRODATE, Seigneur, demande à vous parler.

XERXÈS.

Qu'il entre.

SCENE V.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE, MÉRODATE.

XERXÉS, *à part.*

A Son aspect que je me sens troubler ?

(*haut.*)

Mérodate, quel soin peut ici te conduire ?

MÉRODATE.

Du retour d'un Héros chargé de vous instruire....

XERXÈS.

Quoi ! Darius....

MÉRODATE.

Seigneur, avant la fin du jour,
Ce fils victorieux va paroître à la Cour.
Pour ne point retarder une si juste envie,
Permettez....

XERXÈS.

Non, demeure, il y va de ta vie.
Tissapherne, prends soin d'écarter du Palais
Ce témoin qui pourroit traverser nos projets.

SCENE VI.

XERXÈS, ARTABAN.

XERXÈS.

POUR toi, cher Artaban, si ton devoir fidèle
Fit jamais éclater ton respect & ton zele,
Dans ce moment fatal ne m'abandonne pas;
Au-devant de mon fils précipite tes pas,
Offre-lui de ma part & l'Egypte & Barsine;
Fais-lui valoir ce prix que son Roi lui destine;
Mais, qu'il se garde bien de paroître à mes yeux.
Dis-lui qu'il est perdu, s'il se montre en ces lieux.
A ce Prince, sur-tout, fais un profond mystere
Du rang où mon amour vient d'élever son frere.
Va, cours, tandis qu'ici semant mille soupçons,
De tes sages conseils je suivrai les leçons.
Pour en hâter l'effet, qu'on cherche la Princesse.

SCENE VII.

XERXÈS, *seul.*

O Toi! Dieu de la Perse, à qui seul je m'adresse;
Soleil! daigne éclairer mon cœur & mes desseins,
Et préserver ces lieux des malheurs que je crains!
Pardonne-moi, du moins, un honteux artifice
Dont mon cœur en secret déteste l'injustice.
Tu vois combien ce cœur, de remords agité,
Regrette de descendre à cette indignité.
Mais Artaxerxe vient.

SCENE VIII.

ARTAXERCE, XERXÈS.

XERXÈS, *à part.*

Ciel! dans mon trouble extrême,
Ne pourrai-je jouir un moment de moi-même?
(*haut.*)
Ah! mon fils, laissez-moi; pourquoi me cherchez-vous?

ARTAXERCE.

Dût sur ce fils tremblant tomber votre courroux,

Je ne puis réſiſter à mon impatience ;
Chaque pas, chaque inſtant aigrit ma défiance.
A d'injuſtes ſoupçons Xerxès abandonné
Se repentiroit-il de m'avoir couronné ?
A peine ſes bontés m'élevent à l'Empire,
Que ſon cœur inquiet en gémit, en ſoupire.
Privez-moi pour jamais d'un rang ſi glorieux,
Et me rendez, Seigneur, un bien plus précieux ;
Rendez-moi ces bontés & cet amour de pere,
Qu'à tout autre bienfait Artaxerce préfere.
Mais quelle eſt mon erreur ! Plût au Ciel que mon Ro
Ne fît que ſoupçonner mon reſpect & ma foi !
J'aurois bientôt calmé le ſouci qui m'accable.
Que je crains bien plutôt qu'Ameſtris trop aimable,
Avec une beauté qui l'égale à nos Dieux,
N'ait peut-être trouvé grâce devant vos yeux !
Car enfin, indigné de l'ardeur qui me preſſe,
Je vous ai vu frémir au nom de la Princeſſe.
Seigneur, que ce ſilence irrite encor mes maux !

XERXÈS.

Sans vous inquiéter du nom de vos rivaux,
Ne vous ſuffit-il pas qu'à ſon devoir ſoumiſe
Ameſtris à vos vœux ſoit déſormais acquiſe ?
Elle ne dépend plus ni d'elle ni de moi ;
Son ſort eſt dans vos mains, je vous ai fait ſon Roi.
Je vous crois cependant l'âme trop généreuſe,
Pour vouloir abuſer d'une loi rigoureuſe.
Conſultez Ameſtris ; elle mérite bien
Que votre cœur ſoumis attende tout du ſien.

Si je l'aimois, du moins, j'en uſerois de même,
Et c'eſt ainſi qu'on doit diſputer ce qu'on aime.
Voyez-la, j'y conſens, c'eſt vous en dire aſſez.

ARTAXERCE.

Non, Seigneur....

XERXÈS.

C'en eſt trop : allez, & me laiſſez.
(*Artaxerce ſort.*)

SCENE IX.

XERXÈS. *ſeul.*

QUE je viens à regret d'alarmer ſa tendreſſe !
Que pour un fils ſi cher ma pitié s'intéreſſe !

SCENE X.

AMESTRIS, XERXÈS.

XERXÈS, *bas.*

LA Princeſſe paroît. Que de pleurs vont couler !
Qu'à ſon aſpect mon cœur commence à ſe troubler !
(*haut.*)
Madame, quelqu'amour qui puiſſe vous ſéduire,
D'un ſecret, ſur ce point, j'ai voulu vous inſtruire.
L'orgueilleux Darius, dépouillé de ſes droits,
N'a plus rien à prétendre au rang de Roi des Rois.

Artaxerce aujourd'hui, paré de ce grand titre,
Du sort de l'Univers est devenu l'arbitre.
Je vois à ce discours votre cœur s'émouvoir :
Mais d'un profond respect écoutez le devoir ;
Et de quelque douleur que vous soyez atteinte,
J'interdis à vos feux le reproche & la plainte.
Sur-tout, si Darius vous est cher aujourd'hui,
Cachez-lui des secrets qui ne sont pas pour lui.

AMESTRIS.

Ah! Seigneur, pardonnez au transport qui m'agite.
En vain à mon amour la plainte est interdite ;
Après le coup affreux dont vous frappez mon cœur,
Rien ne peut plus ici contraindre ma douleur ;
Qu'elle éclate à vos yeux cette douleur mortelle,
A qui vous imposez une loi si cruelle.
Juste Ciel ! se peut-il qu'un fils victorieux,
Votre image, ou plutôt l'image de nos Dieux,
Soit privé par vous seul de l'honneur de prétendre
A ces mêmes Etats qu'il sait si bien défendre?
Pardonnez, je sais bien qu'il ne m'est pas permis
De prononcer, Seigneur, entre vous & vos fils :
Mais, si jamais des Dieux la majesté suprême
Prenant soin sur un front de s'empreindre elle-même,
Si l'éclat des vertus, la gloire des hauts faits,
Le besoin de l'Empire & les vœux des Sujets ;
En un mot, si jamais la valeur, la naissance
Furent des droits, Seigneur, pour la toute-puissance,
Qui mieux a mérité ce haut degré d'honneur
Que celui qu'on en prive avec tant de rigueur ?

Je

Je vois de mes discours que votre cœur s'offense ;
Mais, Seigneur, d'un Héros j'entreprends la défense.
Il a tant fait pour vous, que Xerxès aujourd'hui
Ne doit pas s'offenser que je parle pour lui.
Heureuse si l'Amour instruisoit la Nature
A le dédommager d'une cruelle injure !

XERXÈS.

D'un choix qui pour ce fils vous semble injurieux,
Madame, je ne dois rendre compte qu'aux Dieux :
Quand je ne tiendrois pas de la grandeur suprême
Le droit de disposer du sacré Diadême,
Ma volonté suffit pour établir des loix ;
Et la terre, en tremblant, doit souscrire à mon choix.
Et sur quoi jugez-vous que le Prince Artaxerce
Soit si peu digne encor de régner sur la Perse ?
Darius, je l'avoue, a quelques faits de plus ;
Mais son frere a mon cœur, & n'est pas sans vertus.
Il sait aimer du moins ; & c'est vous qu'il adore.

AMESTRIS.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

XERXÈS.

Ce n'est pas tout encore,
A son auguste hymen il faut vous préparer,
Et je me suis chargé de vous le déclarer.

AMESTRIS.

Moi, Seigneur ?

XERXÈS.

Oui, Madame ; il vous a demandée ;
La loi veut qu'à ses feux vous soyez accordée.
Vous savez ce qu'impose une si dure loi.

AMESTRIS.

Ainſi, ſans mon aveu, l'on diſpoſe de moi ;
On diſpenſe à ſon gré la grandeur ſouveraine.
La parole des Rois n'eſt plus qu'une ombre vaine.
Frein, par qui les Tyrans ſont même retenus,
Sermens ſacrés des Rois, qu'êtes-vous devenus?
Quoi, Seigneur! Artaxerce à mon hymen aſpire,
Peu content de priver Darius de l'Empire ;
Et c'eſt vous qui, pour prix de tant d'exploits fameux,
Accablez de ces coups un fils ſi généreux ?
Mais, Seigneur, c'eſt en vain qu'à vos ordres ſuprêmes
Vous joignez une loi qui commande aux Rois mêmes.
Je n'ai pas oublié qu'au plus grand des Héros
Vous promîtes ma main pour prix de ſes travaux.
Vous reçûtes ma foi pour le don de la ſienne ;
La mort, la ſeule mort peut lui ravir la mienne.
Il n'eſt loi ni pouvoir que je craigne en ces lieux.
Les promeſſes des Rois ſont des décrets des Dieux.
Ainſi, dans quelque rang qu'Artaxerce puiſſe être,
Darius de ma main ſera toujours le maître.
Tout malheureux qu'il eſt, dépouillé, ſans appui,
Jamais de tant d'amour je ne brûlai pour lui.
Hier ſur ſes vertus il fondoit ſa victoire :
Mais aujourd'hui, Seigneur, il y va de ma gloire ;
Et plus vous raviſſez d'Etats à ce Vainqueur,
Plus l'Amour indigné le couronne en mon cœur.
Eh! plût aux Dieux, Seigneur, lorſque tout l'abandonne,
Pouvoir lui tenir lieu de pere & de couronne!

XERXÈS.

Que sert de vous flatter sur ce que j'ai promis,
Quand la loi me dégage envers vous & mon fils?
Ainsi, sans vous parer d'une vaine constance,
Méritez mes bontés par votre obéissance,
Et craignez qu'Amestris, avant la fin du jour,
Ne déteste peut-être & l'Amant & l'Amour.
Quel que soit Darius, Madame, je souhaite
Qu'il puisse mériter une ardeur si parfaite.
Je ne sais cependant si ce Héros fameux,
Pour qui vous témoignez des soins si généreux,
Est si digne en effet des transports de votre âme.
Eh! quel garant si sûr avez-vous de sa flamme?
Pour fixer un Amant, quels que soient vos attraits,
Peut-être qu'en ces lieux il est d'autres objets
Qui pourroient bien encor partager sa tendresse.
Je ne dis rien de plus, Madame; je vous laisse,
Sûr de vous voir bientôt m'obéir sans regret.

SCENE XI.

AMESTRIS, *seule.*

JUSTE Ciel! Quel est donc ce terrible secret?
Quel orage nouveau contre moi se prépare?
Quelle horreur tout-à-coup de mon âme s'empare!
Je me sens accabler de trouble & de douleurs;
Et, malgré ma fierté, je sens couler mes pleurs.

Quoi! Ce Héros, l'objet d'une flamme si belle,
Ce Darius si cher seroit un infidèle!
Malheureuse Amestris, voilà donc ce retour
Pour qui de tant de vœux j'importunois l'Amour!
Quoi! tandis que pour lui ma folle ardeur éclate,
Une autre à ses attraits soumet son âme ingrate!
Lui que j'ai toujours cru si grand, si généreux,
Que l'Amour me peignoit au-dessus de mes vœux,
Que j'égalois aux Dieux dans mon âme insensée,
Trahit donc tant d'amour! Ah! mortelle pensée!
Mais que dis-je? Où mon cœur va-t-il s'abandonner?
Et sur la foi de qui l'ôsé-je soupçonner?
Sur la foi d'un cruel qui cherche à me surprendre;
Qu'à des détours plus bas on vit cent fois descendre.
Darius me trahir! Je ne le puis penser;
Le croire un seul moment, ce seroit l'offenser.
Non, le Ciel ne fit pas un cœur si magnanime,
Pour le laisser souiller de parjure & de crime.
Cependant Mérodate a paru dans ces lieux,
Sans nul empressement de s'offrir à mes yeux.
Tout parle du Héros où mon cœur s'intéresse,
Mais rien ne m'entretient ici de sa tendresse.
D'où peut naître l'effroi dont je me sens saisir?
Ah! d'un mortel soupçon courons nous éclaircir;
Mourir pour Darius, si ma gloire l'ordonne,
Ou punir sans regret l'ingrat, s'il m'abandonne;
Et, quelqu'affreux tourment qu'il en coûte à mon
cœur,
Mesurer ma vengeance au poids de ma douleur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BARSINE, ARSACE, CLÉONE.

BARSINE.

QU'UN si rare bonheur, si j'osois vous en croire,
Auroit de quoi flatter mes desirs & ma gloire!
Mais je ne puis penser qu'une si vive ardeur
Puisse encor pour Barsine occuper ce grand cœur,
Ni que de tant d'exploits que l'Univers admire,
Ma main soit le seul prix où Darius aspire.
Et de ce même hymen, si doux à mes souhaits,
Xerxès vient, dites-vous, d'ordonner les apprêts?
Arsace, à tant d'honneurs aurois-je osé prétendre?

ARSACE.

C'est par ordre du Roi que je viens vous l'apprendre.
Lui-même en un moment vous en instruira mieux;
Ce Prince va bientôt se montrer en ces lieux.

SCENE II.

BARSINE, CLÉONE.

BARSINE.

QU'A cet espoir flatteur j'ai de peine à me rendre!

CLÉONE.

Madame, qu'a-t-il donc qui doive vous surprendre?
A quels charmes plus grands un Héros si fameux
Pouvoit-il espérer d'offrir jamais ses vœux?

BARSINE.

Cléone, la beauté, quelqu'amour qu'elle inspire,
Ne fait pas sur les cœurs notre plus sûr empire;
Pour en fixer les vœux, il est d'autres attraits,
Malgré tout son éclat, plus doux & plus parfaits.
C'est d'un amour constant la vertu qui décide,
Et non la beauté seule avec un cœur perfide.
Et tu veux que le mien, mépriſé sur l'écueil
Où l'a précipité son téméraire orgueil,
Puisse croire un moment que Darius m'adore!
Il faudroit que son cœur pût m'estimer encore,
Que le mien plus fidèle eût fait tout son bonheur
De l'honneur d'asservir cet illustre vainqueur:
Mais le frivole éclat qui sort du Diadême
M'a fait porter mes vœux jusqu'à Xerxès lui-même;
Sur quelques soins légers qu'il faisoit éclater,
Mon cœur d'un vain espoir crut pouvoir se flatter.

En vain à ce desir, qui séduisoit mon âme,
Darius opposoit ses vertus & sa flamme;
Tout aimable qu'il est, dans l'ardeur de régner,
Ma folle ambition me le fit dédaigner.
Juge, après cet aveu, si son retour m'accable;
Et plus il fait pour moi, plus je deviens coupable.
Prince trop généreux, quel malheur te poursuit!
Lorsque je puis t'aimer, d'un vain espoir séduit,
A de vaines grandeurs mon cœur te sacrifie;
Quand je t'aime en effet, tout veut que je te fuie.
Mais si je puis jamais disposer de ta foi.....
J'entends du bruit. On vient.

SCENE III.

XERXÈS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

BARSINE, *à part.*

JUSTE Ciel! C'est le Roi.

XERXÈS.

Madame, en ce moment, Arsace a dû vous dire
Quel est l'heureux hymen où Darius aspire.
Mon cœur en fit long-temps ses desirs les plus doux;
Mais les ans m'ont ravi le bonheur d'être à vous.
Plus digne de jouir d'un si rare avantage,
Souffrez que Darius répare cet outrage,

Et que par votre main Xerxès puisse aujourd'hui
Du prix de ses exploits s'acquitter envers lui.
Dans les murs de Memphis où vous irez l'attendre,
Par mon ordre bientôt Darius doit se rendre.
Allez; puisse le Ciel, au gré de mes souhaits,
Vous y faire un bonheur digne de vos attraits!
Daignez-en quelquefois employer la puissance,
Pour retenir mon fils dans mon obéissance.
Fixez de ses desirs le cours ambitieux;
Et s'il osoit jamais....

SCENE IV.

XERXÈS, DARIUS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

XERXÈS, *à part.*

QUE vois-je, justes Dieux!

DARIUS.

Enfin, libre des soins que m'imposoit la guerre,
Je puis à vos genoux, Monarque de la terre,
Faire éclater d'un fils la joie & le respect.
Qu'il m'est doux....

XERXÈS.

Porte ailleurs ton hommage suspect;
Et, loin de me vanter le respect qui te guide,
A ma juste fureur dérobe-toi, perfide.

Eh ! comment ôses-tu te montrer à mes yeux ?
Quel ordre de ma part te rappelle en ces lieux ?

DARIUS.

Et depuis quand, Seigneur, indigne d'y paroître....

XERXÈS.

Depuis qu'à mes regards tu n'offres plus qu'un traître,
Que mes ordres sacrés ne peuvent retenir,
Et que tout mon courroux ne peut assez punir.
Mais, malgré tes complots, & malgré ton audace,
Avant qu'ici du jour la lumiere s'efface,
Malgré les soins de ceux qui m'ont osé trahir,
Je te forcerai bien, perfide, à m'obéir.

(Il sort ; Tissapherne le suit.)

SCENE V.

DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

QUELS discours ! Quels transports ! Et que viens-je d'entendre ?
O Ciel ! à cet accueil aurois-je dû m'attendre ?
Et depuis quand, chargé de noms injurieux,
Darius n'est-il plus qu'un objet odieux,
Madame ; & quel est donc ce funeste mystere ?
Déplorable jouet des caprices d'un pere,
Oserois-je un moment, à l'objet de ses vœux,
Confier la douleur d'un Prince malheureux ?

Quel que soit mon destin, vous pouvez me l'apprendre.
Je ne veux que savoir, je ne crains point d'entendre.
Vous vous taisez! O Ciel! à l'exemple du Roi,
Tous les cœurs aujourd'hui sont-ils glacés pour moi?
Hé quoi! Barsine aussi contre moi se déclare!

BARSINE.

Non; je sais mieux le prix d'une vertu si rare.
Croyez, si je régnois sur le cœur de Xerxès,
Que son amour pour vous iroit jusqu'à l'excès;
Que du moins à mes yeux, d'un odieux caprice,
Vous n'auriez pas, Seigneur, éprouvé l'injustice;
Et qu'enfin si son cœur se réglοit sur le mien,
Darius même aux Dieux pourroit n'envier rien.
Interdite & confuse encor plus que vous-même,
Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Tout confond à tel point mon esprit éperdu,
Que je ne sais, Seigneur, si j'ai bien entendu;
Car enfin, ce Xerxès, si fier & si terrible,
Jamais à nos desirs n'a paru si sensible.
Hélas! si vous saviez de quel espoir flatteur
En ce même moment il rempliſſoit mon cœur!
De la part d'un Héros chéri de la Victoire,
Aimable, généreux & tout brillant de gloire,
Il venoit m'assurer d'une constante foi.
Ah! qu'un retour si tendre auroit d'attraits pour moi,
Si ce même Héros, sensible à mes alarmes,
Touché de mes remords, attendri par mes larmes;
Si Darius enfin, l'objet de tant d'ardeur,
De mes premiers dédains oubliant la rigueur,

Daignoit en ce moment me confirmer lui-même,
Qu'on ne m'abuse point, quand on me dit qu'il m'aime!
Mon cœur toujours tremblant sur un espoir si doux,
Ne veut tenir, Seigneur, cet aveu que de vous.
Quoi! vous baissez les yeux! Dieux! quel affreux silence!
Qu'ai-je dit? Où m'emporte une vaine espérance?

DARIUS.

Quelle fureur nouvelle, agitant tous les cœurs,
A donc pu les remplir de si tristes erreurs?
Ai-je bien entendu, Barsine? Est-ce vous-même
Qui mépriseż pour moi l'éclat du Diadême?
Vous qui de tant d'amour dédaignant les transports....

BARSINE.

Ah! ne redoublez point ma honte & mes remords.
Cessez de rappeller des injures passées
Que mes larmes, Seigneur, n'ont que trop effacées.
Mais vous, qui m'accablez d'un reproche odieux,
Sans daigner seulement tourner sur moi les yeux;
Parlez: méritez-vous mon amour ou ma haîne?
Le Roi m'abuse-t-il d'une espérance vaine?
Comme il me l'a promis, serez-vous mon époux?
Dois-je enfin vous aimer, ou me venger de vous?

DARIUS.

Grands Dieux! ce que j'ai vu, ce que je viens d'entendre
Pouvoit-il se prévoir, & peut-il se comprendre?
Chaque mot, chaque instant redouble mon effroi.
Ah! quel aveu, Madame, exigez-vous de moi?

Peu digne de vos feux & de votre vengeance,
Pourquoi me forcez-vous à vous faire une offense ?
Mais je fus trop long-temps soumis à vos attraits,
Pour vouloir vous tromper par d'indignes secrets ;
Darius, ennemi d'une injuste contrainte,
Ne fait point en esclave appuyer une feinte.
Contre un fils malheureux Xerxès peut éclater ;
Mais, si de notre hymen il a pu vous flatter,
Madame, il vous a fait une mortelle injure ;
Il ne peut nous unir sans devenir parjure.
Lui-même, à mon départ, confident d'autres feux,
Des sermens les plus saints a scellé tous mes vœux.
Enfin, c'est Amestris pour qui mon cœur soupire,
Qui daigna m'accepter sortant de votre empire.....

SCENE VI.

AMESTRIS, PHÉNICE, DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

JE la vois ; quel bonheur la présente à mes yeux !

BARSINE, *bas à Darius.*

Ah ! c'en est trop, cruel : je te laisse en ces lieux
Signaler de tes soins l'inconstance fatale.
Cependant tremble, ingrat ; je connois ma rivale.

(*Elle sort ; Cléone la suit.*)

SCENE VII.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

DARIUS.

QUOI ! Madame, c'eſt vous ! Et le Ciel irrité
Me laiſſe encor jouir de ma félicité !
Que mon cœur eſt touché ! Qu'une ſi chere vue
Calme le déſeſpoir de mon âme éperdue !
Malgré tous mes malheurs.... Mais, qu'eſt-ce que je voi !

AMESTRIS.

On diſoit qu'en ces lieux je trouverois le Roi ;
Le deſſein de l'y voir eſt le ſeul qui me guide,
Et non l'indigne ſoin d'y chercher un perfide.

DARIUS.

Moi, perfide ! Qui ? moi ! Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?

AMESTRIS.

Ceſſe de feindre, ingrat ; tes vœux ſeront contens :
Mais n'attends pas ici que j'éclate en injures ;
Je laiſſe aux Dieux le ſoin de punir les parjures.
Va, cours où te rappelle un plus doux entretien,
Et ſonge pour jamais à renoncer au mien.

SCENE VIII.

DARIUS, *seul.*

O MORT, des malheureux triste & chere espérance,
J'implore désormais ta funeste assistance.
J'éprouve en ces momens, si douloureux pour moi,
Des tourmens plus cruels & plus affreux que toi.
Dieux, qui semblez vous faire une loi rigoureuse
De rendre la vertu pesante & malheureuse ;
Qui, la foudre à la main, l'effrayez parmi nous,
Pour ne nous rien laisser qui nous égale à vous,
Contentez-vous d'avoir presqu'ébranlé la mienne ;
Souffrez qu'un saint respect dans mon cœur la retienne ;
Que je puisse du moins, malgré tout mon courroux,
D'un reste de vertu vous rendre encor jaloux.

SCENE IX.

DARIUS, ARTAXERCE.

ARTAXERCE.

ENFIN le Ciel, sensible aux souhaits d'Artaxerce,
Nous ramene un Héros adoré de la Perse,
Le plus grand des mortels & le plus généreux.

DARIUS.

Mais de tous les mortels, Ciel ! le plus malheureux.
O mon cher Artaxerce, eſt-ce vous que j'embraſſe ?
Venez-vous partager mes maux & ma diſgrâce ?
Si vous ſaviez quel prix on gardoit à ma foi !

ARTAXERCE.

De vos regrets, Seigneur, confident malgré moi,
J'en ai le cœur frappé des plus rudes atteintes.
Que je crains d'avoir part à de ſi juſtes plaintes !

DARIUS.

Vous, mon frere ? Eh ! pourquoi vous confondrois-je, hélas !
Avec tant de vertus, parmi des cœurs ingrats ?
J'éprouverai long-temps une injuſte colere,
Avant que je me plaigne un moment de mon frere ;
Trop heureux que le ſort m'ait laiſſé la douceur
De pouvoir dans ſon ſein dépoſer ma douleur.
Quelqu'amour que pour vous faſſe éclater mon pere,
Il ne m'en rendra pas notre amitié moins chere.
Si je jouis jamais du pouvoir ſouverain,
Vous verrez ſi mon cœur vous la juroit en vain.

ARTAXERCE.

Ah ! Seigneur, je vois bien que Darius ignore
Toute l'horreur des maux qui l'attendent encore.
Je me reprocherois de laiſſer ſon grand cœur
Plus long-temps le jouet d'une funeſte erreur.
C'eſt trop de vos bontés vous-même être victime,
Il faut vous découvrir la main qui vous opprime.

Et quelle main, grands Dieux ! mais qui, sans le vouloir,
De toutes vos vertus vous a ravi l'espoir.
Coupable seulement par mon obéissance,
Ne me soupçonnez pas d'avoir part à l'offense ;
Croyez que, malgré moi, l'on vous prive d'un rang
Où vous plaçoient mes vœux encor plus que le sang ;
Croyez qu'en me parant de la grandeur suprême,
Xerxès n'a sur son choix consulté que lui-même,
Et qu'enfin je ne veux souscrire aux dons du Roi
Qu'autant que vous voudrez en jouir avec moi.

DARIUS.

Content par ma valeur d'en être jugé digne,
Je renonce sans peine à cet honneur insigne ;
Et si je suis touché de quelque déplaisir,
C'est de voir que mon frere ait osé s'en saisir,
Souffrir que l'on me fît une mortelle injure.
Et vous ne voulez pas que mon cœur en murmure ?
Malheureux que je suis ! faut-il, en même jour,
Voir s'armer contre moi la Nature & l'Amour ;
Et me voir, par des mains qui me furent si cheres,
Arracher sans honneur du Trône de mes peres ?
O Sort, pour m'accabler te reste-t-il des traits ?

ARTAXERCE.

Ah ! daignez par pitié, m'épargner ces regrets.

DARIUS.

Eh ! pourquoi voulez-vous que je m'en prive encore,
Lorsque tout me trahit, quand on me déshonore ?

Lorsqu'au lieu des bienfaits que j'avois mérités,
Je me vois accabler de mille indignités ;
Lorsqu'un pere cruel ôse, avec perfidie,
Sous des prétextes vains m'éloigner de l'Asie,
Troubler des Nations qui ne l'offensoient pas,
Bien moins dans le dessein d'aggrandir ses Etats,
Que pour me dépouiller avec plus d'assurance
D'un sceptre dont mon bras est l'unique défense ;
D'autant plus irrité qu'à tout autre que vous
J'aurois déjà ravi l'espoir d'un bien si doux ;
Mais d'autant plus contraint dans ma fureur extrême,
Que je ne puis frapper sans me percer moi-même.
Je ne m'étonne plus de voir de toutes parts
Mes amis éviter jusques à mes regards ;
Une Amante en courroux me traiter d'infidèle :
Un Prince sans Etats n'étoit plus digne d'elle.
Pour vous, je l'avoûrai, que parmi mes ingrats,
Après ce que je sens, je ne vous comptois pas.
Cruel ! en dépouillant mon front du Diadême,
Il ne vous reste plus qu'à m'ôter ce que j'aime.
Libre de l'obtenir d'une superbe loi,
Que ne m'arrachez-vous & son cœur & sa foi ?

ARTAXERCE.

Eh ! comment voulez-vous que je vous la raviſſe ?
Voyez de vos soupçons jusqu'où va l'injustice,
Je vous l'ai déjà dit, croyez que malgré moi
Je souscris aux bontés dont m'honore le Roi,
Que par mon malheur seul je vous ravis l'Empire.
Ah ! Seigneur, ce n'est pas au Trône que j'aspire,

Mais ce n'eſt pas non plus à l'objet de vos vœux ;
Je ſais trop reſpecter vos deſirs & vos feux.
Je ſais que votre cœur ſoupire pour Barſine,
Qu'avec l'Egypte encor le Roi vous la deſtine.
Ce n'eſt pas que l'objet dont mon cœur eſt charmé
Mérite moins, Seigneur, la gloire d'être aimé.
Ce jour doit éclairer notre auguſte hyménée ;
Daignez ne point troubler cette heureuſe journée.
Sans offenſer l'ardeur dont vous êtes épris,
Je crois, Seigneur, pouvoir vous nommer Ameſtris.

DARIUS.

Dieux cruels, jouiſſez du tranſport qui m'anime !
C'en eſt fait, je ſens bien que j'ai beſoin d'un crime.
Perfide, plus que tous contre moi conjuré,
Je puis donc déſormais vous haïr à mon gré !
O Ciel ! lorſque je crois, dans mon malheur extrême,
Pouvoir du moins compter ſur un frère que j'aime,
Je viens, en imprudent, confier ma douleur
Au fatal ennemi qui me perce le cœur !

ARTAXERCE.

Ah ! c'eſt trop m'alarmer : expliquez-vous, de grâce.
D'un ſi dur entretien mon amitié ſe laſſe.
Ou calmez les tranſports d'un injuſte courroux,
Ou, ſi vous vous plaignez, du moins expliquez-vous.

DARIUS.

Avec ce fer, qui fait le deſtin de la Perſe,
Je ſuis prêt, s'il le veut, d'éclaircir Artaxerce.

S'il eſt, autant que moi, bleſſé de vains diſcours,
Voilà le sûr moyen d'en terminer le cours ;
De l'Amour outragé c'eſt l'interprete unique.
Entre rivaux, du moins, c'eſt ainſi qu'on s'explique.
Tant que vous oſerez vous déclarer le mien,
N'attendez pas de moi de plus doux entretien.

ARTAXERCE.

Vous, mon rival? ô Ciel!

DARIUS.

Mais un rival à craindre.

ARTAXERCE.

Hélas! que je vous plains!

DARIUS.

Je ne ſuis point à plaindre.
Plaindre un Amant trahi, c'eſt s'avouer heureux.
La pitié d'un rival n'eſt pas ce que je veux ;
Ainſi que mon amour, ma fierté la dédaigne ;
Qui ne veut que haïr ne veut pas qu'on le plaigne.
Ce ſeroit ſans danger faire des malheureux,
Dès qu'il leur ſuffiroit qu'on s'attendrît pour eux.
Pour moi, qui vois le but d'une pitié ſi vaine,
Je ne veux plus de vous que fureur & que haîne.
L'Amour, qui vous attache à l'objet de mes vœux,
Du ſang qui nous unit a rompu tous les nœuds.
Dans l'état où je ſuis, opprimé par un pere,
Mépriſé d'une amante, & trahi par un frere,
Plus de leur amitié les ſoins me furent doux,
Et plus leur perfidie excite mon courroux.

ARTAXERCE.

Je pardonne aux malheurs dont le sort vous accable
Un transport que l'amour rend encor moins coupable ;
Et, plus vous m'outragez, plus je sens ma pitié
D'un oubli généreux flatter mon amitié.
Qu'à mon exemple ici Darius se souvienne
Qu'Artaxerce n'est pas indigne de la sienne ;
Mais, s'il veut l'oublier, en s'adressant à moi,
Qu'il apprenne du moins qu'il s'adresse à son Roi !

DARIUS.

Vous, ingrat, vous, mon Roi ! Quelle audace est la vôtre !
Songez.....

SCENE X.

DARIUS, ARTAXERCE, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

SEIGNEURS, Xerxès vous mande l'un & l'autre.

ARTAXERCE.

Adieu, Prince ; bientôt nous verrons, à ses yeux....

DARIUS.

Qui de nous méritoit de régner en ces lieux.

(*Artaxerce sort.*)

SCENE XI.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

DARIUS, *à Artaban.*

POUR vous, qui déformais, soigneux de me déplaire,
N'offrez à mes regards qu'un sujet téméraire;
Qui dans un foible cœur, par vos conseils séduit,
M'avez de mes exploits enlevé tout le fruit;
Enfin, qui, n'écoutant qu'un orgueil qui me brave,
De Roi que j'étois né n'avez fait qu'un Esclave;
Si les Dieux & les Loix ne vous retiennent pas,
Indigne Favori, craignez du moins mon bras.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

D'UNE vaine fureur je crains peu la menace;
Va, je saurai bientôt réprimer ton audace.

TISSAPHERNE.

Ah! Seigneur, que pour vous aujourd'hui j'ai tremblé!
Du courroux de Xerxès je suis encor troublé.

ARTABAN.

Peux-tu craindre pour moi la colere d'un Maître
Tremblant d'avoir parlé, dès qu'il me voit paroître ?
Je n'ai pas dit un mot, que d'un si vain transport
J'ai fait sur son fils seul retomber tout l'effort.
Du chemin qu'il tenoit instruit par Mérodate,
Je me suis, à sa vue, écarté de l'Euphrate ;
Résolu d'attirer ce Prince dans ces lieux,
J'ai fait croire à Xerxès que cet ambitieux
Avec tant de secret n'avoit caché sa route,
Qu'avec quelque dessein de le trahir, sans doute.
Rien n'est moins apparent ; cependant, sans raison,
Il a d'un vain rapport saisi tout le poison.
Darius est perdu, si, pour sauver sa vie,
Il n'arme en sa faveur la moitié de l'Asie.
J'acheverai bientôt d'ébranler la vertu
D'un cœur de ses malheurs plus aigri qu'abattu.
Tu vois comme il me hait ; mais, malgré sa colere,
Je prétends, dès ce jour, le voir, contre son pere,
Revenir de lui-même implorer mon secours,
A ceux qu'il outrageoit avoir enfin recours.
Artaxerce le craint, son pere le déteste ;
C'est où je les voulois, je me charge du reste.
Viens, Tissapherne, viens, le moment est venu :
Laissons agir un cœur qui n'est plus retenu ;
Courons où nous entraîne un espoir magnanime ;
Viens, je réponds de tout : il ne faut plus qu'un crime.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

NON, je veux voir Xerxès ; tu m'arrêtes en vain,
Rien ne peut plus troubler un si juste dessein.

PHÉNICE.

Et quel soin si pressant à le voir vous invite?

AMESTRIS.

Le soin de contenter le transport qui m'agite ;
De me venger, du moins, Phénice, avec éclat,
D'un Amant odieux, d'un traître, d'un ingrat.

PHÉNICE.

Sur quelques vains apprêts, Madame, osez-vous croire
Qu'un cœur qui fut toujours si sensible à la gloire,
Après tant de sermens, ait pu sacrifier....

AMESTRIS.

Vois son empressement à se justifier.
Le perfide, enchanté d'une flamme nouvelle,
Pense-t-il seulement à ma douleur mortelle?

Sait-il qu'il eſt d'ailleurs des cœurs infortunés,
Aux plus affreux tourmens par lui ſeul condamnés?
Hélas! tandis qu'ici ma douleur ſe ſignale,
Peut-être que l'ingrat, aux pieds de ma rivale,
Aux dépens de ma gloire accréditant ſa foi,
Rougit d'être accuſé d'avoir brûlé pour moi.
Pour mieux perſuader, peut-être qu'à Barſine
Il offre en ce moment la main qui m'aſſaſſine.
Si ſon cœur à ce ſoin n'étoit abandonné,
Ne ſuffiroit-il pas qu'il en fût ſoupçonné,
Pour venir à mes pieds diſſiper mes alarmes,
Et m'offrir cette main pour eſſuyer mes larmes?
Qu'un ſoin bien différent le ſouſtrait à mes yeux!
Le perfide, occupé d'un amour odieux,
Ne ſonge qu'aux apprêts d'un funeſte hyménée,
Qui peut-être ſera ma derniere journée.
Que dis-je? Où ma douleur me va-t-elle engager?

SCENE II.

ARTAXERCE, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

ARTAXERCE paroît, ſongeons à nous venger.
Puiſqu'avec lui les Loix ordonnent que je regne,
Offrons-lui cette main qu'un parjure dédaigne,
Profitons du moment; peut-être que demain,
Malgré tout mon courroux, je le voudrois en vain.

ARTAXERCE,

ARTAXERCE.

Le rival d'un Héros si digne de vous plaire,
Un Prince que séduit un amour téméraire,
Qui vient, sans votre aveu, de le faire éclater,
Malgré le peu d'espoir dont il doit se flatter,
Sans crainte d'offenser les charmes qu'il adore,
Peut-il à vos regards se présenter encore,
Madame? Pardonnez; non, je n'ignore pas
Tout le devoir d'un cœur épris de vos appas:
Mais aurois-je voulu, sans vous offrir l'Empire,
Apprendre à l'Univers que pour vous je soupire?
N'osant vous faire entendre une timide voix,
J'ai fait parler pour moi l'autorité des Loix;
Non que, fier du haut rang dont on me favorise,
A contraindre vos vœux mon amour s'autorise.
Je ne voulois régner que pour me faire honneur
D'en être plus soumis au choix de votre cœur;
D'autant plus résolu de ne le pas contraindre,
Que mon amour tremblant semble avoir tout à craindre;
Que je vous vois déjà détourner, malgré vous,
Des yeux accoutumés à des objets plus doux;
Qu'enfin je ne vois rien qui ne me désespere.
Que de maux, sans compter les vertus de mon frere!

AMESTRIS.

Seigneur, il me fut cher; je ne veux point nier
Un feu que tant de gloire a dû justifier.
Tant que l'ingrat n'a point trahi sa renommée,
J'ai fait tout mon bonheur, Seigneur, d'en être aimée;

Je le ferois encor, si lui-même aujourd'hui
N'avoit forcé ma gloire à se venger de lui.
Arrachez-moi, Seigneur, à ce penchant funeste,
J'y consens, vos vertus vous répondent du reste.
Vous ne me verrez point opposer à vos feux
Le triste souvenir d'un amour malheureux;
Nul retour vers l'ingrat ne vous sera contraire,
Moi-même j'instruirai votre amour à me plaire.
Donnez-vous tout entier à ce généreux soin;
Rendons de notre hymen un parjure témoin.
Vous pouvez assurer de mon obéissance
Un Roi dont aujourd'hui j'ai bravé la puissance.
Allez tout préparer, je vous donne ma foi
De ne pas résister un moment à la Loi.

ARTAXERCE.

Non, je ne reçois point ce serment téméraire.
En vain vous me flattez du bonheur de vous plaire,
En vain votre dépit me nomme votre Epoux,
Lorsque l'Amour, d'un autre, a fait le choix pour vous.
Je vous aime, Amestris; & jamais dans une âme
La vertu ne fit naître une plus belle flamme.
J'aurois de tout mon sang acheté la douceur
De pouvoir un moment régner sur votre cœur;
Mais, quoiqu'en obtenant le seul bien où j'aspire,
Mon bonheur, quel qu'il soit, dût ici me suffire,
J'estime trop ce cœur pour vouloir aujourd'hui
Obtenir notre hymen d'un autre que de lui.
Dût le funeste soin d'éclaircir ma Princesse
Rallumer dans son cœur sa premiere tendresse;

Dussé-je enfin la perdre, & voir évanouir
Ce bonheur si charmant dont je pouvois jouir,
Je ne puis, sans remords, abandonner mon frere
Aux coupables transports d'une injuste colere.
S'il y va de mes feux à le sacrifier,
Il y va de ma gloire à le justifier.
Je vous ai vu traiter Darius d'infidèle,
Je conçois d'où vous vient une erreur si cruelle.
Mais, si vous aviez vu ses transports comme moi,
Vous ne soupçonneriez ni son cœur, ni sa foi.
Adieu, Madame, adieu : quelque soin qui le guide,
Darius n'est ingrat, parjure, ni perfide.
Croyez-en un rival charmé de vos appas.
Il me haïroit moins, s'il ne vous aimoit pas.

SCENE III.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

JE demeure interdite ; & mon âme abattue
Succombe au coup mortel dont ce discours me tue.
Quoi ! Darius m'aimoit, & par un sort fatal
Il faut que je l'apprenne encor de son rival,
D'un rival qui le plaint, & qui le justifie,
Tandis qu'à de faux bruits mon cœur le sacrifie !
Ai-je bien pu revoir ce Prince si chéri,
Sans que de ses malheurs mon cœur fût attendri ;

D'un mensonge odieux sans percer le nuage ?
Le crime & la vertu n'ont-ils donc qu'un langage ?
Et des cœurs par l'Amour unis si tendrement
Se doivent-ils, hélas ! méconnoître un moment ?
A sa vertu du moins j'aurois dû reconnoître
Le mortel le plus grand que le Ciel ait fait naître ;
Et cependant, pour prix de sa fidélité,
Je l'outrage moi-même avec indignité !
Je me joins au cruel dont la fureur l'opprime,
Je pare de mes mains l'Autel & la Victime !
J'acheve d'accabler, au mépris de ma foi,
Un cœur qui n'espéroit peut-être plus qu'en moi !
Ah ! j'en mourrai, Phénice ; & ma douleur extrême....
On ouvre....

SCENE IV.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

QUEL objet ! c'est Darius lui-même.
Fuyons, dérobons-nous de ces funestes lieux,
Je ne mérite plus de paroître à ses yeux.

DARIUS.

Demeurez, Amestris, & d'une âme adoucie
Contemplez les horreurs dont mon âme est saisie ;
Non que ce triste objet de votre inimitié
Ose encore implorer un reste de pitié.

Ce n'étoit pas assez qu'on m'eût ravi l'Empire,
On me ravit encor le seul bien où j'aspire.
J'ai beau porter par-tout mes funestes regards,
Je ne vois qu'ennemis, qu'horreurs de toutes parts.
Je ne veux point ici justifier ma flamme,
Je sais par quels détours on a surpris votre âme;
J'aimerois mieux mourir encor plus malheureux,
Que de vous accabler d'un repentir affreux.
Pourvu que, dans l'éclat de la grandeur suprême,
Vous ne mépriſiez plus un Prince qui vous aime;
Qui, né pour commander un jour à l'Univers,
S'honoroit cependant de vivre dans vos fers;
J'irai, sans murmurer de mon sort déplorable,
Terminer loin de vous les jours d'un misérable.
Adieu, chere Amestris. Quoi! vous versez des pleurs!
Qu'une pitié si tendre adoucit mes malheurs!

AMESTRIS.

Ah! Prince infortuné, le destin qui t'accable,
De tes persécuteurs n'est pas le plus coupable.
Pour prix de tant de soins, pour prix de tant d'ardeur,
C'est donc ton Amestris qui te perce le cœur!
Qu'ai-je fait, malheureuse? Et par quel artifice
A-t-on de tant d'horreurs rendu mon cœur complice,
Ce cœur, à tes desirs si charmé de s'offrir,
A tes moindres discours si prêt à s'attendrir;
Ce cœur, qui, tout ingrat qu'il eût lieu de te croire,
Te gardoit cependant la plus tendre mémoire;
Mais, hélas! aujourd'hui plus coupable à tes yeux
Qu'un Ministre insolent, un Roi foible, & les Dieux?

C'eſt en vain que ton cœur abſout le mien du crime,
Avec mon repentir ma fierté ſe ranime.
Ce n'eſt plus par des pleurs & par de vains tranſports,
Que je puis contenter mon cœur & mes remords.
Viens me voir toute en proie à ma juſte colere,
Braver la cruauté de ton barbare pere,
Te jurer à ſes yeux les tranſports les plus doux,
Malgré tout ſon pouvoir t'accepter pour époux,
T'offrir de mon amour les plus précieux gages,
Ou du moins par ma mort expier mes outrages.

DARIUS.

Arrêtez, ma Princeſſe; ah! c'en eſt trop pour moi.
Je ne crains plus le ſort, mon frere, ni le Roi.
Laiſſez-moi ſeul ici conjurer la tempête;
Je vais à mon rival diſputer ſa conquête.
Ce cœur qui m'eſt rendu, décide de ſon ſort;
Son hymen déſormais eſt moins sûr que ſa mort.

AMESTRIS.

Garde-toi ſur ſes jours d'aller rien entreprendre;
Souffre, ſans t'alarmer, que j'oſe le défendre.
Si les rivaux étoient tous auſſi généreux,
On ne verroit pas tant de criminels entr'eux.
C'eſt lui qui, dans l'aveu qu'il m'a fait de ſa flamme,
Sur de cruels ſoupçons vient d'éclaircir mon âme;
Qui, ſenſible à tes maux, bien loin d'en abuſer,
A l'offre de ma main vient de ſe refuſer.
Je crains trop les tranſports où ton amour ſe livre;
Partons, ſi tu le veux; je ſuis prête à te ſuivre.

Fuyons loin de Xerxès : mais, en quittant ces lieux,
Sortons-en, s'il se peut, encor plus vertueux.
Laissons à l'Univers plaindre des misérables,
Qu'il abandonneroit, s'il les croyoit coupables.
J'aime mieux que Xerxès plaigne un jour nos malheurs,
Que de voir ses Etats en proie à nos fureurs.
Les Dieux protégeront des amours légitimes,
Qui ne seront souillés ni d'horreurs, ni de crimes.
Contente, pour tout bien, de l'honneur d'être à toi,
Je ne demande plus que ton cœur & ta foi.
Xerxès vient; garde-toi d'un seul mot qui l'offense,
D'armer contre tes jours une injuste vengeance ;
Il sera moins aigri d'entendre ici ma voix.
Feignons....

SCENE V.

XERXÈS, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN, TISSAPHERNE, PHÉNICE.

XERXÈS, *à Darius.*

C'Est donc ainsi que, respectant mes Loix,
Vous osez d'Amestris chercher ici la vue?

AMESTRIS, *à Xerxès.*

Depuis quand à ses feux est-elle défendue?

Ah, Seigneur! se peut-il que ce fils malheureux
Vous éprouve toujours si contraire à ses vœux?
Ne peut-il d'un adieu soulager sa misere?
Et ses moindres regrets offensent-ils son pere?
Ne craignez point que, prêt à vous désobéir,
Il apprenne avec moi, Seigneur, à vous trahir;
D'un Héros si soumis vous n'avez rien à craindre,
Et vous ne l'entendrez vous braver, ni se plaindre.
De vos cruels détours moi seule je gémis;
Mais mes larmes n'ont point corrompu votre fils.
De la foi des sermens l'autorité blessée,
Des droits les plus sacrés la justice offensée,
De vos détours enfin l'exemple dangereux
N'ébranlera jamais un cœur si généreux.

XERXÈS.

Pour son propre intérêt je veux bien vous en croire;
Je n'en soupçonne rien de honteux à sa gloire.
Qu'il parte cependant, & que la fin du jour
Le trouve, s'il se peut, déjà loin de ma Cour.
Vous, suivez-moi, Madame, où vous attend son frere.

AMESTRIS.

Où, Seigneur?

XERXÈS.

Aux Autels.

AMESTRIS.

C'est en vain qu'il l'espere;
Un autre hymen plus doux m'engage sous ses loix.
Regardez ce Héros, & jugez de mon choix.

Adieu, cher Darius ; je mourrai ton épouse :
Crois-en de ses sermens une Amante jalouse ;
Ou j'apprendrai du moins aux malheureux Amans
Le moyen de braver la fureur des Tyrans.

SCENE VI.

XERXÈS, DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

XERXÈS.

Où suis-je ? De quel nom l'orgueilleuse m'outrage !
Quoi ! dans ces mêmes lieux où tout me rend hommage,
Où je tiens dans mes mains le sort de tant de Rois,
On m'ôse faire entendre une insolente voix !

DARIUS.

Seigneur, qu'attendiez-vous d'une Amante irritée,
De ses premiers transports encor toute agitée ?
Vous étiez-vous flatté de désunir deux cœurs
Qu'à s'aimer encor plus invitent leurs malheurs ?
Du moins, pour m'accabler avec quelque justice,
Nommez-moi des forfaits dignes de mon supplice.
Si je suis criminel, & que n'immolez-vous
Ce fils infortuné qui se livre à vos coups ?
Oui, Seigneur ; (car enfin, il n'est plus temps de feindre,
Mon cœur au désespoir ne peut plus se contraindre ;)

Avant que de m'ôter l'objet de mon amour,
Il faudra me priver de la clarté du jour.
Tant que d'un seul soupir j'aurai part à la vie,
Amestris à mes vœux ne peut être ravie ;
Je la disputerai de ce reste de sang
Que mes derniers exploits ont laissé dans mon flanc ;
A moins que votre bras, plus cruel que la guerre,
De ce malheureux sang n'arrose ici la terre ;
De ce sang toujours prêt à couler pour son Roi,
Tant de fois hasardé pour lui prouver ma foi.
Eh! qui de vos sujets, plus soumis, plus fidèle,
Jamais par plus de soins fut signaler son zele?
Eh! qu'a donc fait, Seigneur, ce rival si chéri,
Loin du bruit de la guerre & des tentes nourri,
Peut-être sans vertus que l'honneur de vous plaire,
Pour être de mes droits l'heureux dépositaire ?
Pour faire à vos Soldats approuver votre choix,
Qu'il nomme les Etats conquis par ses exploits ;
Qu'il montre sur son sein ces nobles cicatrices,
Titres que pour régner m'ont acquis mes services.
Droits du sang, zele, exploits, Seigneur, j'ai tout pour moi ;
Et cependant c'est lui que vous faites mon Roi.

XERXÈS.

Si vous eussiez moins fait, vous le seriez peut-être ;
Mais je n'ai pas voulu m'associer un maître.
Darius, pour régner, comptant pour rien ma voix,
A cru qu'il suffisoit que mon Peuple en fît choix.

On ne vous voit jamais traverser Babylone,
Qu'auſſi-tôt à grands flots il ne vous environne.
Vous ſemblez ne courir à de nouveaux exploits,
Que pour venir après nous impoſer des loix.
Artaxerce, d'ailleurs, eſt iſſu d'une mere
Qu'un tendre ſouvenir me rendra toujours chere;
La vôtre, de concert avec mes ennemis,
De mon ſceptre, en naiſſant, déshérita ſon fils.
Non que de mon courroux la conſtance inhumaine
Vous ait fait après elle hériter de ma haîne.
Je veux bien avouer qu'après tant de hauts faits
Vous ne méritez pas le ſort que je vous fais.
Prince, quoi qu'il en ſoit, je veux qu'on m'obéiſſe;
J'exige encor de vous ce ſecond ſacrifice.
Partez.

DARIUS.

Qui? Moi, Seigneur!

XERXÈS.

Oui, vous, audacieux.
Avant que le ſoleil diſparoiſſe à nos yeux,
Si vous n'êtes parti, c'eſt fait de votre vie.
Artaban, c'eſt à toi que ton Roi le confie;
De ſon ſort déſormais je te laiſſe le ſoin.

DARIUS.

Roi cruel, pere injuſte, il n'en eſt pas beſoin;
Mon ſort eſt dans mes mains.

(*Il porte la main ſur ſon épée.*)

SCENE VII.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

QUE prétendez-vous faire ?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire :
Le Roi n'est pas encore éloigné de ces lieux.

DARIUS.

Porte ailleurs tes conseils & tes soins odieux ;
Remplis, sans discourir, les ordres de mon pere,
Si tu ne veux toi-même éprouver ma colere.

ARTABAN.

Seigneur, écoutez-moi, le cœur moins prévenu.
Je vois bien que le mien ne vous est pas connu.
De vos cruels soupçons l'injuste défiance,
Vos mépris pour Barsine & pour mon alliance,
Un Roi que je pourrois nommer votre Tyran,
N'ont point changé pour vous le respect d'Artaban.
Touché de vos vertus plus que de vos outrages,
Mon cœur à vos mépris répond par des hommages.
Heureux, si, dans l'ardeur de me venger de vous,
Ce cœur d'un vain honneur eût été moins jaloux !
C'est moi qui, par mes soins, ai porté votre pere
A parer de vos droits un fils qu'il vous préfere ;

Mais, hélas ! qu'ai-je fait en y forçant son choix,
Que priver l'Univers du plus grand de ses Rois ?
Je sens que contre vous un dessein si perfide
Est moins un attentat qu'un affreux parricide,
Que ne sauroit jamais réparer ma douleur,
Qu'en signalant pour vous une juste fureur.
Ce discours, je le vois, a de quoi vous surprendre,
Et ce n'est pas de moi que vous deviez l'attendre :
Mais votre pere en vain me comble de bienfaits,
Lorsqu'il s'agit, Seigneur, d'expier mes forfaits.
Dans la nécessité de me donner un maître,
J'en veux du moins prendre un qui soit digne de l'être,
Qui de nos ennemis sache percer le flanc,
Et qui sache juger du prix de notre sang ;
Non de ces foibles Rois, dont la grandeur captive
S'entoure de flatteurs dans une Cour oisive ;
Mais un Roi vertueux, connu par ses hauts faits,
Tel, enfin, que le Ciel vous offre à nos souhaits.
Artaban désormais n'en reconnoît point d'autre,
Il ne tiendra qu'à vous d'être bientôt le nôtre.
Je vous offre, Seigneur, mes trésors & mon bras.
Faisons sur votre choix prononcer les Soldats ;
Vous verrez quel secours vous en pouvez attendre.

DARIUS.

Quel étrange discours m'ôse-t-on faire entendre !
Je n'ai que trop souffert ce coupable entretien.
Artaban juge-t-il de mon cœur par le sien ?
S'il est assez ingrat, assez lâche, assez traître,
Pour oublier si-tôt tous les bienfaits d'un maître

Qui l'a de tant d'honneurs comblé jusqu'aujourd'hui,
Il peut chercher ailleurs des ingrats tels que lui.
Pour moi, soumis aux loix qu'impose la Nature,
Je me reproche même un frivole murmure;
Je respecte en mon Roi le Maître des humains;
J'adore en lui du Ciel les décrets souverains,
Dont les Rois sont ici les seuls dépositaires,
Et non pas des Sujets foibles & téméraires.
Qui? moi trahir Xerxès! Moi troubler ses Etats!
Ah! ne me parlez plus de pareils attentats.

ARTABAN.

C'est mal interpréter le zele qui me guide.

DARIUS.

Ce zele, quel qu'il soit, ne peut qu'être perfide.

ARTABAN.

Seigneur, dès que le Ciel vous fit naître mon Roi....

DARIUS.

Laissons là ce vain titre; il n'est plus fait pour moi.
Ce zele est trop outré pour être exempt de piége;
Je ne puis estimer qui me veut sacrilége.

ARTABAN.

Et moi, Seigneur, & moi, charmé de vos vertus,
J'admire Darius, & l'en aime encor plus.
Je suis touché de voir un cœur si magnanime,
Avec tant de raisons de recourir au crime,
Conserver cependant pour son pere & son Roi,
Malgré son injustice, une si tendre foi.

Que je plains l'Univers de perdre un si grand Maître!
Ah! Seigneur, c'est ainsi qu'on est digne de l'être;
C'est par des sentimens si grands, si généreux,
Qu'on mérite, en effet, notre encens & nos vœux.
Il n'est que Darius, seul semblable à lui-même,
Qui puisse renoncer à la grandeur suprême,
A l'éclat, aux honneurs d'une pompeuse Cour,
Et peut-être immoler jusques à son amour.

DARIUS.

Ah, cruel Artaban! quelle fureur vous guide!
Et que prétend de moi votre adresse perfide?
Laissez-moi mon respect, laissez-moi mes remords;
N'excitez point contr'eux de dangereux transports.
Je sens qu'au souvenir de ma chere Princesse,
Toute ma vertu cede à l'ardeur qui me presse.
Pour conserver un bien qui fait tout mon bonheur,
Il n'est rien qu'en ces lieux ne tente ma fureur.
S'il est vrai que mon sort vous intéresse encore,
Sur ce point seulement Darius vous implore.

ARTABAN.

Eh bien! Seigneur, eh bien! pour vous la conserver,
De ces lieux, s'il le faut, je la vais enlever.
Je vous puis cependant offrir une retraite
Contre vos ennemis, sûre autant que secrette.

DARIUS.

En quels lieux?

ARTABAN.

C'est ici, dans ce même Palais
Dont Xerxès prétendoit vous exclure à jamais.

Pour mieux vous y cacher, j'écarterai la garde ;
Le droit d'en disposer seul ici me regarde.
Du moment que la nuit aura voilé les Cieux,
Nous pourrons enlever Amestris de ces lieux.
Quoi! Darius balance! Et quelle est son attente ?
Qu'on lui vienne ravir le jour & son Amante?
Acceptez le secours que j'ôse vous offrir ;
A vos ordres, Seigneur, ce Palais va s'ouvrir.

DARIUS.

Moi, dans ces lieux sacrés que j'ôse m'introduire!

ARTABAN.

Quel remords sur ce point peut encor vous séduire?
Et dans quels lieux, Seigneur, puis-je mieux vous cacher ?
Quel mortel osera jamais vous y chercher ?

DARIUS.

C'en est fait, à vos soins Darius se confie.
Je ne hasarde rien en hasardant ma vie ;
Et, pour toutes faveurs, je ne demande aux Dieux
Que de pouvoir sortir innocent de ces lieux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

TOUT succede à mes vœux; la nuit la plus obscure,
Au gré de mes desirs, a voilé la Nature.
Du sort de Darius je puis donc disposer.
La nuit s'avance, ami, nous pouvons tout ôser.
C'est ici que bientôt Amestris doit se rendre,
Le Prince impatient se lasse de l'attendre.
Cours informer de tout son rival avec soin :
D'un si rare entretien je veux qu'il soit témoin.
Dis-lui ce que j'ai fait pour trahir sa tendresse,
Nos desseins concertés d'enlever la Princesse;
Parle comme un ami peu satisfait de moi,
Indigné de me voir tromper ainsi son Roi.
Cette précaution, étrange en apparence,
Plus que le reste encore importe à ma vengeance.
Le temps est précieux, ne perds pas un moment;
J'attendrai ton retour dans cet appartement.

SCENE II.

ARTABAN, *seul.*

AMOUR d'un vain renom, foibleſſe ſcrupuleuſe,
Ceſſez de tourmenter une âme généreuſe,
Digne de s'affranchir de vos ſoins odieux.
Chacun a ſes vertus, ainſi qu'il a ſes Dieux.
Dès que le ſort nous garde un ſuccès favorable,
Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux.
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.
Pâles Divinités, qui tourmentez les Ombres,
Et répandez l'effroi dans les royaumes ſombres,
Venez voir un mortel plus terrible que vous,
Surpaſſer vos fureurs par de plus nobles coups.
Du plus illuſtre ſang ma main bientôt fumante,
Va tout remplir ici d'horreur & d'épouvante;
Tout va trembler, frémir; & moi, je vais régner.
Vertu, c'eſt à ce prix qu'on peut te dédaigner.

SCENE III.

DARIUS, ARTABAN.

ARTABAN, *à part.*

J'APPERÇOIS Darius : une affreuse tristesse
Semble occuper son cœur.

DARIUS.

Où donc est la Princesse ?
Ne viendra-t-elle point ?

ARTABAN.

Dissipez ce souci.
Je vais dans le moment vous l'envoyer ici.
Pour vous livrer, Seigneur, une Amante si chere,
J'attendois de la nuit le sombre ministere.
J'ai moi-même avec soin fait le choix des Soldats
Qui doivent en Egypte accompagner nos pas.
Je ne crains qu'Amestris : soit crainte ou prévoyance,
Je n'ai trouvé qu'un cœur armé de défiance ;
Elle hésite à vous voir, je lui parois suspect.
Donnez-moi ce poignard, Seigneur ; à son aspect,
Peut-être qu'Amestris, qui doutoit de mon zele,
N'osera soupçonner un témoin si fidèle.

(*Darius lui remet son poignard.*)

ARTABAN.

Adieu : je vais presser un si doux entretien ;
Puisse-t-il vous unir d'un éternel lien !

DARIUS.

Allez ; le temps eſt cher ; mon âme impatiente
Commence à ſe laſſer d'une ſi longue attente.

SCENE IV.

DARIUS, *ſeul.*

Où vais-je, malheureux ? Et quel eſt mon eſpoir ?
Qu'eſt devenu ce cœur ſi plein de ſon devoir ?
Quoi ! j'oſe violer le Palais de mon pere.
Moi qui me reprochois une plainte légere,
Qui m'enorgueilliſſois d'une auſtere vertu,
Je me rends ſans avoir ſeulement combattu !
D'Amant infortuné, devenu fils perfide,
J'abandonne mon cœur au tranſport qui le guide !
C'eſt ainſi que, de nous diſpoſant à ſon gré,
L'Amour fait de nos cœurs s'emparer par degré ;
Et d'appas en appas conduiſant la victime,
Il la fait à la fin paſſer de crime en crime.
Lieux où je prétendois un jour entrer en Roi,
Où j'entre en malheureux qui viole ſa foi ;
Puiſſent les ſoins cruels où mon amour m'engage
Vous épargner encore un plus ſanglant outrage !
Je ne ſais quel effroi vient ici me troubler :
Mais je ſens qu'un grand cœur peut quelquefois trembler.
Je combats vainement un trouble ſi funeſte,
En vain je vais revoir le ſeul bien qui me reſte.

Loin de pouvoir goûter un espoir si charmant,
Je ne ressens qu'horreur & que saisissement.
Ce cœur, dans les hasards, fameux par son audace,
S'alarme sans savoir quel péril le menace.
On vient....

SCENE V.

AMESTRIS, DARIUS.

DARIUS.

C'Est Amestris. Que, dans son désespoir,
Mon triste cœur avoit besoin de la revoir!
Je vous revois enfin, mon aimable Princesse;
A votre aspect charmant toute ma crainte cesse.
Je me plaignois de vous; & mon cœur éperdu,
Impatient, troublé d'avoir tant attendu,
Vous accusoit déjà....

AMESTRIS.

Si je m'en étois crue,
Vous ne jouiriez pas de ma funeste vue.
Quel affreux confident vous êtes-vous choisi!
Avec un tel secours que cherchez-vous ici?
A quoi destinez-vous des mains si criminelles?
De tant d'amis, pour vous autrefois si fideles,
Ne vous reste-t-il plus que le seul Artaban,
Ce Ministre odieux des fureurs d'un Tyran,

De tous vos ennemis le plus cruel peut-être,
Caché sous des écueils familiers à ce traître?
Contre de vains détours ce grand cœur affermi,
Qui sait avec tant d'art surprendre un ennemi,
Avec tant de valeur, si plein de prévoyance,
A des amis de Cour se livre sans prudence!
Je frémis chaque instant, chaque pas que je fais.
Jusqu'au silence affreux qui regne en ce Palais,
Tout me remplit d'effroi; mille tristes présages
Semblent m'offrir la mort sous d'horribles images.
Vous ne la voyez pas, Seigneur; votre grand cœur
S'est fait un soin cruel d'en mépriser l'horreur.
Mais moi, de vos mépris instruite par les larmes
Qu'arrachent de mon cœur mes secrettes alarmes,
Je crois déjà vous voir, le couteau dans le flanc,
Expirer à mes pieds, noyé dans votre sang.
Fuyez, épargnez-moi le terrible spectacle
De vous voir dans mes bras égorger sans obstacle.
Fuyez, ne souillez point d'un plus long attentat
Ces lieux où vous devez n'entrer qu'avec éclat.
Je vous dirai bien plus; quoique je la respecte,
Votre vertu commence à m'être ici suspecte.
Allez m'attendre ailleurs, laissez à mon amour
Le soin de vous rejoindre, & de fuir de la Cour.
Sur-tout, n'exposez plus une si chere vie.

DARIUS.

Ma Princesse, eh! comment voulez-vous que je fuie?
De ce Palais sacré j'ignore les détours;
Et, quand je les saurois, quel odieux recours!

Dût le Ciel irrité lancer sur moi la foudre,
A vous abandonner rien ne peut me résoudre.
C'est pour vous enlever de ces funestes lieux,
Qu'à mille affreux périls je ferme ici les yeux.
Dussé-je contre moi voir s'armer ma Princesse,
J'attendrai qu'Artaban me tienne sa promesse.
Après ce qu'il a fait, & ce qu'il m'a promis,
Nul soupçon de sa foi ne peut m'être permis.

SCENE VI.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

MALHEUREUX! à l'objet que vous voyez paroître,
Reconnoissez les soins que vous gardoit le traître.

ARTAXERCE.

Sur des avis secrets, peu suspects à ma foi,
En vain je m'attendois à voir ce que je voi.
Au milieu de la nuit, une telle entrevue,
En des lieux si sacrés, étoit si peu prévue,
Que, malgré le courroux dont mon cœur est saisi,
J'ai peine à croire encor ce que je vois ici.
Depuis quand aux humains ces lieux inaccessibles
Prêtent-ils aux Amans des retraites paisibles?
Ignore-t-on encor que ce lieu redouté
Est le séjour du Trône & de la Majesté?

C'eſt pouſſer un peu loin l'audace & l'imprudence,
Que d'ôſer de vos feux lui faire confidence.
Qui jamais eût penſé qu'un Prince vertueux,
Devenu moins ſoumis & moins reſpectueux,
N'écoutant déſormais qu'un déſeſpoir injuſte,
Eût oſé violer une retraite auguſte,
Braver ſon pere, avoir un odieux recours
A ceux qu'il a chargés de veiller ſur ſes jours?
Avec un tel appui que prétendez-vous faire?
Qui vous fait en ces lieux mettre un pied téméraire?

DARIUS.

Ceſſe de t'informer où tendent mes projets,
Et ne pénetre point juſques dans mes ſecrets.
Crois-moi, loin d'abuſer d'une injuſte puiſſance,
Ingrat, reſſouviens-toi des droits de ma naiſſance,
Qu'à moi ſeul appartient celui de commander.

ARTAXERCE.

Je crains bien qu'en effet l'eſpoir d'y ſuccéder,
Déguiſant dans ton cœur la fureur qui te guide,
Ici, moins qu'un Amant, n'ait conduit un perfide.
Si tu n'avois cherché qu'à revoir Ameſtris,
Ce n'eſt pas dans ces lieux que je t'aurois ſurpris.
L'Amour ne cherche pas un ſi terrible aſyle.
D'ailleurs, à ce myſtere Artaban inutile
N'eût pas été choiſi pour ſervir tes amours.
On a bien d'autres ſoins avec un tel ſecours.
D'où vient que ce Palais, devenu ſolitaire,
Se trouve dépouillé de ſa garde ordinaire?
Je n'entrevois ici que projets pleins d'horreur.

DARIUS.

DARIUS.

Ah! c'eſt trop m'outrager, il faut qu'à ma fureur....

AMESTRIS.

Arrêtez, gardez-vous d'oſer rien entreprendre ;
Je ne ſais quelle voix vient de ſe faire entendre :
Mais d'effroyables cris ſont venus juſqu'a moi,
Tout mon ſang dans mon cœur s'en eſt glacé d'effroi.

ARTAXERCE.

Tremble ; c'eſt à ce bruit qui t'annonce mon pere,
Qu'il faut.... Va, malheureux, évite ſa colere.

SCENE VII.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN.

ARTAXERCE.

QUE vois-je ! quel objet ſe préſente à mes yeux!
Artaban, eſt-ce vous ?

ARTABAN.

O Dieux! injuſtes Dieux!

ARTAXERCE.

Quel horrible tranſport! Expliquez-vous, de grâce ;
Dans ces auguſtes lieux qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

ARTABAN.

Grands Dieux, qui connoiſſez les forfaits des humains,
A quoi ſert déſormais la foudre dans vos mains ?

Souverain protecteur de ce superbe Empire,
Ame de l'Univers, par qui seul tout respire,
Ne dissipe jamais les ombres de la nuit,
Si tu ne veux souiller la clarté qui te suit.
Dès que de tels forfaits les Mortels sont capables,
Ils ne méritent plus tes regards favorables.

ARTAXERCE.

D'où naît ce désespoir? Quel étrange malheur....

ARTABAN.

Ah! Seigneur, est-ce vous! ô comble de douleur!
Hélas! mon Roi n'est plus.

ARTAXERCE.

Il n'est plus!

DARIUS.

O mon pere!

AMESTRIS.

Qu'un trépas si soudain m'annonce un noir mystere!

ARTABAN.

Seigneur, Xerxès est mort; une barbare main
De trois coups de poignard vient de percer son sein.

ARTAXERCE.

Ah! qu'est-ce que j'entends, Darius!

DARIUS.

Artaxerce!

ARTABAN.

Grands Dieux, réserviez-vous ce forfait à la Perse?

DARIUS.

Laissez de ces transports le vain emportement,
Ou donnez-leur du moins plus d'éclaircissement.
Est-ce ainsi que, chargé d'une tête si chere,
Artaban veille ici sur les jours de mon pere?
De ce dépôt sacré qu'avez-vous fait? Parlez.

ARTABAN.

Moi, ce que j'en ai fait? Quelle audace! Tremblez.

DARIUS.

Parlez, expliquez-vous.

ARTABAN.

Non, la même innocence
N'auroit pas un maintien plus rempli d'assurance.
Il faut avoir un cœur au crime bien formé,
Pour m'entendre sans trouble, & sans être alarmé.

DARIUS.

Je ne puis plus souffrir cette insolence extrême.
A qui s'adresse donc ce discours?

ARTABAN.

A vous-même.

DARIUS.

A moi, perfide? A moi?

ARTABAN.

Barbare, à qui de nous,
Puisque ce coup affreux n'est parti que de vous?

DARIUS.

Ah ! monstre, imposteur !

ARTABAN.

Frappe, immole encor ton frere,
Joins notre sang au sang de ton malheureux pere.

DARIUS.

Quoi ! Prince, vous souffrez qu'il ôse m'accuser ?

ARTAXERCE.

Darius, c'est à toi de m'en désabuser.

DARIUS.

Quoi ! d'un esclave indigne appuyant l'imposture,
Vous-même à votre sang vous feriez cette injure ?
J'avois cru que ce cœur qu'Artaxerce connoît. ...

ARTABAN.

Traître, on n'est pas toujours tout ce que l'on paroît.
Mais d'un crime si noir il est plus d'un complice,
Le cruel n'a pas seul mérité le supplice.
Seigneur, apprenez tout ; c'est moi qui cette nuit
L'ai, dans ces lieux sacrés, en secret introduit.
Comme il ne demandoit qu'à revoir la Princesse,
Touché de ses malheurs j'ai cru qu'à sa tendresse
Je pouvois accorder ce généreux secours ;
Mais, tandis qu'à servir ses funestes amours
Loin de ces tristes lieux m'occupoit le perfide,
Sa main les a souillés du plus noir parricide.
De mes soins pour l'ingrat j'allois voir le succès,
Quand, passant près des lieux, retraite de Xerxès,

Dont une lueur foible écartoit les ténebres,
Votre nom, prononcé parmi des cris funebres,
M'a rempli tout-à-coup & d'horreur & d'effroi.
J'entre : jugez, Seigneur, quel spectacle pour moi,
Quand ce Prince, autrefois si grand, si redoutable,
Des peres malheureux exemple déplorable,
S'est offert à mes yeux sur son lit étendu,
Tout baigné dans son sang lâchement répandu,
Qui de ce même sang, mais d'une main tremblante,
Nous traçoit de sa mort une histoire sanglante ;
Puisant, dans les ruisseaux qui couloient de son flanc,
Le sang accusateur des crimes de son sang.
Monument effroyable à la race future !
Caracteres affreux dont frémit la Nature !
Ce Prince, à mon aspect, rappelant ses esprits,
S'est fait voir dans l'état où ce traître l'a mis.
« Tu frémis, m'a-t-il dit, à cet objet funeste ;
» Tu frémiras bien plus, quand tu sauras le reste.
» Quelle barbare main a commis tant d'horreurs !
» Cher Artaban, approche, & lis par qui je meurs.
» Le fils cruel, que j'ai dépouillé de l'Empire,
» Dans le sein paternel »..... A ces mots il expire.
Traître, d'aucun remords si ton cœur n'est pressé,
Viens voir ces traits de sang où ton crime est tracé.

DARIUS.

Où tend de ce trépas la funeste peinture ?
Crois-tu par ce récit prouver ton imposture ?
Ne crois pas ébranler un cœur comme le mien,
Je confondrai bientôt l'artifice du tien.

Dis-moi, traître, dis-moi, puisque mon innocence
Est contre un tel témoin réduite à la défense,
Qui peut m'avoir conduit jusqu'à ce lit sacré,
Du reste des Mortels, hors toi seul, ignoré,
Dont n'auroit pu m'instruire une foible lumiere?

ARTABAN.

Que sais-je? Le Destin ennemi de ton pere.

AMESTRIS, *à Artaxerce.*

Ah, Seigneur! c'en est trop; & mon cœur irrité
Ne peut, sans murmurer de cette indignité,
Voir le vôtre souffrir qu'avec tant d'insolence
Un traître ôse à mes yeux opprimer l'innocence;
Que, la main teinte encor du sang qu'il fit couler,
De sa fausse douleur prêt à vous aveugler,
Il ôse de son crime accabler votre frere,
Sans exciter en vous une juste colere.
Il ne vous reste plus, crédule & soupçonneux,
Que de nous partager un crime si honteux.

DARIUS.

Ah, Madame! souffrez que ma seule innocence
Se charge contre lui du soin de ma défense.
Pour convaincre de crime un Prince tel que moi,
Malheureux, il faut bien d'autres témoins que toi.
Tu n'es que trop connu.

ARTABAN.

J'ai voulu voir, barbare,
Jusqu'où pourroit aller une audace si rare;

Mais sous tes propres coups il te faut accabler.
Regarde, si tu peux, ce témoin sans trembler.

(*Il lui montre son poignard.*)

DARIUS.

Grands Dieux !

ARTABAN.

Voyez, Seigneur, voyez ce fer perfide,
Que du sang de son pere a teint le parricide,
Encor tout dégouttant de ce sang précieux,
Dont l'aspect fait frémir la Nature & les Dieux.
Roi des Rois, c'est à toi que ma douleur l'adresse,
Armes-en désormais une main vengeresse ;
Efface, en le plongeant dans son perfide sein,
Ce qui reste dessus du crime de sa main.

DARIUS.

Je demeure interdit. Dieux puissans ! Quoi ! la foudre
Ne sort pas de vos mains pour le réduire en poudre ?
Ah, traître ! ôses-tu bien employer contre moi
Ce fer que l'amour seul a commis à ta foi ?
Barbare, c'étoit donc à ce funeste usage
Que ta main réservoit un si précieux gage !
Prince, je n'ai besoin, pour me justifier,
Que de ce même fer qu'il s'est fait confier.
Il a feint qu'Amestris....

ARTAXERCE.

Ah, misérable frere !
Malheureux assassin de ton malheureux pere,

Que peux-tu m'oppoſer qui puiſſe dans mon cœur
Balancer ce témoin de ta noire fureur ?
Juſte Ciel ! ſe peut-il que de tels ſacrifices
De mon regne naiſſant conſacrent les prémices ?

DARIUS.

C'en eſt fait, je ſuccombe ; & mon cœur abattu,
Contre tant de malheurs, ſe trouve ſans vertu.

AMESTRIS.

Défends-toi, Darius ; que ton cœur ſe raſſûre ;
L'innocence a toujours confondu l'impoſture ;
C'eſt un droit qu'en naiſſant elle a reçu des Dieux,
Qui partagent l'affront qu'on te fait en ces lieux.

DARIUS.

Je n'en ai que trop dit ; & la fiere innocence
Souffre mal-aiſément une longue défenſe.
Quoi ! vous voulez, Madame, encor m'humilier
Au point de me forcer à me juſtifier !
De quel droit mon ſujet, paré d'un plus haut titre,
Du deſtin de ſon Roi deviendra-t-il l'arbitre ?
Né le premier d'un ſang ſouverain en ces lieux,
Je ne connois ici de Juges que les Dieux.

ARTAXERCE.

Ne crains point qu'abuſant du pouvoir arbitraire,
Ton frere de ton ſort décide en téméraire ;
Du ſang de tes pareils on ne doit diſpoſer,
Qu'au poids de la juſtice on ne l'ait ſu peſer.
Tout parle contre toi ; mais telle eſt la victime,
Qu'il faut aux yeux de tous la convaincre de crime.

Pour en décider seul mon cœur est trop troublé.

(*à Artaban.*)

Allez ; que par vos soins le Conseil rassemblé
Se joigne en ce moment aux Mages de la Perse ;
C'est sur leurs voix que doit prononcer Artaxerce ;
Consultons sur ce point les hommes & les Dieux.

(*aux Personnes de sa suite.*)

Vous, observez le Prince, & gardez-le en ces lieux.
Adieu ; puisse le Ciel s'armer pour l'innocence,
Ou de ton crime affreux m'épargner la vengeance.

SCENE VIII.

DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

CE n'est donc plus qu'à vous, grands Dieux, que j'ai recours !
Non pas dans le dessein de conserver mes jours ;
Sauvez-moi seulement d'une indigne mémoire,
Que du moins ces lauriers fameux par tant de gloire,
Des honneurs souverains par le sort dépouillés,
D'un opprobre éternel ne soient jamais souillés.
Ah, ma chere Amestris ! quelle horreur m'environne !
Quel sceptre ! Quels honneurs ! Quels titres pour le Trône !
Faut-il que tant de gloire, & que des feux si beaux
Se trouvent terminés par la main des bourreaux ?

AMESTRIS.

Non, mon cher Darius, ne crains rien de funeſte;
Les Dieux ſeront pour toi, puiſqu'Ameſtris te reſte.
Je n'offre point de pleurs à ton ſort malheureux;
L'Amour attend de moi des ſoins plus généreux.
Je vais, dans tous les cœurs enchantés de ta gloire,
Te laver du ſoupçon d'une action ſi noire.
Tu verras ton triomphe éclarer en ce jour,
Crois-en le Ciel vengeur, tes vertus, mon amour.
J'armerai tant de bras, que ton barbare frere
Me rendra mon amant, ou rejoindra ton pere.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARTABAN, *seul.*

LE Soleil va bientôt d'ici chasser la nuit,
Et de mon crime heureux éclairer tout le fruit.
Darius est perdu ; sa tête infortunée
Sous le couteau mortel va tomber condamnée.
De ma fureur sur lui rejettant les horreurs,
De la soif de son sang j'ai rempli tous les cœurs.
De leur amour pour lui je ne crains plus l'obstacle ;
Sa tête, à ses Sujets triste & nouveau spectacle,
Va me servir enfin, dans ce jour éclatant,
De degré pour monter au Trône qui m'attend.
Il ne me reste plus qu'à frapper Artaxerce ;
Il est si peu fameux, si peu cher à la Perse,
Que, parmi les frayeurs d'un peuple épouvanté,
A peine ce forfait me sera-t-il compté.
A travers tant de joie un seul souci me reste ;
C'est de mes attentats le complice funeste,
Le lâche Tissapherne, indigne d'être admis
A l'honneur du forfait que ma main a commis.
Je l'ai vu, dans le temps que mon cœur magnanime
S'immoloit sans frémir une illustre victime,

Pâlir d'effroi, m'offrit d'une tremblante main
Le secours égaré d'un vulgaire assassin.
On eût dit, à le voir, dans ce moment terrible
Où le sang & les cris me rendoient inflexible,
Considérer l'autel, la victime & le lieu,
Que sa main sacrilége alloit frapper un Dieu.
Dès qu'à de tels forfaits l'ambition nous livre,
Tout complice un moment n'y doit jamais survivre;
C'est vouloir qu'un secret soit bientôt révélé.
Ou complice, ou témoin, tout doit être immolé.
Tandis qu'ici la nuit répand encor ses ombres,
Précipitons le mien dans les royaumes sombres.
Il faut que de ce fer, teint d'un si noble sang,
Pour prix de sa pitié, je lui perce le flanc.
Allons....

SCENE II.

ARTABAN, BARSINE.

ARTABAN.

MAIS quel objet à mes yeux se présente?

BARSINE.

Seigneur, vous me voyez éperdue & tremblante;
Je vous cherche, le cœur plein d'horreur & d'effroi.
Quelle affreuse nouvelle a passé jusqu'à moi!
Tout se remplit ici de troubles & d'alarmes;
Vos Gardes désolés versent par-tout des larmes.
On dit....

ARTABAN.

Et que dit-on?

BARSINE.

Qu'une perfide main
Du malheureux Xerxès vient de percer le sein.

ARTABAN.

Que peut vous importer cette affreuse nouvelle?
Et quel soin si pressant près de moi vous appelle?

BARSINE.

On dit que Darius, de ces barbares coups,
Peut-être injustement, est accusé par vous.
Je vois qu'ici pour lui tous les cœurs s'intéressent.

ARTABAN.

Je vois, en sa faveur, que trop de soins vous pressent;
C'est vous inquiéter du sort d'un malheureux,
Plus que vous ne devez, & plus que je ne veux.

BARSINE.

Je vois qu'ici l'envie attaque votre gloire;
Pour moi, je sais, Seigneur, tout ce que j'en dois croire.
Mais si, malgré l'horreur d'un si noir attentat,
Vous pouviez conserver Darius à l'Etat,
Les Perses, enchantés de sa valeur suprême,
Croiroient ne le devoir désormais qu'à vous-même;
En les satisfaisant, vous pourriez aujourd'hui
De ce Prince, d'ailleurs, vous faire un sûr appui.
Rendez à l'Univers ce Héros magnanime,
Que, malgré vous, le Peuple absout déjà du crime.

ARTABAN.

C'eſt-à-dire qu'il faut, pour contenter vos vœux,
Que je mette aujourd'hui le crime entre nous deux?
Et peut-être, bien plus, pour ſauver le perfide,
Que je me charge ici moi ſeul du parricide?
Fille indigne de moi, qui crois m'en impoſer,
Ce n'eſt pas à mes yeux qu'il faut ſe déguiſer.
Les cœurs me ſont ouverts; rien ne te ſert de feindre;
Des foibleſſes du tien parle ſans te contraindre,
Dis-moi que pour l'ingrat ton lâche cœur épris,
Des tranſports les plus doux paye tous ſes mépris;
Que, ce cœur démentant & ſa gloire & ma haîne,
Le ſoin de le ſauver eſt le ſeul qui t'amene:
Et je te répondrai ce qu'un cœur généreux
Doit répondre, indigné d'un amour ſi honteux.
Lâche, pour ton amant n'attends aucune grâce,
La pitié dans mon cœur n'a jamais trouvé place;
Pour peu qu'à l'émouvoir elle ôſe avoir recours,
Barſine peut compter que c'eſt fait de ſes jours.

BARSINE.

C'en eſt donc fait, Seigneur, vous n'avez plus de fille.

ARTABAN.

Opprobre déſormais d'une illuſtre famille,
Et qu'importe à ton pere ou ta vie ou ta mort?
Va, fuis loin de mes yeux, crains un juſte tranſport.
On vient; éloigne-toi, ſi tu ne veux d'un pere
Éprouver ce que peut une juſte colere.

(*Barſine ſort.*)

SCENE III.

ARTABAN, *seul.*

CE n'eſt point par des pleurs que l'on peut émouvoir
Un cœur qui ne connoît amour, loix, ni devoir.
Artaxerce paroît, achevons notre ouvrage :
Mais, avant que ce coup ſignale mon courage,
Je veux que par mes ſoins Darius immolé
Souleve contre lui le peuple déſolé ;
Faiſons-en ſur lui ſeul tomber toute la haîne.

SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

VOUS ſoupirez, Seigneur ; un ſoin ſecret vous gêne ;
Mais de votre pitié reconnoiſſez le fruit.
Par les pleurs d'Ameſtris tout le peuple eſt ſéduit.
L'ingrate, n'écoutant que l'amour qui la guide,
Rejette ſur vous ſeul un affreux parricide.
On l'a vue en fureur s'échapper de ces lieux,
Porter de toutes parts ſes pleurs ſéditieux.
A ſauver Darius Babylone s'apprête,
A moins que par ſa mort votre main ne l'arrête.

De ſes fauſſes vertus un vain peuple abuſé,
Malgré le crime affreux dont il eſt accuſé,
Non-ſeulement, Seigneur, le plaint & lui pardonne,
Mais va juſqu'à vouloir le placer ſur le Trône.
Si jamais Darius échappe de vos mains,
Pour vous le conſerver nos efforts ſeront vains;
Les Soldats éblouis, plus touchés de ſa gloire
Qu'indignés d'un forfait ſi difficile à croire,
Ardens à le ſervir, viendront de toutes parts,
A flots impétueux groſſir ſes étendarts.
Jugez alors, jugez, ſi, bourreau de ſon pere,
Sa main balancera pour immoler un frere,
Qui retient, en faveur d'un lâche meurtrier,
Ce bras qui l'auroit dû déjà ſacrifier.
Signalez, par les ſoins d'une prompte vengeance,
Votre juſtice ainſi que votre prévoyance;
Songez que vous avez plus à le prévenir,
Que vous n'avez encor, Seigneur, à le punir.

ARTAXERCE.

Vous ignorez, hélas! combien je ſuis à plaindre,
Non point par les périls que vous me faites craindre,
Mais par le ſouvenir d'un frere trop chéri,
Que je ne puis frapper ſans en être attendri.
On l'a jugé coupable, & c'eſt fait de ſa vie;
Mais, avant qu'à Xerxès mon cœur le ſacrifie,
Je veux le voir encor dans ſes derniers momens;
Je n'en ſaurois vouloir trop d'éclairciſſemens.

ARTABAN.

Sur quoi prétendez-vous que l'on vous éclairciſſe?
Pourriez-vous de ma part craindre quelqu'artifice?

ARTAXERCE.

Non; mais je veux enfin, quoiqu'il soit condamné,
Voir encore un moment ce Prince infortuné.
Qu'on se garde, sur-tout, de hâter son supplice.

SCENE V.

ARTAXERCE, *seul.*

TOI, qui de ma douleur attends ce sacrifice,
Ombre du plus grand Roi qui fut dans l'Univers;
Qu'une barbare main fit descendre aux Enfers,
Dissipe les horreurs d'un doute qui m'accable;
Le vengeur est tout prêt, montre-moi le coupable.
N'expose point un cœur qu'irrite ton trépas,
A des crimes certains, pour un qui ne l'est pas.
Prends pitié de ton sang; fais que ma main funeste,
En croyant le venger, n'en verse pas le reste.
Je ne sais quelle voix me parle en sa faveur;
Mais jamais la pitié n'attendrit tant un cœur.
Dieux vengeurs des forfaits, appuis de l'innocence,
Vous sur qui nous osons usurper la vengeance,
Grands Dieux, épargnez-moi le reproche fatal
De n'avoir immolé peut-être qu'un rival.

SCENE VI.

ARTAXERCE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

C'EN eſt donc fait, cruel, ſans que rien vous arrête,
A le ſacrifier votre fureur s'apprête !
Barbare, pouvez-vous, ſans mourir de douleur,
Prononcer un arrêt qui fait frémir d'horreur ?
Quoi ! d'aucune pitié votre âme n'eſt émue !
Quel funeſte appareil vient de frapper ma vue !
Ah ! Seigneur, ſe peut-il qu'un cœur ſi généreux,
Altéré déſormais du ſang d'un malheureux,
Sur la foi d'un cruel, bourreau de votre pere,
De ſes propres forfaits puiſſe punir un frere ?
Et quel frere, grands Dieux ! Le plus grand des mortels,
Moins digne de ſoupçons, que d'encens & d'autels.
Eſt-ce à moi de venir dans votre âme attendrie,
De cet infortuné ſolliciter la vie ?
Si rien en ſa faveur ne peut vous émouvoir,
Craignez du moins, craignez mon juſte déſeſpoir ;
Et ne préſumez pas qu'au ſein de Babylone,
A de lâches complots le Peuple l'abandonne.
O deſir de régner ! que ne peut ta fureur,
Puiſqu'elle a pu ſi-tôt corrompre un ſi grand cœur ?

Car ne vous flattez pas que d'un tel sacrifice
On puisse à d'autres soins imputer l'injustice.
Dites du moins, cruel, à quel prix, en ces lieux,
Vous prétendez donc mettre un sang si précieux.
Est-ce au prix de ma main? Est-ce au prix de ma vie?
Barbare, vous pouvez contenter votre envie.
Prononcez : j'en attends l'arrêt à vos genoux;
Et l'attends sans trembler, s'il est digne de vous.

SCENE VII.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

AH! Madame, cessez de prendre ma défense,
Laissez aux Dieux le soin d'appuyer l'innocence.
C'est rendre en ce moment mon rival trop heureux;
Que de vous abaisser à des soins si honteux.
Solliciter pour moi, c'est m'avouer coupable.
Laissez, sans le flétrir, périr un misérable;
Quand vous triompheriez de son inimitié,
Ma vertu ne veut rien devoir à sa pitié.
Puisqu'on m'a prononcé ma sentence mortelle,
Parle, d'où vient qu'ici ta cruauté m'appelle?
Que prétends-tu de moi dans ces momens affreux?
Est-ce pour insulter au sort d'un malheureux?
Va, cruel, sois content; le Ciel impitoyable
Ne peut rien ajouter au destin qui m'accable.

Jouis d'un sceptre acquis au mépris de mes droits ;
Soumets, si tu le peux, Amestris à tes loix.
Pour combler de ton cœur toute la barbarie,
Acheve de m'ôter & l'honneur & la vie ;
Mais laisse-moi mourir, sans m'offrir des objets
Qui ne font qu'irriter mes maux & mes regrets.
Je ne veux point, ingrat, dans ton âme cruelle
Te rappeller pour toi mon amitié fidelle ;
Rien ne me serviroit de t'en entretenir,
Puisqu'il t'en reste à peine un triste souvenir.
Rappelle seulement mes premieres années,
Glorieuses pour moi, quoique peu fortunées ;
Cet amour scrupuleux & des Dieux & des Loix,
Cet austere devoir signalé tant de fois,
Ces transports de vertu ; cette ardeur pour la gloire,
Dont nul autre penchant n'a flétri la mémoire ;
Ce respect pour mon Roi, que rien n'a pu m'ôter :
C'est avec ces témoins qu'il me faut confronter ;
Non avec Artaban, souillé de trop de crimes
Pour donner de sa foi des garans légitimes ;
Qui, pour t'en imposer, ne produit contre moi
Qu'un poignard désormais peu digne de ta foi.
« Amestris (m'a-t-il dit) doute encor de mon zele ;
» Ce fer peut me servir de garant auprès d'elle,
» Un moment à mes soins daignez le confier ».
Mais c'est trop m'abaisser à me justifier.
Tout est prêt, m'a-t-on dit : adieu, barbare frere,
Plus injuste pour moi que ne le fut mon pere ;
Les Dieux te puniront un jour de mes malheurs.
Tu détournes les yeux ! Je vois couler tes pleurs !

Hélas! & que me sert que ton cœur s'attendrisse,
Tandis que ta fureur me condamne au supplice?
Quel opprobre, grands Dieux! Et quelle indignité!
Au supplice! Qui? moi! L'avois-je mérité?
De tant de noms fameux, en ce moment funeste,
Le nom de parricide est le seul qui me reste!
Je me sens à ce nom agité de fureur.
Ah! cruel, s'il se peut, épargne-m'en l'horreur.

ARTAXERCE.

Ah! frere infortuné plus cruel que moi-même!
Eh! que puis-je pour toi dans ce malheur extrême?
Est-ce moi qui t'ai seul chargé d'un crime affreux?
Ai-je prononcé seul un arrêt rigoureux?
Que n'ai-je point ici tenté pour ta défense?
J'aurois de tout mon sang payé ton innocence;
Et si je n'avois craint que d'un si noir forfait
Ma pitié ne m'eût fait soupçonner en secret,
J'aurois, pour conserver une tête si chere,
Trahi les loix, trahi jusqu'au sang de mon pere.
Plains-toi, si tu le veux, d'un devoir trop fatal;
Accuses-en le Juge, & non pas le rival.
Quels que soient ses appas, quelqu'ardeur qui me
presse,
Je te donne ma foi, que jamais la Princesse,
Libre par ton trépas d'obéir à la loi,
Ne me verra tenter un cœur qui fut à toi.
L'instant fatal approche: adieu, malheureux frere,
Victime qu'à regret je dévoue à mon pere;
Dans ces momens affreux, si terribles pour toi,
Victime cependant moins à plaindre que moi.

Adieu ; malgré les coups dont le deſtin t'accable,
Va mourir en Héros, & non pas en coupable.

DARIUS.

Va, je n'ai pas beſoin de conſeils pour mourir.
La mort, ſans m'effrayer, à mes yeux peut s'offrir :
C'eſt le ſupplice, & non le trépas qui m'offenſe ;
C'eſt de te voir, cruel, braver mon innocence,
Te plaire en ton erreur, chercher à t'abuſer.

ARTAXERCE.

Ingrat, qui veux-tu donc que je puiſſe accuſer ?
Croirai-je qu'Artaban, qui perd tout en mon pere,
Ait porté ſur ſon Prince une main meurtriere ?
Quel eſpoir ſous mon regne auroit flatté ſon cœur,
Moi qui ne l'ai jamais pu voir qu'avec horreur ?
Rien ne peut déſormais retarder ton ſupplice.

DARIUS.

Et le Ciel peut ſouffrir cette horrible injuſtice !
Ah ! miſérable honneur ! malheureuſe vertu !
Hélas ! que m'a ſervi d'en être revétu ?
Quoi ! je meurs accuſé du meurtre de mon pere,
Et, pour comble d'horreurs, condamné par mon frere !
Allons, c'eſt trop ſe plaindre, il faut remplir mon ſort,
Et ſubir, ſans frémir, la honte de ma mort.
Adieu, chere Ameſtris ; ne verſez plus de larmes ;
Contre cet inhumain ce ſont de foibles armes.
Les cœurs ne ſont plus faits ici pour s'attendrir ;
Il faut nous ſéparer, Madame ; il faut mourir.

AMESTRIS.

Vous, mourir ! Ah ! Seigneur, c'eſt en vain qu'un barbare....

ARTAXERCE.

Otez-moi ces objets, Gardes ; qu'on les ſépare.

SCENE VIII.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, BARSINE, GARDES.

BARSINE.

ARRÊTE, Darius, arrête, Roi des Rois,
Et ſois, en frémiſſant, attentif à ma voix.
La juſtice du Ciel, lente, mais toujours sûre,
S'eſt laſſée, à la fin, d'appuyer l'impoſture.
Apprends un crime affreux qui te fera trembler....
Mais ce n'eſt pas à moi de te le révéler ;
Tu n'apprendras que trop une action ſi noire.
C'eſt pour m'en épargner l'odieuſe mémoire,
Pour n'en point partager & l'horreur, & l'affront ;
Que ma main a fait choix du poiſon le plus prompt.
Tout ce qu'en ce moment Barſine te peut dire,
C'eſt qu'elle eſt innocente, & qu'Artaban expire.
Tiſſapherne qui vit, quoique prêt à mourir,
Complice du forfait, peut ſeul le découvrir.

(*à Darius.*)

Adieu, Prince; je meurs à plaindre, mais contente
D'avoir pu conserver une tête innocente;
Heureuse d'effacer, dans ces tristes momens,
Ce qu'un pere cruel t'a causé de tourmens.

SCENE IX.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

DARIUS.

ACHEVEZ, justes Dieux, d'éclairer l'innocence;
Mais ne vous chargez point du soin de ma vengeance.

ARTAXERCE.

Qu'ai-je entendu, mon frere? Et que dois-je penser?

DARIUS.

A m'aimer, à me plaindre, & ne plus m'offenser.

SCENE X.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, TISSAPHERNE, GARDES.

DARIUS.

ET si quelque soupçon peut encor te séduire,
Tissapherne paroît qui pourra le détruire.
Daigne l'interroger.

TISSAPHERNE,

TISSAPHERNE, *aux Gardes.*

Vos soins sont superflus :
Barbares, laissez-moi ; je ne me connois plus.
Que vois-je ? Darius ! Ah ! Prince magnanime,
Que j'ai craint de vous voir succomber sous le crime !
Quoi ! vous vivez encor ! mes vœux sont satisfaits ;
Le Ciel, sans m'effrayer, peut frapper désormais.
Je ne craignois, Seigneur, que de voir l'imposture
Triompher aujourd'hui d'une vertu si pure ;
Mais, puisque vous vivez, quel que soit mon forfait,
Je vais en ce moment l'avouer sans regret.
C'est Artaban & moi, dont la fureur impie
Du malheureux Xerxès vient de trancher la vie.
Séduit par les projets d'un odieux ami,
Contre la Majesté par l'ingrat affermi ;
Sur quelque vain espoir aux forfaits enhardie,
Ma main a seule ici servi sa perfidie.
Il prétendoit régner, & vous perdre tous deux :
Mais, craignant de ma part des remords dangereux,
Il en a cru devoir prévenir l'injustice,
Et le traître n'a fait que hâter son supplice.
Je viens de l'immoler aux mânes de mon Roi.

ARTAXERCE.

Penses-tu par sa mort t'acquitter envers moi ?

TISSAPHERNE.

Je ne sais si son sang pourra vous satisfaire ;
Mais je puis sans péril braver votre colere.
Dans l'état où je suis je ne crains que les Dieux.

(*On emporte Tissapherne.*)

SCENE XI ET DERNIERE.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

ARTAXERCE.

QUE je dois désormais te paroître odieux !
Ah ! mon cher Darius ! par quels soins, quels hommages,
Pourrai-je dans ton cœur réparer tant d'outrages ?

DARIUS.

Seigneur, vous le pouvez; rendez-moi le seul bien
Qui puisse désarmer un cœur comme le mien.

ARTAXERCE.

Si, sur le moindre espoir, je pouvois y prétendre,
Ce bien n'est pas celui que je voudrois te rendre.
J'en connois trop le prix; mais, malgré mon ardeur,
Prince, je ne sais pas tyranniser un cœur.
Dès qu'on a pu porter l'amour de la justice
Jusqu'à vouloir livrer son sang même au supplice,
Tout doit dans notre cœur céder à l'équité.
Reçois-en donc ce prix de ta fidélité.
Afin qu'à mes bienfaits tout le reste réponde,
Je te rends la moitié de l'Empire du monde.

FIN.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la premiere fois, le 10 Avril 1717.

ACTEURS.

SÉMIRAMIS.

NINIAS, *Fils de Sémiramis, élevé sous le nom d'Agénor.*

BÉLUS, *Frere de Sémiramis.*

TÉNÉSIS, *Fille de Bélus.*

MERMÉCIDE, *Gouverneur de Ninias.*

MADATE, *Confident de Bélus.*

MIRAME, *Confident de Ninias.*

ARBAS, *Capitaine des Gardes.*

PHÉNICE, *Confidente de Sémiramis.*

GARDES.

La Scène eſt à Babylone, dans le Palais de Sémiramis.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BÉLUS, *seul.*

HÉ quoi ! toujours du sort la barbare constance
De mes justes desseins trahira la prudence,
Tandis que de ma sœur appuyant les forfaits,
Il semble chaque jour prévenir ses souhaits !
O justice du Ciel, que j'ai peine à comprendre,
Quel crime faut-il donc pour te faire descendre ?
Quels forfaits aux Mortels ne seront pas permis,
Si tu vois sans courroux ceux de Sémiramis ?
Mere dénaturée, épouse parricide,
Moins Reine que tyran dans un sexe timide,

Idole d'une Cour sans honneur & sans foi ;
Voilà ce que le Ciel protege contre moi.
En vain à son devoir Bélus toujours fidèle,
Implore le secours d'une main immortelle ;
Loin de me seconder dans mon juste transport,
Avec Sémiramis tout semble ici d'accord ;
Elle triomphe ; & moi je suis seul sans défense.
Et depuis quand les Dieux sont-ils donc sans vengeance ?
Mais, que dis-je ? eh ! les Dieux ne me laissent-ils pas,
Pour tout oser, un cœur, &, pour frapper, un bras ?
Le crime est avéré ; pour lui livrer la guerre,
Ma vertu me suffit au défaut du tonnerre.
Puisque les noms de fils, & de mere & d'époux,
Sont déformais des noms peu sacrés parmi nous,
Qui peut me retenir ? Est-ce le nom de frere
Qui puisse être un obstacle à ma juste colere ?
Ombre du grand Ninus, Bélus te fera voir
Qu'il ne connoît de nom que celui du devoir.
Eh ! ne suffit-il pas au courroux qui m'anime,
Que ton sang m'ait tracé le nom de la victime ?

SCENE II.

MADATE, BÉLUS.

BÉLUS.

MAIS que vois-je ? Déjà Madate de retour
Devance dans ces lieux la lumiere du jour ?

Qu'il m'eſt doux de revoir un ami ſi fidèle !
Je n'eus jamais ici plus beſoin de ton zele.

MADATE.

Et quel ſecours encor vous en promettez-vous,
Quand le Ciel en fureur éclate contre nous ?
Seigneur, ne comptez plus, ſi voiſin du naufrage,
Que ſur les Immortels, ou ſur votre courage.
Sémiramis triomphe, Agénor eſt vainqueur,
Rien n'a pu ſoutenir ſa funeſte valeur.
Ce Héros que le Ciel, jaloux de votre gloire,
Forma pour vous ravir tant de fois la victoire,
Chéri d'elle, encor plus que de Sémiramis,
Inonde nos ſillons du ſang de nos amis.
Mais ce n'eſt pas pour vous le ſort le plus à craindre;
Si j'en crois mes ſoupçons, que vous êtes à plaindre!
Vous êtes découvert, Mégabiſe a parlé.

BÉLUS.

Mégabiſe !

MADATE.

Sans doute, il a tout révélé.
Seigneur, il vous ſouvient que de notre entrepriſe
Vous aviez nommé chef le traître Mégabiſe ;
Cet infidèle & moi nous nous étions promis
De faire ſous nos coups tomber Sémiramis.
Déjà, le bras levé, ſa mort étoit certaine ;
Nous nous étions tous deux placés près de la Reine ;
Tout prêts, en l'immolant, à vous proclamer Roi.
Mégabiſe un inſtant s'eſt approché de moi :

« Gardons-nous d'achever (m'a-t-il dit), cher Madate.
» Il faut qu'en lieux plus sûrs notre courage éclate.
» Tu sais que nous verrons bientôt Sémiramis
» Voler avec fureur parmi ses ennemis.
» Laissons-la s'y porter, sans nous éloigner d'elle ;
» Observons cependant cette Reine cruelle ».
Je ne sais quel soupçon tout-à-coup m'a saisi.
Je l'observois, Seigneur, & Mégabise aussi.
Le combat cependant de toutes parts s'engage,
Et n'offre à nos regards qu'une effroyable image.
Mégabise, ai-je dit, il est temps de frapper :
La victime à nos coups ne sauroit échapper ;
On ne se connoît plus, le désordre est extrême....
Je réserve, a-t-il dit, cet honneur pour moi-même ;
Et le lâche a tant fait, que, par mille détours,
Il a de nos malheurs éternisé le cours.
Seigneur, j'ai vu périr tous ceux que votre haîne
Avec tant de prudence armoit contre la Reine.
Au retour du combat, jugez de ma douleur,
Quand j'ai vu, l'œil terrible & rempli de fureur,
Votre sœur en secret parler à Mégabise.
A ce cruel aspect, peignez-vous ma surprise.
Le perfide, à son tour, surpris, déconcerté,
De la Reine à l'instant vers moi s'est écarté.
Je l'attire aussi-tôt dans la forêt prochaine ;
Et là, sans consulter qu'une rage soudaine,
Furieux, j'ai percé le sein où trop de foi
Vous avoit fait verser vos secrets malgré moi.
J'ai mieux aimé porter trop loin ma prévoyance,
Que de risquer vos jours par trop de confiance.

BÉLUS.

Tout eſt perdu, Madate; il n'en faut plus douter.
Si tu pouvois ſavoir ce qu'il m'en va coûter....
Mais ce ſeroit te faire une injure nouvelle,
Que de cacher encor ce ſecret à ton zele.
Cher ami, ne crois pas qu'un ſoin ambitieux
Arme contre ſa ſœur un frere furieux.
Ce n'eſt pas qu'à regret la fierté de mon âme
N'ait ployé juſqu'ici ſous les loix d'une femme;
Mais je ſuis peu jaloux du pouvoir ſouverain,
Jamais ſceptre ſanglant ne ſouillera ma main.
Tu ne me verras point, quelque gloire où j'aſpire,
Du ſang des malheureux acheter un Empire.
De ſoins plus généreux mon eſprit agité,
N'aime que du devoir l'âpre ſévérité.
Ce n'en eſt pas l'éclat, c'eſt la vertu que j'aime;
Je fais la guerre au crime, & non au Diadême;
Je veux venger Ninus, & couronner ſon fils:
Voilà ce qui m'a fait ſoulever tant d'amis;
Et d'une ſœur enfin qui ſouille ici ma gloire,
Je ne veux plus laiſſer qu'une triſte mémoire.

MADATE.

Que parlez-vous, Seigneur, d'un fils du grand Ninus?
Toute la Cour prétend que ce fils ne vit plus.

BÉLUS.

Depuis dix ans entiers qu'une fuite imprudente
Le dérobe à mes vœux & trompe mon attente,

Je commence en effet à douter, à mon tour,
S'il vit, & si je dois compter sur son retour.
Les malheurs de son pere ont trop rempli l'Asie,
Pour retracer ici l'histoire de sa vie.
L'Univers, jusqu'à lui, n'avoit point vu ses Rois
Couronner une femme & s'imposer ses loix.
Tu sais comme ce Prince, autrefois si terrible,
Devenu foible amant, de Monarque invincible,
Perdu d'un fol amour pour mon indigne sœur,
Osa, de son vivant, s'en faire un successeur.
Rien ne put me contraindre à celer ma pensée
Sur ce coupable excès d'une flamme insensée.
Mais je voulus en vain déchirer le bandeau ;
L'Amour avoit juré ce prodige nouveau.
Tu sais quel prix suivit le don du Diadême,
Et l'essai que ma sœur fit du pouvoir suprême.
Ninus fut égorgé sans secours, sans amis,
Au pied du même Trône où Ninus fut assis ;
Et, pour comble d'horreurs, je vis la Cour souscrire
Aux noirs commencemens de ce nouvel Empire.
Pour moi, je renfermai mon courroux dans mon cœur,
Où les Dieux l'ont laissé vivre de ma douleur.
Mais redoutant toujours, après son parricide,
De nouveaux attentats d'une Reine perfide,
Je lui ravis son fils, ce dépôt précieux
Que me cache à son tour la colere des Dieux.
Je m'étois apperçu que sa cruelle mere
Craignoit de voir en lui croître un vengeur sévere ;
J'engageai Mermécide à sauver de la Cour
Ce gage malheureux d'un trop funeste amour.

Tu dois avoir connu ce fameux Mermécide,
Sa farouche vertu, son courage intrépide.
Il fit passer long-temps Ninias pour son fils;
Mais ce secret parvint jusqu'à Sémiramis.

MADATE.

Seigneur, & par quel sort, dévoilant ce mystere,
N'a-t-elle point porté ses soupçons sur son frere?

BÉLUS.

J'employai tant de soins à calmer sa fureur,
Que je ne fus jamais moins suspect à son cœur;
Mais, craignant le courroux dont elle étoit saisie,
Mermécide courut jusqu'au fond de l'Asie
Cacher dans les déserts ce pupille sacré,
Qu'à ses fidelles mains la mienne avoit livré.
Cependant, pour tromper une mere cruelle,
De la mort de son fils je semai la nouvelle;
On la crut, & bientôt j'eus la douceur de voir
Mes projets réussir au gré de mon espoir.
Ninias qui croissoit, Héros des son enfance,
Réchauffoit chaque jour le soin de ma vengeance.
Tu sais, pour occuper mon odieuse sœur,
Tout ce que j'ai tenté dans ma juste fureur;
Par combien de détours, armé contre sa vie,
J'ai de fois en dix ans soulevé l'Assyrie.
Je fis plus: tu connois ma fille Ténésis,
Délices de Bélus, & de Sémiramis,
Qui, l'entraînant par-tout où l'entraînent ses armes,
L'éleve malgré moi dans le sein des alarmes,

Et que rien jusqu'ici n'en a pu séparer,
Mes dégoûts sur ce point n'osant se déclarer.
D'elle & de Ninias, par un saint hyménée,
Je formai le dessein d'unir la destinée,
Pour rendre encor mon cœur, par un lien si doux,
Plus avide du sang qu'exige mon courroux.
Près de Sinope enfin je conduisis ma fille,
Ce reste précieux d'une illustre famille;
Là, dans un bois aux Dieux consacré dès long-temps,
J'unis par de saints nœuds ces augustes enfans.
L'un & l'autre touchoient à peine au premier lustre,
Quand je serrai les nœuds de cet hymen illustre;
Avec tant de mystere on les unit tous deux,
Que tout, jusqu'à leur nom, fut un secret pour eux.
Depuis vingt ans mes yeux n'ont point revu le Prince;
On le cherche sans fruit de Province en Province.
Depuis dix ans en vain Mermécide a couru
Après ce fils si cher tout-à-coup disparu.

SCENE III.

MERMÉCIDE, BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

MAIS, qui vient nous troubler? quelle indiscrette audace!
Que vois-je? Mermécide, est-ce toi que j'embrasse?

Ah ! cher ami ! le jour qui te rend à mes vœux,
Ne sauroit plus pour nous être qu'un jour heureux.
Du sort de Ninias ton retour va m'instruire....

MERMÉCIDE.

Plaise au Ciel que ce jour qui commence à nous luire,
N'éclaire pas du moins le sort le plus affreux
Qui puisse menacer un cœur si généreux !
Seigneur, n'attendez plus d'une recherche vaine
Un Prince dont la vie est assez incertaine.
Depuis dix ans entiers je parcours ces climats,
J'ai fait deux fois le tour de ces vastes Etats.
J'eusse dû mieux veiller, depuis cette journée
Où par vous Ténésis à Sinope amenée,
A la face des Dieux, dans un bois consacré,
Au Roi de l'Univers vit son hymen juré ;
Je crus que sa beauté, qui devançoit son âge,
Fléchiroit vers l'amour ce jeune & fier courage :
Mais je ne vis en lui qu'une bouillante ardeur ;
Déjà sa destinée entraînoit ce grand cœur.
Je fis pendant dix ans des efforts inutiles
Pour remplir Ninias de desirs plus tranquilles.
Son cœur ne respiroit que l'horreur des combats ;
Il rougissoit souvent de me voir sans Etats.
Déjà, peu satisfait de n'avoir qu'un tel pere,
Il sembloit de son sort pénétrer le mystere.
Enfin il disparut, & je le cherche en vain.
Mais, Seigneur, de Bélus quel sera le destin ?
Hier, sans me fixer une route certaine,
En attendant la nuit dans la forêt prochaine,

Je vis un corps sanglant, étendu sous mes pas,
Qu'un reste de chaleur déroboit au trépas.
J'en approche aussi-tôt; jugez de ma surprise,
Lorsque dans ce mourant je trouvai Mégabise.
Il méconnut long-temps ma secourable main;
Mais ses regards sur moi s'arrêtant à la fin:
« Que vois-je? (me dit-il:) est-ce vous, Mermécide,
» Qui, le cœur indigné des fureurs d'un perfide,
» Venez pour conserver les restes de ce sang
» Que le cruel Madate a tiré de mon flanc?
» C'est ainsi que Bélus traite un ami fidèle ».
A ces mots, peu content du succès de mon zele,
Peut-être que la main qui prolongeoit ses jours,
Plus prudente, bientôt en eût tranché le cours,
Si de quelques soldats la troupe survenue
Ne m'eût forcé de fuir leur importune vue.
Si Mégabise vit, nous sommes découverts.

BÉLUS, *à Madate.*

Trop prévoyant ami, qu'as-tu fait? tu nous perds.

MERMÉCIDE.

Non, Seigneur; il ne faut que prévenir la Reine;
C'est à nous désormais à servir votre haîne.
Si Ninias n'est plus, c'est à vous de régner;
Vous me voyez tout prêt à ne rien épargner,
A vous immoler même un Guerrier redoutable,
Imprudent défenseur d'une Reine coupable.
Vous n'avez qu'à parler, Seigneur; & cette main
Va percer, dès ce jour, & l'un & l'autre sein.

J'entends du bruit, on vient : c'eſt la Reine elle-même.

BÉLUS.

Fuis, Mermécide, fuis ; le péril eſt extrême.
Sa haîne trop avant t'a gravé dans ſon cœur,
Pour abuſer des yeux qu'inſtruiroit ſa fureur.

SCENE IV.

SÉMIRAMIS, BÉLUS, TÉNÉSIS, MADATE, GARDES.

SÉMIRAMIS.

JE triomphe, Bélus : une heureuſe victoire
Combleroit aujourd'hui mes deſirs & ma gloire,
Si le ſort dangereux, même dans ſes bienfaits,
Ne m'eût fait triompher de mes propres ſujets.
Verrai-je encor long-temps la rebelle Aſſyrie
Attaquer en fureur & mon ſceptre & ma vie ?
Vous, de qui la vertu ſoutenant le dévoir,
Contre mes ennemis fut toujours mon eſpoir,
A qui j'ai confié les murs de Babylone,
Ou plutôt partagé le poids de ma couronne,
Mon frere, je ne ſais, malgré ce nom ſi doux,
Si mon cœur n'auroit pas à ſe plaindre de vous.

BÉLUS.

De moi !

SÉMIRAMIS.

Je sais, Bélus, que de vos soins fidèles
Je dois mieux présumer ; mais enfin, les rebelles
De mes desseins contr'eux sont si bien informés
Qu'ils sont tous prévenus aussi-tôt que formés.

BÉLUS.

Suis-je de vos secrets le seul dépositaire ?
Et sur qui fondez-vous un soupçon téméraire ?
Sur quelle conjecture, ou sur quelle action ?
Vous savez que mon cœur est sans ambition.

SÉMIRAMIS.

On me trahit : c'est tout ce que je puis vous dire.
Allez, c'en est assez.

(*à ses Gardes.*)

Et vous, qu'on se retire.

(*à Ténésis.*)

Princesse, demeurez. L'aimable Ténésis
Sait qu'elle fut toujours chere à Sémiramis.

SCENE V.

SÉMIRAMIS, TÉNÉSIS.

SÉMIRAMIS.

JE vois qu'on me trahit, & je crains votre pere,
Mais sans le soupçonner d'un odieux mystere ;

Et quand même il auroit mérité mon courroux,
Mon injuſte rigueur n'iroit point juſqu'à vous.

TÉNÉSIS.

Au grand cœur de Bélus rendez plus de juſtice;
Sa vertu n'admet point un ſi noir artifice.

SÉMIRAMIS.

C'eſt de cette vertu que je crains les tranſports.
Bélus ne me tient point compte de mes remords.
Quelque tendre amitié que m'inſpire mon frere,
Je crois toujours en lui voir un Juge ſévere,
Dont les troubles cruels qui déchirent mon cœur,
Me font plus que jamais redouter la rigueur.
De quel œil verra-t-il une ſuperbe Reine
Le front humilié d'une honteuſe chaîne?
Ninus, que de ta mort le Ciel s'eſt bien vengé!
Ma chere Ténéſis, que mon cœur eſt changé!
Cette Sémiramis ſi fiere & ſi hautaine,
Du ſort de l'Univers Arbitre & Souveraine,
Rivale des Héros dont on vante les faits,
Qui de ſon ſexe enfin n'avoit que les attraits;
Vile eſclave au milieu de la grandeur ſuprême,
Maîtreſſe des humains, ne l'eſt plus d'elle-même.
Je ne triomphe pas de tous mes ennemis.
Qu'il en eſt que mon cœur voudroit avoir ſoumis!
Je vois que Ténéſis, indignée & ſurpriſe,
Condamne des tranſports que ſa vertu mépriſe;
Mais de notre amitié les liens ſont trop doux,
Pour me permettre encor quelques ſecrets pour vous.

Je vous en dis assez pour vous faire comprendre
Tout ce que ma fierté craint de vous faire entendre.

TÉNÉSIS.

Je conçois aisément qu'une cruelle ardeur
De vos jours, malgré vous, a troublé la douceur.
Le reste est un secret que mon respect, Madame,
Me défend de chercher jusqu'au fond de votre âme.
Votre défaite en vain me suppose un vainqueur ;
J'ignore qui s'est pu soumettre un si grand cœur.
Je n'ôse le chercher dans la foule importune
Qu'attire sur vos pas votre auguste fortune.
J'avois cru jusqu'ici que, pour plaire à vos yeux,
Il falloit ou des Rois ou des enfans des Dieux.

SÉMIRAMIS.

Et voilà ce qui met le trouble dans mon âme,
Et qui me fait rougir d'une honteuse flamme.
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.

TÉNÉSIS.

Agénor !

SÉMIRAMIS.

Le voilà ce vainqueur redoutable,
Qu'un front sans ornement ne rend pas moins aimable ;
Plus terrible lui seul que tous mes ennemis,
Et plus cruel pour moi que ceux qu'il m'a soumis.
Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles,
Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

TÉNÉSIS.

Madame, & quel deſſein a-t-il donc pu former ?
En aimant Agénor, que prétend-il ?

SÉMIRAMIS.

L'aimer ;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, lui partager encore
Un ſceptre qu'auſſi-bien mon amour déshonore.

TÉNÉSIS.

Ah Ciel ! & que dira l'Univers étonné ?
A quels ſoins ce grand cœur s'eſt-il abandonné ?

SÉMIRAMIS.

J'ai fait taire ma gloire, & tu veux que je craigne
Les diſcours importuns de ceux ſur qui je regne !
Ténéſis, plût aux Dieux que mon funeſte amour
N'eût d'autres ennemis à combattre en ce jour !
Je braverois bientôt ce que dira l'Aſie ;
Ce n'eſt pas-là l'effroi dont mon âme eſt ſaiſie.
Qu'aux Mortels indignés le Ciel ſe joigne encor,
De l'Univers entier je ne crains qu'Agénor.....
C'eſt ce rebelle cœur que je voudrois ſoumettre,
Et c'eſt ce que le mien n'oſeroit ſe promettre.
Des Medes aujourd'hui je l'ai déclaré Roi,
Mais je l'éleve en vain pour l'approcher de moi ;
En vain, dans les tranſports de mon amour extrême,
Sur ſon front dépouillé j'attache un Diadême.
Pour toucher ce Héros, mes bienfaits ſuperflus
Echauffent ſa valeur, & ne font rien de plus.

De tant d'amour, hélas ! foible reconnoissance !
Ses exploits font encor toute ma récompense.
Ténésis, c'est à toi que ma flamme a recours ;
Souffre que de tes soins j'implore le secours.
C'est sur eux désormais que mon cœur se repose.
Tu sais ce que pour moi notre amitié t'impose ;
J'en exige aujourd'hui des efforts généreux....

TÉNÉSIS.

Hé ! que puis-je pour vous qui réponde à vos vœux ?

SÉMIRAMIS.

Il faut faire approuver mon amour à mon frere,
Fléchir en sa faveur sa vertu trop austere,
Retenir dans son cœur des leçons que je crains.
Pour relever le mien tous reproches sont vains.
Ce n'est pas tout ; il faut de l'amour le plus tendre
Informer un Héros qui le voit sans l'entendre ;
Soulager sur ce point mon courage abattu,
Quand ma timidité fait toute ma vertu.
J'ai détrôné des Rois, porté par-tout la guerre,
Nul Héros plus que moi n'a fait trembler la terre,
Tout respecte ma voix, & je crains de parler.
Le seul nom d'Agénor suffit pour me troubler ;
Je ne sais quoi dans lui me fait sentir un Maître.
C'est ainsi que l'Amour en ordonne peut-être.
Peins-lui si bien le feu qui dévore mon cœur,
Qu'à son tour ce Héros reconnoisse un vainqueur ;
Et si l'Amour pour moi n'avoit rien à lui dire,
Tente du moins son cœur par l'offre d'un Empire.

Ce Guerrier va bientôt se montrer à nos yeux.
Pour moi, que mille soins rappellent dans ces lieux,
Adieu, pour un moment souffre que je te laisse.
Ma chere Ténésis, pardonne à ma foiblesse.
Des soins dont sur ta foi mon amour s'est remis,
Juge par ses transports quel en sera le prix.

SCENE VI.

TÉNÉSIS, *seule.*

Est-ce à moi, juste Ciel! que ce discours s'adresse?
Qu'ôses-tu m'avouer, téméraire Princesse?
Que je plains ton amour, foible Sémiramis,
Si son espoir dépend des soins de Ténésis!
Pour t'en remettre à moi du succès de ta flamme,
Je vois bien que tu n'as consulté que ton âme.
Tu m'aurois mieux caché ses secrets odieux,
Si l'Amour d'un bandeau n'avoit couvert tes yeux;
Et toi, cruel Amour, qui me poursuis sans cesse,
Est-ce pour éprouver une triste Princesse
Qui t'ôse disputer l'empire de son cœur,
Que tu m'as confié les soins d'une autre ardeur?
Tu ne peux mieux combler ta vengeance fatale,
Qu'en me faisant servir les feux de ma rivale;
Et, pour comble de maux, quelle rivale encor!
Quel triomphe pour toi, redoutable Agénor!
J'ai dédaigné tes soins, ma fierté trop farouche
A vingt fois étouffé tes soupirs dans ta bouche;

Et l'Amour jusques-là vient de m'humilier,
Que peut-être à mon tour il faudra supplier.
Entre une Reine & moi, sur quoi puis-je prétendre
Que ton cœur un moment balance pour se rendre ?
S'il se laisse éblouir par les offres du sien,
Que de mépris suivront la défaite du mien !
Hé, que m'importe, hélas ! qu'Agénor me mépriſe ?
Est-ce assez pour l'aimer qu'une autre m'autorise ?
Un cœur né sans vertu, sans honneur & sans foi,
Peut-il être en effet un exemple pour moi ?
Que dis-je ? Quoi ! déjà ma prompte jalousie
Joint l'outrage aux transports dont mon âme est saisie !
Ténésis, pour te faire un généreux effort,
Songe que tu n'es plus maitresse de ton sort.
Ah, Bélus ! plût aux Dieux qu'en mon triste hyménée
Mon cœur eût de ma main subi la destinée !
Vains regrets ! c'est assez, égaremens jaloux,
Mon austere vertu n'est point faite pour vous.
Parlons, n'exposons pas la tête de mon pere
Aux noirs ressentimens d'une Reine en colere.
Que de malheurs suivroient son amour outragé !
Puisqu'à servir ses feux mon cœur est engagé,
Instruisons Agénor de cet amour funeste ;
A mes foibles attraits laissons le soin du reste.
Vains desirs, taisez-vous pour la derniere fois :
C'est à d'autres que vous qu'il faut prêter ma voix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

Où suis-je? Dans quels lieux la Fortune me guide!
Dieux, que réservez-vous au fils de Mermécide?
Vains honneurs, qu'Agénor n'a que trop recherchés,
Sous vos appas flatteurs que de soins sont cachés!
Depuis dix ans entiers éloigné de mon pere,
Loin de me rapprocher d'une tête si chere,
Je transporte mes Dieux en ce fatal séjour,
Pour n'y sacrifier qu'au seul Dieu de l'amour.
Mais que j'en suis puni! Que l'hymen, cher Mirame,
Se venge avec rigueur d'une coupable flamme!
Moi, qui long-temps porté de climats en climats,
Fis le destin des Rois, subjuguai tant d'Etats,
Qui semblois, pour me faire une gloire immortelle,
N'avoir plus à dompter qu'une Reine cruelle;
Quand l'Univers en moi croit trouver un vengeur,
Mon bras de son Tyran devient le défenseur!

Enchanté malgré moi des exploits d'une Reine
Qui ne devroit peut-être exciter que ma haîne,
Je viens en imprudent groſſir des étendards
Sous qui l'Amour m'a fait tenter tant de haſards.
Pourrois-je, ſans rougir, imputer à la gloire
Des faits où Ténéſis attache la victoire ?
J'ai tout fait pour lui plaire; & mon cœur juſqu'ici
N'a, dans ce triſte ſoin, que trop mal réuſſi.

MIRAME.

Eh quoi! Seigneur, l'éclat d'un nouveau Diadême
Ne pourra diſſiper votre douleur extrême !
Voulez-vous, trop ſenſible aux peines de l'amour,
Le front chargé d'ennuis, vous montrer à la Cour?
Songez que ce vain Peuple, attentif à vous plaire,
En volant ſur vos pas, de plus près vous éclaire.
Après ce que pour vous a fait Sémiramis....

AGÉNOR.

Laiſſons là ſes bienfaits : parle de Ténéſis.
Dans ces ſuperbes lieux voilà ce qui m'amene;
Tout autre ſoin ne fait que redoubler ma peine.

MIRAME.

Seigneur, vous n'êtes plus dans ces camps où vos pas
N'avoient d'autres témoins que les yeux des Soldats.
Agénor y voyoit Ténéſis ſans contrainte,
Le Courtiſan oiſif n'y cauſoit nulle crainte;
La Reine, dont la guerre occupoit tous les jours,
A vos amours d'ailleurs laiſſoit un libre cours :

Mais

Mais c'eſt ici qu'il faut dans le fond de votre âme
Renfermer les tranſports d'une indiſcrette flamme.
Sémiramis en proie à la plus vive ardeur,
Laiſſe trop voir le feu qui dévore ſon cœur,
Pour oſer vous flatter de tromper ſa tendreſſe ;
Songez à quels périls vous livrez la Princeſſe.

AGÉNOR.

Je ne le ſais que trop, & c'eſt le ſeul effroi
Qui de tant de dangers ſoit venu juſqu'à moi ;
D'autant plus alarmé, que déjà las de feindre,
Mon cœur n'eſt point nourri dans l'art de ſe contraindre.
Mirame, tu connois juſqu'où va mon malheur,
Et tu peux condamner l'excès de ma douleur !
Dieux cruels, falloit-il prendre tant de vengeance
De l'oubli d'un ſerment juré dans mon enfance ?
Mais qu'ai-je à redouter ? & qu'importe à mes feux
Que la Reine en courroux ſe déclare contr'eux ?
Ce n'eſt pas ſous ſes loix que le Ciel m'a vu naître ;
Et l'Amour juſqu'ici n'a point connu de maître.
J'avoûrai cependant que l'éclat de ces lieux
A plus ému mon cœur qu'il n'a frappé mes yeux.
Je ne ſais, mais l'aſpect des murs de Babylone
M'a rempli tout-à-coup d'un trouble qui m'étonne.
Quoi que m'inſpire enfin leur redoutable aſpect,
Ces lieux n'ont rien qui doive exciter mon reſpect.
A la Reine, en un mot, nul devoir ne m'engage ;
Ses bienfaits, quels qu'ils ſoient, ſont dûs à mon courage.

C'eſt aſſez que ce jour m'ait vu déclarer Roi,
Pour ne vouloir ici dépendre que de moi.
Souffre que j'en excepte une Princeſſe aimable,
Qui ſoumit d'un coup-d'œil un courage indomptable
Qui peut-être auroit moins fait pour Sémiramis,
Si le ſort à mes yeux n'eût offert Ténéſis.
Mais je la vois; vers nous c'eſt elle qui s'avance.
Laiſſe-moi ſeul ici jouir de ſa préſence.
Prends garde cependant que la Reine en ces lieux
Ne trouble un entretien qui m'eſt ſi précieux.

SCENE II.

AGÉNOR, TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

JE vous cherche, Seigneur.

AGÉNOR.

Moi, Madame?

TÉNÉSIS.

Oui, vous-même;
Et vous cherche de plus par un ordre ſuprême.
Pour remplir votre eſpoir par des ſoins éclatans,
Je viens vous révéler des ſecrets importans.

AGÉNOR.

Quel que soit le dessein qui vers moi vous adresse,
Madame, plût au Ciel, dans le soin qui vous presse,
Que de tous les secrets qu'on veut me révéler,
A quelques-uns des miens un seul pût ressembler!
Que, las de les garder, mon cœur souffre à les taire!

TÉNÉSIS.

Je n'en viens point, Seigneur, pénétrer le mystere;
Je n'ai pas prétendu vous déclarer les miens,
Et votre cœur pour lui peut réserver les siens.
Le soin de les savoir n'est pas ce qui m'amene,
Je ne m'empresse ici que pour ceux de la Reine.

AGÉNOR.

Ah! Madame, daignez vous épargner ce soin.
Votre zele pour elle iroit en vain plus loin;
Je ne veux rien savoir des secrets de la Reine,
Que lorsqu'il faut servir sa justice ou sa haîne.
Ministre à son courroux malgré moi dévoué,
Combien de fois mon cœur m'en a désavoué!
S'il s'agissoit ici de dompter les rebelles,
Ou de tenter encor des conquêtes nouvelles,
On ne vous auroit pas confié ces secrets.
Quoique tout soit sur moi possible à vos attraits,
La Reine, dont l'Asie admire la prudence,
A-t-elle pu si mal placer sa confidence?
Et quel est son espoir, ou plutôt son erreur?
Que vous pénétrez peu l'une & l'autre en mon cœur!

TÉNÉSIS.

Qu'elle s'abuſe, ou non, ſur ce qu'elle en eſpere,
Vous pourrez avec elle éclaircir ce myſtere.
Je ne me charge ici que de vous informer
Qu'Agenor de la Reine a ſu ſe faire aimer;
Que l'unique bonheur où ſon grand cœur aſpire,
Seigneur, c'eſt de vous voir partager cet Empire.
Sa rendreſſe & ſa main ſont d'un aſſez grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuſte mépris.

AGÉNOR.

Les Dieux, pour ajouter à ſa grandeur ſuprême,
Euſſent-ils dans ſes mains mis leur puiſſance même,
Il eſt pour Agénor un bien plus précieux
Que toutes les grandeurs de la Reine & des Dieux.
Mais, puiſque, malgré moi, vous avez pu m'apprendre
Ce dangereux ſecret que je craignois d'entendre,
Madame, permettez que mon cœur, à ſon tour,
Entre la Reine & vous s'explique ſans détour.
J'aime, je l'avoûrai; mon courage inflexible
N'a pu me préſerver d'un penchant invincible;
Un regard a ſuffi pour mettre dans les fers
Celui qui prétendoit y mettre l'Univers.
J'aime; le digne objet pour qui mon cœur ſoupire,
Quoiqu'il ne brille point par l'éclat d'un Empire,
N'en mérite pas moins, par ſa ſeule beauté,
Tout l'hommage qu'on rend à la Divinité.
Le Ciel mit dans ſon cœur la vertu la plus pure
Dont il puiſſe enrichir les dons de la Nature.

Jugez à ce portrait, que je n'ai point flatté,
Si le nom de la Reine y peut être ajouté.
Vous me vantez en vain son rang & sa tendresse;
En vain à la servir votre bouche s'empresse;
Que pourroit-elle, hélas! me dire en sa faveur,
Que vos yeux aussi-tôt n'effacent de mon cœur?
Ah! ne les armez point d'une injuste colere,
Princesse; mon dessein n'est pas de leur déplaire;
Les miens ne sont ouverts que pour les admirer,
Et mon cœur n'étoit fait que pour les adorer.

TÉNÉSIS.

Je n'ai que trop prévu que l'amour de la Reine
Exciteroit en vous une audace si vaine;
Et mesurant bientôt tous les cœurs sur le sien,
Que parmi les vaincus vous compteriez le mien.
Fier de tant de hauts faits, vous avez cru peut-être
Que la seule valeur vous en rendroit le maître;
Mais, si jamais l'Amour le soumet à vos loix,
Ce sera le plus grand de vos fameux exploits.
Vingt Royaumes conquis, l'Egypte subjuguée,
L'Afrique en ses déserts par vous seul reléguée,
N'ont que trop signalé votre invincible cœur,
Sans enchaîner le mien au char de leur Vainqueur.
Seigneur, & quel espoir a donc pu vous promettre
Qu'à vos desirs un jour vous pourriez le soumettre?
Car, si vous n'en eussiez jamais rien attendu,
Vous auriez mieux gardé le respect qui m'est dû.
J'estimois vos vertus, & ce n'est pas sans peine
Que je vous vois chercher à mériter ma haîne.

Je ne vous parle point du péril où vos feux
Exposent tous les miens, & moi-même avec eux.
Vous l'auriez dû prévoir : une plus belle flamme
De ce soin généreux eût occupé votre âme.
Je veux bien vous cacher d'autres secrets encor
Plus terribles cent fois pour l'amour d'Agénor :
Mais, si vous en voulez pénétrer le mystere,
Daignez, si vous l'ôsez, interroger mon pere ;
Il vient : vous en pourrez mieux apprendre aujourd'hui
Ce qu'il faut espérer de sa fille & de lui.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

AGÉNOR, *seul.*

QU'ENTENDS-JE ? quel mépris ! Ah ! c'en est trop, ingrate ;
Vous n'abuserez plus d'un amour qui vous flatte.

SCENE IV.

BÉLUS, AGÉNOR.

AGÉNOR.

MAIS j'apperçois Bélus, fuyons un entretien
Qui ne peut plus qu'aigrir & son cœur & le mien.

BÉLUS.

Arrêtez un moment : j'ai deux mots à vous dire,
Qui me regardent, vous, la Reine, & tout l'Empire.
Au mépris de son sang, plus encor de nos loix,
Qui n'ont jamais admis d'Etrangers pour nos Rois,
De ma sœur & de vous on dit que l'hyménée,
Seigneur, doit dès ce jour unir la destinée.
L'esprit avec justice indigné de ce bruit,
J'ai voulu par vous-même en être mieux instruit.

AGÉNOR.

Si ce bruit, quel qu'il soit, a de quoi vous surprendre,
De la Reine, Seigneur, ne pouviez-vous l'apprendre?

BÉLUS.

Ah! je ne sais que trop ses projets insensés.

AGÉNOR.

Et moi de vos secrets plus que vous ne pensez.

BÉLUS.

Si jamais votre cœur fut vraiment magnanime,
Vous n'aurez donc pour moi conçu que de l'estime.

AGÉNOR.

Je ne démêle point les divers intérêts
Qui vous font en ces lieux former tant de projets.
Il m'a suffi, savant dans l'art de les détruire,
D'en préserver l'Etat; mais sans vouloir vous nuire.

Ce discours vous surprend ; mais, Prince, poursuivez,
Et ne regardez point ce que vous me devez.

BÉLUS.

Je vous devrois beaucoup pour tant de retenue,
Si la cause, Seigneur, m'en étoit mieux connue.
Mon cœur n'est point ingrat ; cependant je sens bien
Qu'il voudroit vous haïr, & ne vous devoir rien.

AGÉNOR.

Je vais donc aujourd'hui, par un aveu sincere,
Justifier ici cette haine si chere.
Vous avez cru sans doute, en votre vain courroux,
Qu'un étranger sans nom fléchiroit devant vous,
Et sur-tout au milieu d'une Cour ennemie,
Où l'on voit sa puissance encor mal affermie ;
Que vous n'aviez, Seigneur, qu'à venir m'annoncer
Qu'à l'hymen de la Reine il falloit renoncer,
Pour me voir, au dessein de conserver ma vie,
Sacrifier l'espoir de régner sur l'Asie :
Mais de mes ennemis je brave les projets.
Je crains peu la menace, encor moins les effets ;
Et si jamais l'Amour m'entraînoit vers la Reine,
Je consulterois peu ni Bélus ni sa haine.
Mais, pour un autre objet dès long-temps prévenu,
Dans des liens plus doux mon cœur fut retenu.
Votre fille, Seigneur, est celle que j'adore,
Ou que, sans ses mépris, j'adorerois encore.

BÉLUS.

Ma fille ! Ténéfis ?

AGÉNOR.

Un captif tel que moi
Honoreroit ſes fers, même ſans qu'il fût Roi.

BÉLUS.

Seigneur, ſi mes ſecrets ont beſoin de ſilence,
Les vôtres n'avoient pas beſoin de confidence.
Quoi ! d'aïeux ſans éclat Agénor deſcendu
A l'hymen de ma fille auroit-il prétendu ?

AGÉNOR.

On vante peu le ſang dont je reçus la vie,
Mais je n'en connois point à qui je porte envie ;
D'aucun ſoin ſur ce point mon cœur n'eſt combattu.
Le deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu ;
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance,
Et ma gloire a depuis paſſé mon eſpérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de ſang plus digne que le ſien ;
Et quand j'ai recherché votre auguſte alliance,
J'ai compté vos vertus, & non votre naiſſance.

BÉLUS.

C'eſt elle cependant qui décide entre nous.
Il eſt plus d'un mortel auſſi vaillant que vous ;

Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puisse être,
Dont le sang d'où je sors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois ;
Ils sont enfans des Dieux, du Destin & des Loix.
La valeur, quels que soient ses droits & ses maximes,
Fait plus d'usurpateurs que de Rois légitimes.
Si la valeur, plutôt que la splendeur du sang,
Au-dessus des humains pouvoit nous faire un rang,
Il n'est point de Soldat qu'un peu de gloire inspire,
Qui ne put à son tour aspirer à l'Empire.
En vain sur vos exploits vous fondez votre espoir.
Vous voilà revêtu de l'absolu pouvoir ;
Mais comment, & par qui? Seigneur, une Couronne
N'est jamais bien à nous, si le sang ne la donne.
La Reine, comme moi, sort de celui des Dieux ;
Elle regne : est-ce assez pour oser autant qu'eux ?
Imitons leur justice, & non pas leur puissance.
L'équité doit régler & peine & récompense.
Quoi qu'il en soit, parmi de peu dignes aïeux,
Ma fille n'ira point mêler le sang des Dieux.
Sur un sang aussi beau si votre amour se fonde,
Venez la disputer au Souverain du monde.

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes yeux ;
Le mien, sans ce secours, est assez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un Guerrier généreux que la vertu couronne,

Vaut bien un Roi formé par le secours des Loix ;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage,
Ne croit pas du Destin déshonorer l'ouvrage.
Seigneur, à Ténésis je réservois ma foi,
Parce que mon amour la crut digne de moi.
J'ai voulu vous l'offrir, dans la crainte peut-être
De me voir obligé de vous donner un Maître.
La Reine m'offre ici l'Empire avec sa main ;
Puisque vous m'y forcez, ce sera dès demain ;
Ne fut-ce qu'à dessein, Seigneur, de vous instruire
Qu'un Soldat n'en est pas moins digne de l'Empire.

BÉLUS.

Hé bien ! poursuivez donc, tâchez de l'obtenir ;
Mais songez aux moyens de vous y maintenir.

(*Il sort.*)

SCENE V.

AGÉNOR, *seul.*

AH ! dût-il m'en coûter le repos de ma vie,
Je veux de leur mépris punir l'ignominie.
La Reine vient : parlons, irritons son ardeur,
Associons ma haine aux transports de son cœur ;
Employons, s'il se peut, à flatter sa tendresse,
Le moment de raison que mon dépit me laisse.

SCENE VI.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR.

SÉMIRAMIS.

INVINCIBLE Héros, seul appui de mes jours,
A quel autre aujourd'hui pourrois-je avoir recours?
Je viens de pénétrer le plus affreux mystere.
On me trahit, Seigneur, & le traître est mon frere.
Cette austere vertu dont se paroit l'ingrat,
Ne servoit que de voile au plus noir attentat.
Comblé de tant d'honneurs, ce perfide que j'aime,
De mes propres bienfaits s'arme contre moi-même;
C'est lui dont la fureur, séduisant mes Sujets,
M'en fait des ennemis déclarés ou secrets.
L'auriez-vous soupçonné d'une action si noire?

AGÉNOR.

D'un Prince tel que lui vous devez peu la croire.

SÉMIRAMIS.

Seigneur, il n'est plus temps de le justifier;
Il ne faut plus songer qu'à le sacrifier.
Ma tendresse pour lui ne fut que trop sincere,
Je n'en ai que trop fait pour cet indigne frere,
Malgré moi; car enfin, ce n'est pas d'aujourd'hui
Que mon cœur en secret s'élève contre lui.

Si vous saviez quelle est la fureur qui le guide,
Et tout ce qu'en ces lieux méditoit le perfide !
Il en veut à vous-même, à mon Trône, à mes jours,
Si de tant de complots vous n'arrêtez le cours.
Mourant, percé de coups par l'ordre de ce traître,
Mégabise, Seigneur, dans ces murs va paroître ;
Je le fais en secret apporter en ces lieux.

AGÉNOR.

Madame, devez-vous en croire un furieux ?
Il est vrai qu'il accuse & Bélus & Madate.

SÉMIRAMIS.

Vous voyez s'il est temps que ma vengeance éclate.

AGÉNOR.

Il faut dissimuler un si juste courroux,
Bélus est dans ces lieux aussi puissant que vous.
Gardez-vous d'éclater : plus que jamais, Madame,
Vous devez renfermer vos transports dans votre âme.
Tout un peuple, pour lui prêt à se déclarer....

SÉMIRAMIS.

Eh bien ! pendant la nuit il faut s'en assurer.
C'est de vous que j'attends cet important service,
Vous, pour qui seul ici j'ordonne son supplice.
Seigneur, vous vous troublez ! je ne sais quels transports
Eclatent dans vos yeux, malgré tous vos efforts.

AGÉNOR.

Reine, je l'avoûrai, qu'à regret contre un frere
Mon bras vous prêteroit ici son ministere ;

Non que de vous servir il néglige l'emploi,
Mais daignez le commettre à quelqu'autre que moi.
Vous ne m'en verrez pas moins prompt à vous défendre,
Contre des jours si chers si l'on ôse entreprendre.

SÉMIRAMIS.

Ah, Seigneur! ce n'est pas l'intérêt de mes jours
Qui me fait d'un Héros implorer le secours.
Plut au Ciel que Bélus n'en voulut qu'à ma vie!
D'un courroux moins ardent on me verroit saisie:
Mais, hélas! le cruel attaque en sa fureur
Tout ce qui fut jamais de plus cher à mon cœur.
Ce n'est qu'à le sauver que ma tendresse aspire,
Et ce n'est pas pour moi que je défends l'Empire.
Seigneur, si l'événement eût rempli mon espoir,
Mon cœur n'auroit plus rien à vous faire savoir;
Et le votre du moins, plein de reconnoissance,
Rassureroit du mien la timide espérance.

AGÉNOR.

La Princesse a daigné dans un long entretien....

SÉMIRAMIS.

Hé quoi! vous l'avez vue, & ne m'en dites rien!
On tait tout, cependant on garde un froid silence!
On se trouble, on soupire, & même en ma présence!
Quels regards! quel accueil! & qu'est-ce que je voi?
Sans doute on vous aura prévenu contre moi.
Ah! Seigneur, pardonnez ces pleurs à mes alarmes,
Et n'accusez que vous de mes premieres larmes.

AGÉNOR.

Quand on eſt, comme vous, ſi reſſemblante aux Dieux,
Dans le cœur des Mortels on devroit lire mieux.
Que n'en doit point attendre une Reine ſi belle?
Quel cœur à ſes deſirs pourroit être rebelle?
Sans vous offrir ici des ſoupirs ni des ſoins,
Peut-être qu'Agénor n'en aimera pas moins.
Son cœur, né pour la guerre & non pour la tendreſſe,
Des camps qui l'ont nourri garde encor la rudeſſe,
Et je crois qu'en effet vous n'en attendez pas
Des vulgaires Amans les frivoles éclats:
Mais tel qu'il eſt enfin, ſi ce cœur peut vous plaire,
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire.

SÉMIRAMIS.

Que vous me raſſurez par un aveu ſi doux!
Qu'avec crainte, Seigneur, j'ai paru devant vous!
Hélas! ſans me flatter, une Reine coupable
Pouvoit-elle eſpérer de vous paroître aimable?
Pour toucher votre cœur, je n'ai que mes tranſports;
Pour me juſtifier, je n'ai que mes remords.
Mais que dis-je? & pourquoi me reprocher un crime
Que mon amour pour vous va rendre légitime?
Si jamais dans le ſang mes mains n'euſſent trempé,
Si quelqu'heureux forfait ne me fût échappé,
Je ne goûterois pas la douceur infinie
De pouvoir vous aimer le reſte de ma vie.
Venez, Seigneur, venez donner à l'Univers,
Qui me vit ſi long-temps lui préparer des fers,

Un spectacle pompeux qu'il n'osoit se promettre,
C'est de voir à son tour un mortel me soumettre.
Venez, par un hymen si cher à mes souhaits,
Du perfide Bélus confondre les projets.
Par ces nœuds, dont je cours hâter l'auguste fête,
Venez de l'Univers m'annoncer la conquête.
Hélas! je l'ai privé du plus grand de ses Rois;
Mais je lui rends en vous plus que je ne lui dois.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BÉLUS, MADATE.

BÉLUS.

MADATE, c'en est fait; la Fortune cruelle
A juré que ma sœur l'éprouveroit fidelle.
Le traître Mégabise, à tes coups échappé,
Nous vend cher à tous deux le trait qui l'a frappé.
Il a de nos complots fait avertir la Reine,
Et je sais que près d'elle on l'amene.
Il ne nous reste plus, dans un si triste sort,
D'autre espoir que celui d'illustrer notre mort.
Mourons: mais, s'il se peut, avant qu'on nous opprime,
Honorons mon trépas de plus d'une victime.
Seul espoir dont mon cœur s'est trop entretenu,
Imprudent Ninias, qu'êtes-vous devenu?

MADATE.

Seigneur, dès que le sort contre nous se déclare,
Que pourroit contre lui la vertu la plus rare?
Et quel espoir encor peut vous être permis
Dans ces perfides lieux à la Reine soumis?

C'eſt loin d'ici qu'il faut conjurer un orage
Que prétendroit en vain braver votre courage.

BÉLUS.

Qui? moi! qu'en fugitif j'abandonne ces lieux!
Mes ennemis y ſont, & je ne cherche qu'eux.
Le Ciel même dût-il m'accabler ſous ſa chûte,
Mon cœur n'eſt pas de ceux que le péril rebute;
Il n'a jamais formé que d'illuſtres deſſeins,
Et ma perte aujourd'hui n'eſt pas ce que je crains.
As-tu fait de ma part avertir Mermécide?
C'eſt de lui que j'attends un conſeil moins timide.
Il vient; cours cependant informer Agénor
Qu'un moment ſans témoins je veux le voir encor.
Je conçois un projet qui flatte ma vengeance,
Et rend à mon courroux ſa plus chere eſpérance.

SCENE II.

BÉLUS, MERMÉCIDE.

BÉLUS.

MERMÉCIDE, ſais tu juſqu'où vont nos malheurs?
Que ce funeſte jour nous prépare d'horreurs!
Nous ſommes découverts; & bientot de la Reine
Nous allons voir ſur nous tomber toute la haîne.

MERMÉCIDE.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que cette main
N'attend qu'un mot de vous pour lui percer le ſein.

Malgré le faix des ans, l'âge enfin qui tout glace,
Je sens par vos périls réchauffer mon audace.
Prononcez son arrêt, condamnez votre sœur ;
J'immole avant la nuit elle & son défenseur.
Il semble qu'avec nous le sort d'intelligence
Livre à tous vos desseins ce Guerrier sans défense.

BÉLUS.

Non, Mermécide, non, je n'y puis consentir ;
Epargne à ma vertu l'horreur d'un repentir.
Mon bras ne s'est armé que pour punir des crimes,
Et non pour immoler d'innocentes victimes.
Je l'ai vu ce Héros ; tremblant à son aspect,
Je n'ai senti pour lui qu'amour & que respect.
De quel crime, en effet, ce Guerrier redoutable
Envers les miens & moi peut-il être coupable ?
On n'est point criminel pour être ambitieux.
On offre à ses desirs un Trône glorieux :
A ses vœux les plus doux moi seul ici contraire,
Je dédaigne un Héros qui m'est si nécessaire ;
Cependant je l'estime, & je sens dans mon cœur
Je ne sais quel penchant parler en sa faveur.
Je n'ai peut-être ici qu'avec trop d'imprudence
Laissé d'un vain mépris éclater l'apparence.
Perdons ma sœur ; pour lui, consens à l'épargner ;
Loin de le perdre, il faut tâcher de le gagner.
Je sais un sûr moyen de l'armer pour moi-même ;
Que te dirai-je enfin ? C'est Ténésis qu'il aime.

MERMÉCIDE.

Mais pour en disposer, Seigneur, est-elle à vous?
Ninias, engagé dans des liens si doux,
En a gardé peut-être une tendre mémoire.

BÉLUS.

Cette union n'étoit que trop chere à ma gloire.
Qui doit plus que Bélus en regretter les nœuds?
Cet hymen auroit mis le comble à tous mes vœux.
Mais un plus digne soin veut qu'on lui sacrifie
L'espoir qu'eut Ténésis au Trône de l'Asie;
Il faut à Ninias conserver désormais
Un sceptre qui doit seul attirer ses souhaits.
Ma fille fut à lui; mais ce n'est pas un gage
Qui lui puisse assurer un si noble avantage.
A son premier hymen arrachons Ténésis,
Si je veux d'un second priver Sémiramis.
Ninias n'auroit plus qu'une espérance vaine,
Si jamais Agénor s'unissoit à la Reine.
Enfin, puisque le sort m'y contraint aujourd'hui,
Il faut sans murmurer descendre jusqu'à lui,
En de honteux liens engager ma famille,
Aux vœux d'un inconnu sacrifier ma fille.

MERMÉCIDE.

Mais si de son hymen il dédaignoit l'honneur?

BÉLUS.

Je l'abandonne alors à toute ta fureur.
Adieu. Bientôt ici ce Guerrier doit se rendre;
En ces lieux cependant songeons à nous défendre;

Disperse nos amis autour de ce Palais,
Qu'aux troupes de la Reine ils en ferment l'accès.
Il faut des plus hardis, commandés par moi-même,
Placer ici l'élite en ce péril extrême ;
Semer de toutes parts des bruits séditieux,
Qui puissent ranimer les moins audacieux ;
Dire que Ninias voit encor la lumiere,
Qu'il revient pour venger le meurtre de son pere.
Je veux de ce faux bruit faire trembler ma sœur,
Porter le désespoir jusqu'au fond de son cœur.
Tandis qu'ici tu vas signaler ton courage,
Que ma vertu du mien va faire un triste usage!

SCENE III.

BÉLUS, *seul.*

ENFIN, c'en est donc fait : me voilà parvenu
Au point de m'abaisser aux pieds d'un inconnu ;
De flatter une ardeur que j'ai tant méprisée,
Mais que le sort injuste a trop favorisée.
De l'espoir le plus doux il faut me dépouiller,
Et du sang de ma sœur peut-être me souiller.
Telle est donc de ces lieux l'influence cruelle
Que même la vertu s'y rendra criminelle ;
Et lorsque de ses soins la justice est l'objet,
Elle y doit emprunter les secours du forfait.
Dieux jaloux, dont j'ai tant imploré la vengeance,
Confiez-m'en du moins l'invincible puissance.

Si tel eſt de mon ſang le malheureux deſtin
Qu'il y faille ajouter un crime de ma main,
Que l'aſtre injurieux qui ſur ce ſang préſide
Lui doive un aſſaſſin après un parricide.
Grands Dieux, ſi vous n'oſez vous joindre à mon courroux,
Daignez pour un moment m'aſſocier à vous.
On vient....

SCENE IV.

BÉLUS, AGÉNOR.

BÉLUS.

C'EST l'Etranger. Que de trouble, à ſa vue,
S'éleve tout-à-coup dans mon âme éperdue!
(*à Agénor.*)
N'eſt-ce point abuſer des momens d'Agénor,
Que de vouloir ici l'entretenir encor?
Seigneur, ſans me flatter d'une vaine eſpérance,
Puis-je attendre de vous un peu de confiance?
Après un entretien mêlé de tant d'aigreur,
Puis-je en eſpérer un plus conforme à mon cœur?

AGÉNOR.

Dès qu'il en bannira l'orgueil & la menace,
Qu'il n'ira point lui-même exciter mon audace,
Bélus peut-il penſer qu'Agénor aujourd'hui
Manque de confiance ou de reſpect pour lui?

BÉLUS.

Je vais donc avec vous employer un langage
Dont jamais ma fierté ne me permit l'usage.
Je vois sur votre front une auguste candeur,
Don du Ciel, que n'a point démenti votre cœur,
Qui semble m'inviter à vous ouvrir sans crainte
Celui d'un Prince né sans détour & sans feinte.
Mais avant qu'à vos yeux de mes desseins secrets
Je développe ici les sacrés intérêts,
Il m'importe, Seigneur, de regagner l'estime
D'un cœur que je ne puis croire que magnanime.
Vous avez cru, sans doute, instruit de mes desseins,
Que l'ambition seule avoit armé mes mains.
En effet, à me voir appliqué sans relâche
Aux malheureux complots où mon courroux m'attache,
Qui ne croiroit, Seigneur, du moins sans m'offenser,
A de honteux soupçons pouvoir se dispenser ?
Mais ce n'est pas sur moi, qu'aucun desir n'enflamme,
C'est sur les Dieux qu'il faut en rejetter le blâme.
La fureur de régner ne m'a point corrompu ;
Je régnerois, Seigneur, si je l'avois voulu.
Si ma sœur elle-même avoit règné sans crime,
Si sur moi son pouvoir eût été légitime,
Ou, si pour la punir d'un parricide affreux,
Les Dieux avoient été plus prompts, plus rigoureux,
Vous ne me verriez point attaquer sa puissance,
Ou sur ces Dieux trop lents usurper la vengeance :
Mais ils m'ont de leurs soins dénié la faveur,
Comme si c'étoit moi qu'eût offensé ma sœur ;

Ou que je dusse seul embrasser leur querelle.
Je ne suis que pour eux, ils ne sont que pour elle.
Mais vous, qu'à mes desseins j'éprouve si fatal,
Lorsque vous devriez en être le rival,
Avec une vertu que l'Univers révere,
Qui devroit d'elle-même épouser ma colere,
Je ne vois qu'un Héros protecteur des forfaits,
Qui se laisse entraîner au torrent des bienfaits.
Car ne vous flattez point qu'avec quelqu'innocence
Vous puissiez de ma sœur embrasser la défense.
Eh! comment se peut-il qu'épris de Ténésis,
Vous ayez pu, Seigneur, servir Sémiramis ?
Quel étoit donc l'espoir du feu qui vous anime ?
Vous saviez mes projets ; ignorez-vous son crime ?

AGÉNOR.

Et que m'importe à moi ce forfait odieux ?
Est-ce à moi sur ce point de prévenir les Dieux?
Pour vous charger ici du soin de son supplice,
Est-ce à vous que le Ciel a commis sa justice ?
Seigneur, dans ses desseins votre cœur trop ardent
Ne cache point assez le piége qu'il me tend.
De vos divers complots la trame découverte
Vous fait de votre sœur vouloir hâter la perte ;
Dans le dessein affreux d'attenter à ses jours,
Vous voulez lui ravir son unique secours.
Cessez de me flatter que l'Univers m'admire,
Pour m'en faire un devoir de refuser l'Empire,
De rejetter l'honneur d'un hymen glorieux....

BÉLUS.

BÉLUS.

Dites plutôt, Seigneur, d'un hymen odieux.
Oui, je veux vous ravir ce honteux Diadême,
Vous ôter à la Reine, & vous rendre à vous-même;
Retenir la vertu qui fuit de votre sein,
De ma fille & de moi vous rendre digne enfin.
Je vois où malgré vous le dépit vous entraîne,
Mais je veux qu'en Héros la raison vous ramene,
Dussé-je en suppliant embrasser vos genoux.
Je ne vous nierai pas que j'ai besoin de vous;
C'est en dire beaucoup pour une âme assez fiere,
Que l'on ne vit jamais descendre à la priere;
Et si je m'en rapporte au bruit de vos vertus,
C'est en dire encor plus pour vous que pour Bélus.
Croyez que le desir de sauver une vie
Qui malgré tous vos soins pourroit m'être ravie,
N'est pas ce qui m'a fait vous appeller ici;
Ne me soupçonnez point d'un si lâche souci;
Foibles raisons pour moi, mon cœur en a bien d'autres,
Que je veux essayer de rendre aussi les vôtres.
Dussiez-vous révéler mes secrets à ma sœur,
Je vais vous découvrir jusqu'au fond de mon cœur.
Quelque soin qui pour elle ici vous intéresse,
Je n'exige de vous ni serment ni promesse.
Quel péril trouverois-je encore à m'expliquer?
Je n'ai plus rien à perdre, & j'ai tout à risquer.
De mon indigne sœur la mort est assurée,
Malgré les Dieux & vous, mon courroux l'a jurée;
Oui, Seigneur, & ce jour terminera les siens;
Deviendra le plus grand ou le dernier des miens.

Les conjurés sont prêts; leur troupe audacieuse
Portoit jusques sur vous une main furieuse,
Si je n'eusse arrêté leurs complots inhumains.
Quoique vous seul ici traversiez mes desseins,
La vertu sur mon cœur fut toujours trop puissante,
Pour pouvoir immoler une tête innocente :
Mais je ne puis souffrir qu'avec tant de valeur
Vous vous déshonoriez à protéger ma sœur.
Si je vous haïssois, votre mort est certaine ;
Je n'ai qu'à vous livrer à l'hymen de la Reine.
Mais je veux vous ravir à ce honteux lien ;
Et, pour y parvenir, je n'épargnerai rien.
Abandonnez la sœur, je vous réponds du frere.
Dites-moi, Ténésis vous est-elle encor chere ?

AGÉNOR.

Cruel ! n'achevez pas, j'entrevois vos desseins :
Offrez à d'autres vœux vos présens inhumains.
Laissez-moi ma vertu, la vôtre trop farouche
A mon cœur affligé n'offre rien qui le touche ;
Et j'aime mieux encore essuyer vos mépris,
Que de vous voir tenter de m'avoir à ce prix.
Si vous l'aviez pensé, je tiendrois votre estime
Plus honteuse pour moi que ne seroit un crime.
Votre fille m'est chere, & jamais dans mon cœur
Je ne sentis pour elle une plus vive ardeur ;
Je l'aime, je l'adore, & mon âme ravie
Eût préféré sa main au Trône de l'Asie.
Je conçois tout le prix d'un bonheur si charmant ;
Mais je le conçois plus en Héros qu'en Amant.

Vous rempliſſez mon cœur de douleur & de rage,
Sans remporter ſur lui que ce foible avantage.
Triſte & déſeſpéré de vos premiers refus,
Et d'un illuſtre hymen moins touché que confus,
J'allois quitter ces lieux malgré ma foi promiſe,
Honteux qu'à mon dépit la Reine l'eût ſurpriſe:
Mais, Seigneur, c'eſt aſſez pour m'attacher ici,
Que de tous vos complots vous m'ayez éclairci.
Votre ſœur en moi ſeul a mis ſon eſpérance;
Fallût-il de mon ſang payer ſa confiance,
Aux plus affreux dangers vous me verrez courir,
Sans donner à l'amour ſeulement un ſoupir.

BÉLUS.

Courez donc immoler Ténéſis elle-même,
Une Princeſſe encor qui peut-être vous aime;
Car enfin, à juger de ſon cœur par le mien,
Mon penchant doit aſſez vous répondre du ſien.
Mais votre cœur ſe fait une gloire ſauvage
De refuſer du mien un ſi précieux gage.
Mon fils, d'un nom ſi doux laiſſez-moi vous nommer,
Et dans ſes ſoins pour vous mon cœur ſe confirmer.
Une fauſſe vertu vous flatte & vous abuſe,
Au véritable honneur votre cœur ſe refuſe.
Fait-il donc conſiſter ſa gloire à protéger
Des crimes dont déjà vous m'auriez dû venger?

AGÉNOR.

Voyez où vous emporte une aveugle colere.
Eh! qui défends-je ici? La ſœur contre le frere.

Votre cœur croit en vain l'emporter sur le mien ;
Malgré tout mon amour, je n'écoute plus rien.
Mais si l'on en vouloit à votre illustre tête,
Ma main à la sauver n'en sera pas moins prête.
Entre la Reine & vous, juste, mais généreux,
Je me déclarerai pour les plus malheureux.
Adieu, Seigneur : je sens que ma vertu chancelle ;
Et j'en dois à ma gloire un compte plus fidèle.
Je ne vous cache point ma foiblesse & mes pleurs,
Mon cœur est déchiré des plus vives douleurs ;
Mais il faut mériter, par un effort sublime,
S'il ne m'aime, du moins que le vôtre m'estime.
Vous pouvez vous flatter, malgré votre courroux,
Que vous m'avez rendu plus à plaindre que vous.

SCENE V.

BÉLUS, *seul.*

ESCLAVE des bienfaits, moins grand que téméraire,
Puisque tu veux mourir, il faut te satisfaire.
Après t'avoir rendu maître de mes secrets,
Il faut que de tes jours je le fois désormais.
Grands Dieux, qui ne m'offrez que de cheres victimes,
Ne me les rendrez-vous jamais plus légitimes ?
Mais puisque vous voulez un crime de ma main,
Dieux cruels, il faut bien s'y résoudre à la fin.

SCENE VI.

BÉLUS, TÉNÉSIS.

TÉNÉSIS.

AH, Seigneur! eſt-ce vous? Que mon âme éperdue
Avoit beſoin ici d'une ſi chere vue!
Je ne ſais quels projets on médite en ces lieux,
Mais je ne vois par-tout que Soldats furieux,
Que des fronts menaçans, qu'épouvante, que trouble.
La Garde du Palais à grands flots ſe redouble.
La Reine frémiſſante erre de toutes parts,
Et je n'en ai reçu que de triſtes regards,
Quoiqu'elle m'ait appris que ſon hymen s'apprête.
Mais quels apprêts, grands Dieux, pour une telle fête!
Que mon cœur, alarmé de tout ce que je voi,
En conçoit de douleur, & de trouble, & d'effroi!
D'un ſon tumultueux tout ce Palais réſonne,
Et je ſais qu'en ſecret la Reine vous ſoupçonne.

BÉLUS.

Ma fille, elle fait plus que de me ſoupçonner,
Et de bien d'autres cris ces lieux vont réſonner.
Que ces triſtes apprêts qui cauſent vos alarmes,
Vont vous coûter encor de ſoupirs & de larmes,
Ma chere Ténéſis! On ſait tous mes projets,
Et c'eſt contre moi ſeul que ſe font tant d'apprêts.

TÉNÉSIS.

Pourquoi donc en ces lieux vous arrêter encore ?
Souffrez que pour vous-même ici je vous implore ;
Fuyez, daignez du moins tenter quelque secours
Qui d'un pere si cher me conserve les jours.
Mais un reste d'espoir me flatte & vient me luire ;
Je crois même, Seigneur, devoir vous en instruire.
Agénor a pour moi témoigné quelqu'ardeur
Que n'aura point peut-être étouffé ma rigueur.
Ainsi que son pouvoir, sa valeur est extrême.
Que ne fera-t-il point pour plaire à ce qu'il aime !

BÉLUS.

Agénor ! ah ! ma fille, il n'y faut plus penser.
L'insolent ! à quel point il vient de m'offenser !
Ténésis, si c'est-là votre unique espérance,
Vous me verrez bientôt immoler sans défense.
Je veux à votre gloire épargner un récit
Qui ne vous causeroit que honte & que dépit.
Au Maître des Humains je vous avois unie.
Après m'être flatté d'une gloire infinie,
Il m'a fallu descendre à des nœuds sans éclat ;
Et d'un soin si honteux je n'ai fait qu'un ingrat.
Ma fille, on vous préfere une Reine barbare ;
Contre vous, contre moi, pour elle on se déclare.
Je me suis abaissé jusques à supplier ;
Mais qu'un vil Etranger vient de m'humilier !

TÉNÉSIS.

Je vous connois tous deux ; violens l'un & l'autre,
Son cœur fier n'aura pas voulu céder au vôtre ;

Une timide voix saura mieux le fléchir.
Je n'examine rien, s'il peut vous secourir.
Souffrez pour un moment que je m'offre à sa vue.

BÉLUS.

Ma fille, il n'est plus temps, sa perte est résolue.
Plus que les miens ici ses jours sont en danger;
De ses lâches refus son sang va me venger.
Adieu. De ce Palais, où bientôt le carnage
Va n'offrir à vos yeux qu'une effroyable image,
Fuyez; dérobez-vous de ce funeste lieu,
Où je vous dis peut-être un éternel adieu.

SCENE VII.

TÉNÉSIS, *seule.*

O SORT, si notre sang te doit quelques victimes,
La Reine à ton courroux n'offre que trop de crimes.
Hélas! c'en est donc fait, & je touche au moment
Où je verrai périr mon pere, ou mon amant,
L'un par l'autre; & tous deux, soit l'amant, soit le pere,
Ils n'armeront contr'eux qu'une main qui m'est chere,
Et ne me laisseront, pour essuyer mes pleurs,
Que celle qui viendra de combler mes malheurs.
Mais, en est-ce un pour moi que la mort d'un perfide
Qui préfere à ma main une main parricide?
Dès qu'un lâche intérêt le jette en d'autres bras,
Que m'importe son sort? Ce qu'il m'importe? hélas!

Malheureuse, malgré ta tendresse trahie,
Dis qu'il t'importe encor plus que ta propre vie,
Et que l'ingrat lui seul occupe plus ton cœur
Qu'un pere infortuné n'excite ta douleur.
Non, non, malgré Bélus, il faut que je le voie;
De leur hymen du moins je veux troubler la joie,
M'offrir à leurs regards, l'œil ardent de courroux;
Les immoler tous deux à mes transports jaloux.
Hélas! que ma douleur tromperoit mon attente!
L'ingrat ne me verroit qu'affligée & mourante,
Loin de les immoler, me traîner à l'Autel,
Et moi-même en mon sein porter le coup mortel;
De leur hymen offrir pour premiere victime
Un cœur qui, sans amour, auroit été sans crime.
Ah, lâche! si tu veux t'immoler en ce jour,
Que ce soit à ta gloire, & non à ton amour.
N'importe, il faut le voir: un repentir peut-être
A mes pieds, malgré lui, ramenera le traître.
Pour mon pere du moins implorons son secours,
Lui seul peut m'assurer de si précieux jours.
Heureuse que ce soin puisse aux yeux d'un parjure
Voiler ceux que l'Amour dérobe à la Nature!

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGÉNOR, *seul.*

Où vais-je, malheureux, & quel eſt mon eſpoir ?
Indomptable fierté, chimérique devoir,
Si tu veux qu'à tes loix la gloire encor m'enchaîne,
Cache donc mieux l'abîme où mon dépit m'entraîne,
Ou ne me réduis point à te ſacrifier
Un bien à qui mon cœur ſe promit tout entier.
Ah! fuyons de ces lieux, ou laiſſons dans mon âme
Renaître les tranſports de ma premiere flamme.
Allons chercher ailleurs des lauriers dont l'honneur
Flatte plus ma vertu, coûte moins à mon cœur.
Il ne me reſte plus, pour l'ébranler encore,
Que de m'offrir aux yeux de celle que j'adore.
Qu'à regret je combats ce funeſte deſir !

SCENE II.

TÉNÉSIS, AGÉNOR.

AGÉNOR.

MAIS je la vois; grands Dieux, que vais-je devenir?
Fuyons, n'attendons pas que mon âme éperdue
S'abandonne aux transports d'une si chere vue.

TÉNÉSIS.

Ne fuyez point, Seigneur; un cœur si généreux
Ne doit point éviter l'abord des malheureux.
Hélas! je ne viens point pour troubler par mes larmes
Un hymen qui pour vous doit avoir tant de charmes.
Vous ne me verrez point, contraire à vos desirs,
A des transports si doux mêler mes déplaisirs.
Je viens, Seigneur, je viens, tremblante pour un pere,
Confier à vos soins une tête si chere,
Embrasser vos genoux, & d'un si ferme appui
Implorer le secours moins pour moi que pour lui.
Je ne demande point qu'à la Reine infidèle,
Pour sauver des ingrats, vous vous armiez contr'elle;
Tant d'espoir n'entre point au cœur des malheureux;
Ils ne savent former que de timides vœux.
Non, d'un amour juré sous de si noirs auspices,
Je n'attends plus, Seigneur, de si grands sacrifices,

Hélas! qui m'auroit dit qu'après des soins si doux,
Je viendrois sans succès tomber à vos genoux,
Qu'on ne me répondroit que par un froid silence?
Ah! d'un regard du moins rendez-moi l'espérance.
Ne suffisoit-il pas du refus de ma main,
Sans me plonger encor le poignard dans le sein?
Daignez prendre pitié d'une triste famille.
N'immolez pas du moins le pere avec la fille.

AGÉNOR.

Ah! ne m'outragez point par cet indigne effroi;
Si j'immole quelqu'un, ce ne sera que moi.
N'accablez point vous-même un amant déplorable,
Plus malheureux que vous, peut-être moins coupable.
Hélas! où malgré moi m'avez-vous engagé!
Dans quel abîme affreux vos rigueurs m'ont plongé!
Il est vrai qu'au dépit mon âme abandonnée
A voulu se venger par un prompt hyménée.
J'ai fait plus; un devoir sacré, quoiqu'inhumain,
M'a fait avec fierté rejetter votre main.
Mais on en exigeoit pour prix un sacrifice
Dont jamais ma vertu n'admettra l'injustice;
Et si je vous avois acceptée à ce prix,
Vous-même ne m'eussiez reçu qu'avec mépris.
Ce n'est pas que mon cœur, rebuté de sa chaîne,
Se soit un seul moment écarté vers la Reine.
J'aurois trop à rougir si pour Sémiramis
J'avois abandonné l'aimable Ténésis.
Je la perds cependant, si je lui suis fidèle.
Si je lui sacrifie une Reine cruelle,

Je ne suis plus qu'un cœur sans honneur & sans foi ;
Sceptre, Maitresse, honneur, tout est perdu pour moi.
Adieu, Madame, adieu ; je vais loin de l'Asie
Signaler la fureur dont mon âme est saisie :
Mais avant mon départ je sauverai Bélus,
Je sauverai la Reine, & ne vous verrai plus.
A des périls trop sûrs c'est exposer ma gloire,
Que d'oser à vos yeux disputer la victoire.

TÉNÉSIS.

Hélas ! malgré les soins de ce que je me doi,
Que la mienne, Seigneur, sera triste pour moi !
Qu'Agénor frémiroit de mon destin barbare,
S'il savoit comme moi tout ce qui nous sépare,
Et de combien d'horreurs nos cœurs sont menacés !
Mais sans vous informer de mes malheurs passés,
Je ne souffrirai point qu'une flamme si belle
Dont je mérite peu l'attachement fidèle,
Pour tout prix des secours que j'implore de vous,
Vous fasse renoncer à l'espoir le plus doux.
Quoi qu'il m'en coûte, il faut vous donner à la Reine ;
Je veux former moi-même une si belle chaîne,
Ne pouvant vous payer que du don de sa foi :
Mais croyez, si ma main eût dépendu de moi,
Que j'aurois fait, Seigneur, le bonheur de ma vie
De voir à vos vertus ma destinée unie ;
Et si jamais le sort pouvoit nous rapprocher,
Que votre cœur n'auroit rien à me reprocher.
Je ne vous nierai pas, Seigneur, que je vous aime ;
Je trouve à vous le dire une douceur extrême,

Et l'Amour n'a point cru déshonorer mon cœur,
En y faisant pour vous naître une vive ardeur.
Mais, hélas! cet aveu, si doux en apparence,
N'en doit pas plus, Seigneur, flatter votre espérance.
Je ne sais point former de parjures liens.
Quoiqu'un âge bien tendre ait vu serrer les miens,
Il n'en est pas moins vrai qu'un funeste hyménée
Aux loix d'un autre époux soumet ma destinée.

AGÉNOR.

Vous, Madame?

TÉNÉSIS.

Et j'ai cru devoir vous révéler
Ce qu'ici vainement je voudrois vous celer.
Ce seroit vous trahir....

AGÉNOR.

Ah! cruelle Princesse,
De quel barbare prix payez-vous ma tendresse!
Et puisqu'enfin j'allois abandonner ces lieux,
Pourquoi me dévoiler ces secrets odieux?

TÉNÉSIS.

Trop d'espoir eût séduit votre âme généreuse.

AGÉNOR.

Mais il en eût rendu la douleur moins affreuse.
Hélas! que le Destin, en unissant nos cœurs,
S'est bien fait un plaisir d'égaler nos malheurs!
Comme vous à l'hymen engagé dès l'enfance,
Cependant de ses nœuds j'ai bravé la puissance;

Et de tous les sermens dont j'atteſtai les Dieux,
Je n'ai gardé que ceux que je fis à vos yeux.
Quelle étoit cependant celle à qui l'hyménée
Du parjure Agénor joignit la deſtinée ?
J'ignore encor ſon nom : mais je ſais que jamais
La jeuneſſe ne vit briller autant d'attraits.
S'ils ont pu ſe former, qu'elle doit être belle !
La ſeule Ténéſis l'emporteroit ſur elle.
Que vous plaindrez mon ſort à ce fatal récit !
Près de Sinope....

TÉNÉSIS.

O Ciel ! quel trouble me ſaiſit !
Ne fut-ce point, Seigneur, près d'un antre terrible,
Des décrets du Deſtin interprète inviſible ?

AGÉNOR.

C'eſt-là, pour la premiere & la derniere fois,
Que je vis la Beauté qu'on ſoumit à mes loix.
Du pyrope éclatant ſa tête étoit ornée ;
Sans pompe cependant elle fut amenée.
Un mortel vénérable, & dont l'auguſte aſpect
Inſpiroit à la fois la crainte & le reſpect,
Conduiſoit à l'Autel cette jeune merveille ;
Age peu différent, ſuite toute pareille,
Un Prêtre, deux Vieillards, nul Eſclave près d'eux.
De la pourpre des Rois on nous orna tous deux.

TÉNÉSIS.

Mais, Seigneur, à l'Autel ne vit-on point vos meres ?

AGÉNOR.

L'un & l'autre avec nous, nous n'avions que nos peres.

TÉNÉSIS.

Achevez.

AGÉNOR.

J'ai tout dit.

TÉNÉSIS.

Hélas! c'étoit donc vous!

AGÉNOR.

Quoi, Madame?

TÉNÉSIS.

Ah, Seigneur! vous êtes mon époux.

AGÉNOR.

Moi, votre époux! qui? moi! le fils de Mermécide!

TÉNÉSIS.

Ah, Seigneur! ce nom seul de notre hymen décide;
Bélus m'en a parlé cent fois avec transport,
De ce fils disparu plaignant toujours le sort.
De celui des Humains ce fils doit être Arbitre.

AGÉNOR.

Mon cœur est moins touché d'un si superbe titre,
Que d'un bien....

TÉNÉSIS.

Terminons des transports superflus.
Adieu, Seigneur, adieu; je cours chercher Bélus.
Les momens nous sont chers; il faut que je vous laisse.

SCENE III.

AGÉNOR, *seul.*

QU'AI-JE entendu? qui? moi, l'époux de la Princesse!
Et comment ce Bélus, si jaloux de son rang,
A-t-il pu se choisir un gendre de mon sang?
Mais quel est donc celui dont le Ciel m'a fait naître,
Si l'Univers en moi doit adorer un Maître?

SCENE IV.

MIRAME, AGÉNOR.

MIRAME.

SEIGNEUR, un Etranger, qui se cache avec soin,
Demande à vous parler un moment sans témoin.

AGÉNOR.

Qu'il entre.

SCENE V.

AGÉNOR, *seul.*

CEPENDANT, que mon âme agitée,
Toute entiere aux plaisirs dont elle est transportée,
Auroit ici besoin d'un peu de liberté !

SCENE VI.

MERMÉCIDE, AGÉNOR, MIRAME.

AGÉNOR.

APPROCHEZ, vous pouvez parler en sûreté.

MERMÉCIDE.

D'un secret important chargé de vous instruire....,
Mais daignez ordonner, Seigneur, qu'on se retire.

AGÉNOR, *à Mirame.*

Sortez.

SCENE VII.

AGÉNOR, MERMÉCIDE.

AGÉNOR.

HÉ bien? quel eſt ce ſecret important?
Hâtez-vous, tout m'appelle ailleurs en cet inſtant.

MERMÉCIDE.

Seigneur, dans ce billet que j'ôſe ici vous rendre....

AGÉNOR.

De quelle main?

MERMÉCIDE.

Liſez, & vous allez l'apprendre.

AGÉNOR.

C'eſt de Bélus, ſans doute; & ſon cœur généreux
Daigne encor.... mais liſons.

Mermécide tire un poignard, & le leve pour frapper Agénor.

AGÉNOR, *arrêtant le bras de Mermécide.*

Arrête, malheureux.
D'une ſi foible main, qu'eſperes-tu, perfide?
Mais qu'eſt-ce que je vois? Grands Dieux, c'eſt Mermécide!

MERMÉCIDE.

Ciel ! que vois-je à mon tour ? Mérodate, mon fils !
Ici, pour comble d'horreurs, parmi mes ennemis !

AGÉNOR.

Seigneur, ne mêlez point d'amertume à ma joie ;
Pénétré du bonheur que le Ciel me renvoie,
Mon cœur ne ressentit jamais tant de douceur.

MERMÉCIDE.

Et le mien n'a jamais ressenti tant d'horreur.
En quels lieux m'offrez-vous une tête si chere !

AGÉNOR.

O Ciel ! à quels transports reconnois-je mon pere !

MERMÉCIDE.

Dieux ! ne m'a-t-il coûté tant de soins, tant de pleurs ;
Que pour le voir lui seul combler tous mes malheurs ?
De l'éclat qui vous suit que mon âme alarmée,
Cruel, en d'autres lieux auroit été charmée !
Ah ! fils trop imprudent, que faites-vous ici ?
De votre sort affreux tremblez d'être éclairci.
Mais j'apperçois la Reine, ingrat, & je vous laisse.

AGÉNOR.

Ah ! de noms moins cruels honorez ma tendresse.
Du plaisir de vous voir ne privez point mes yeux.
Vous n'avez près de moi rien à craindre en ces lieux.

SCENE VIII.

SÉMIRAMIS, AGÉNOR, MERMÉCIDE.

SÉMIRAMIS.

QUE dites-vous, Seigneur ? Et quel soin vous arrête,
Lorsque mille périls menacent notre tête ?
Babylone en fureur s'arme de toutes parts,
On a déjà chassé nos Soldats des remparts ;
De ce Palais bientôt les mutins sont les maîtres,
Si ce bras triomphant n'en écarte les traîtres.
Venez, Seigneur, venez, accompagné de moi,
Leur montrer leur vainqueur, mon époux & leur Roi.
Eh quoi ! loin de voler où ma voix vous appelle,
De nos périls communs négligeant la nouvelle,
A peine vous daignez.... Mais qui vois-je avec vous !
Mon ennemi, Seigneur, & le plus grand de tous !
Ah, traître ! enfin le Ciel te livre à ma vengeance.

AGÉNOR.

Daignez de ces transports calmer la violence.
De quels crimes s'est donc noirci cet Etranger,
Pour forcer une Reine à vouloir s'en venger ?

SÉMIRAMIS.

De quels crimes, Seigneur ? Le perfide, le lâche !
Mais en vain à la mort votre pitié l'arrache ;

Le Ciel même dût-il s'armer en sa faveur,
Rien ne peut le soustraire à ma juste fureur.

AGÉNOR.

Je vous ai déjà dit que j'ignore son crime;
Quel qu'il soit cependant, j'adopte la victime;
Cet Etranger m'est cher, j'ôse même aujourd'hui
Ici, comme de moi, vous répondre de lui.
Dès mes plus jeunes ans je connois Merméciде.

SÉMIRAMIS.

Vous n'avez donc connu qu'un rebelle, un perfide,
Indigne de la vie & de votre pitié;
Que, loin de dérober à mon inimitié,
Vous devriez livrer vous-même à ma justice,
Ou m'en laisser du moins ordonner le supplice.
Pour le priver, Seigneur, d'un si puissant secours,
Faut-il vous dire encor qu'il y va de mes jours?
Mais, ingrat, ce n'est pas ce qui vous intéresse.
En vain je fais pour vous éclater ma tendresse:
Ce généreux secours qu'on m'avoit tant promis
Se termine à sauver mes plus grands ennemis.

AGÉNOR.

Madame, si le Ciel ne vous en fit point d'autres,
Vous me verrez long-temps le protecteur des vôtres.
Si celui-ci sur-tout a besoin de secours,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.
Il n'est Empire, honneur que je ne sacrifie
Au soin de conserver une si chere vie.

SÉMIRAMIS.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends? Je ne ſais quelle horreur
Se répand tout-à-coup juſqu'au fond de mon cœur.
Je ne vois dans leurs yeux qu'un trouble qui me glace.
Seigneur, entre vous deux qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?
Quel intérêt ſi grand prenez-vous à ſes jours?

AGÉNOR.

Eſt-il beſoin encor d'éclaircir ce diſcours?
Voulez-vous qu'à vos coups j'abandonne mon pere?

MERMÉCIDE.

Non, je ne le ſuis pas; mais voilà votre mere.

AGÉNOR.

Ma mere!

SÉMIRAMIS.

Lui, mon fils! Grands Dieux, qu'ai-je entendu?
Cher Agénor, hélas! je vous ai donc perdu.

MERMÉCIDE.

Heureuſe bien plutôt qu'en cette horrible flamme
Un myſtere plus long n'ait point nourri votre âme!
Je n'ai laiſſé que trop Ninias dans l'erreur,
Je frémis des périls où j'ai livré ſon cœur.
Eh! qui pouvoit prévoir qu'une ardeur criminelle
Reléguerait au loin la Nature infidelle?
Revenez tous les deux de votre étonnement,
Et vous, Reine, encor plus de votre égarement.
Voilà ce Ninias ſi digne de ſon pere,
Mais à qui les deſtins devoient une autre mere.

NINIAS.

Mermécide, arrêtez : c'eſt ma mere, & je veux
Qu'on la reſpecte autant qu'on reſpecte les Dieux.
Je n'oublîrai jamais que je lui dois la vie,
Et je ne prétends pas qu'aucun autre l'oublie.

SÉMIRAMIS.

Non, tu n'es point mon fils : en vain cet impoſteur
Prétend de mon amour démentir la fureur ;
Si tu l'étois, déjà la voix de la Nature
Eût détruit de l'Amour la premiere impoſture.
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de me montrer mon fils,
C'eſt par un prompt ſecours contre mes ennemis.
Qu'à mon courroux ſa main prête ſon miniſtere,
Qu'il t'immole, à ce prix je deviendrai ſa mere.
Mais je ne la ſuis pas ; je n'en reſſens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les ſoins.
Cruel pour me forcer à te céder l'Empire,
Il ſuffiſoit de ceux que mon amour m'inſpire
Tu n'avois pas beſoin d'emprunter contre lui
D'un redoutable nom l'inceſtueux appui.
Va te joindre à Bélus, cœur ingrat & perfide,
Rends-toi digne de moi par un noir parricide ;
Viens toi-même chercher dans mon malheureux flanc
Les traces de Ninus & le ſceau de ton ſang.
Mais ſoit fils, ſoit amant, n'attends de moi, barbare,
Que les mêmes horreurs que ton cœur me prépare.
Comme fils, n'attends rien d'un cœur ambitieux ;
Comme amant, encor moins d'un amour furieux.

Je périrai le front orné du Diadême ;
Et, s'il faut le céder, tu périras toi-même.
Ingrat, je t'aime encore avec trop de fureur,
Pour te sacrifier les transports de mon cœur.
Garde-toi cependant d'une amante outragée,
Garde-toi d'une mere à ta perte engagée.
Adieu : fuis, sans tarder, de ces funestes lieux ;
Respectes-y du moins mere, amante, ou les Dieux.

NINIAS.

Oui, je vais vous prouver, par mon obéissance,
Combien le nom de mere a sur moi de puissance.
Puisse à votre grand cœur, ce nom qui m'est si doux,
N'inspirer que des soins qui soient dignes de vous !

SCENE IX.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

INGRAT, quels soins veux-tu que la Nature inspire
A ce cœur qui jamais n'en reconnut l'empire ?
Ce cœur infortuné, que l'Amour a séduit,
A t'aimer comme un fils fut-il jamais instruit ?
Un moment suffit-il pour éteindre une flamme
Que le courroux du Ciel irrite dans mon âme ?
Penses-tu qu'en un cœur si sensible à l'amour,
L'effort d'en triompher soit l'ouvrage d'un jour ?

Parce

Parce que tu me hais, tu le trouves facile ;
Ta vertu contre moi te sert du moins d'asyle.
Nature trop muette, & vous, Dieux ennemis,
Instruisez-moi du moins à l'aimer comme un fils.
Ou prêtez-moi contr'elle un secours favorable,
Ou laissez-moi sans trouble une flamme coupable.
Mais, pourquoi m'alarmer de ce fils imposteur,
Supposé par Bélus, démenti par mon cœur ?
Quelle foi près de lui doit trouver Mermécide?
Puis-je en croire un moment un témoin si perfide?
Ninias ne vit plus, un frivole souci.....

PHÉNICE.

Mégabise en mourant n'a que trop éclairci
Ce doute malheureux où votre cœur se livre,
Madame ; Ninias n'a point cessé de vivre.
Avez-vous oublié tout ce que de son sort
Vient de vous révéler un fidèle rapport?
Et quel funeste espoir peut vous flatter encore,
Puisqu'enfin Ténésis est celle qu'il adore?
Vous seule l'ignorez, lorsque toute la Cour
Retentit dès long-temps du bruit de son amour.
Loin d'en croire aux transports qui séduisent votre âme,
Dans ce péril pressant, songez à vous, Madame.

SÉMIRAMIS.

Qu'espères-tu de moi dans l'état où je suis ?
Détester mes forfaits est tout ce que je puis.

Toute en proie aux horreurs dont mon âme eſt troublée,
Je cede au coup affreux dont je ſuis accablée.
Je ſuccombe, Phénice, & mon cœur abattu
Contre tant de malheurs ſe trouve ſans vertu.
Mais quoi! ſeule à gémir de mon ſort déplorable,
J'en laiſſerois jouir le cruel qui m'accable!
Mon ſceptre & mon amour m'ont coûté trop d'horreurs,
Pour n'y pas ajouter de nouvelles fureurs.
Quelque deſtin pour eux que mon cœur ait à craindre,
Le vainqueur plus que moi ſera peut-être à plaindre.
Non, je ne verrai point triompher Ténéſis
Des malheurs où le ſort réduit Sémiramis.
Sur l'objet que ſans doute un ingrat me préfere,
Il faut que je me venge & d'un fils & d'un frere.
Elle eſt entre mes mains, & le fidèle Arbas,
Au gré de mon courroux, a juré ſon trépas.
Rentrons, c'eſt dans le ſang d'une indigne rivale
Qu'il faut que ma fureur déformais ſe ſignale.
Embrâſons ce Palais par mes ſoins élevé;
Sa cendre eſt le tombeau qui m'étoit réſervé.
C'eſt là que je prétends du ſang de ſon amante
Offrir à Nimias la cendre encor fumante.
L'ingrat, qui croit peut-être inſulter à mon ſort,
Donnera malgré lui des larmes à ma mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SÉMIRAMIS, *seule.*

QUE deviens-je? Où fuirai-je? Amante déplorable,
Epouse sans vertu, mere encor plus coupable,
Ou t'iras-tu cacher? Quel gouffre assez affreux
Est digne d'enfermer ton amour malheureux?
Tu n'en fis pas assez, Reine de sang avide,
Il falloit joindre encor l'inceste au parricide;
Tes vœux n'auroient été qu'à demi satisfaits.
Grands Dieux, devois-je craindre, après tant de forfaits,
Après que mon époux m'a servi de victime,
Que vous pussiez encor me réserver un crime?
Terre, ouvre-moi ton sein, & redonne aux Enfers
Ce monstre dont ils ont effrayé l'Univers;
Dérobe à la clarté l'abominable flamme
Dont les feux du Ténare ont embrâsé mon âme.
Dieux, qui m'abandonnez à ces honteux transports,
N'en attendez, cruels, ni douleurs, ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colere:
Mais, pour vous en punir, mon cœur veut s'y complaire;

Je veux du moins aimer comme ces mêmes Dieux,
Chez qui seuls j'ai trouvé l'exemple de mes feux.
Cesse de t'en flatter, malheureuse Mortelle;
Où crois-tu de tes feux trouver l'affreux modele?
Et quel indigne espoir vient t'agiter encor?
Crois-tu dans Ninias retrouver Agénor?
Contente-toi d'avoir sacrifié le pere,
Et reprends pour le fils des entrailles de mere.
Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage?
Mais de quel bruit affreux? ...

SCENE II.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE, ARBAS.

SÉMIRAMIS.

CIEL! qu'est-ce que je voi?
Phénice, où courez-vous? Et d'où nait votre effroi?

PHÉNICE.

Fuyez, Reine, fuyez; vos Soldats vous trahissent,
Du nom de Ninias tous ces lieux retentissent;
A peine a-t-il paru, qu'à son terrible aspect
Vos Gardes n'ont fait voir que crainte & que respect.

La fierté dans les yeux, & bouillant de colere,
J'ai vu lui-même encor votre perfide frere,
Des Soldats mutinés échauffant la fureur,
Ordonner à grands cris le trépas de sa sœur.
Où sera votre asyle en ce moment funeste ?

SÉMIRAMIS.

Va, ne crains rien pour moi, tant qu'un soupir me reste.
Au gré de son courroux le Ciel peut m'accabler ;
Mais ce sera du moins sans me faire trembler.
Arbas, je sais pour moi jusqu'où va votre zele,
Et vous êtes le seul qui me restez fidèle.
En remettant ici la Princesse en vos mains,
Je vous ai déclaré quels étoient mes desseins.
Allez, & vous rendez, par votre obéissance,
Digne de mes bienfaits & de ma confiance.
Songez dans quels périls vous vous précipitez
Si ces ordres bientôt ne sont exécutés.

SCENE III.

SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

Et nous, allons, Phénice, au-devant d'un barbare,
Nous exposer sans crainte à ce qu'il nous prépare ;
Viens me voir terminer mon déplorable sort.
Suis-moi, je vais t'apprendre à mépriser la mort.

SCENE IV.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE.

SÉMIRAMIS.

MAIS, qu'eſt-ce que je vois?... Ah! courroux ſi terrible,
Qu'à cet aſpect ſi cher vous devenez flexible!
Traître, que cherches-tu dans ces auguſtes lieux?

NINIAS.

La mort, ou le ſeul bien qui me fut précieux.
Ce que j'y cherche? Hélas! j'y viens chercher ma mere,
J'y viens livrer un fils à toute ſa colere.

SÉMIRAMIS.

Toi mon fils, toi, cruel! l'objet de ma fureur,
Que je ne puis plus voir ſans en frémir d'horreur!
Tandis que devant moi ton orgueil s'humilie,
Je vois que tu voudrois pouvoir m'ôter la vie.
Mais Ténéſis retient un ſi noble courroux,
Incertain de ſon ſort on tremble devant nous;
On vient livrer un fils à toute ma colere,
Tandis qu'au fond de l'âme on déteſte ſa mere.
Tu m'as plainte un moment, perfide! mais ton cœur
S'eſt bientôt rebuté de ce ſoin impoſteur.

Juge si je puis voir, sans un excès de joie,
Les douloureux transports où ton âme est en proie.
Regarde en quel état un déplorable amour
Réduit l'infortunée à qui tu dois le jour.
Prive-moi de celui qu'à regret je respire ;
Ne t'en tiens point au soin de me ravir l'Empire ;
Arrache-moi du moins aux horribles transports
Qui s'emparent de moi malgré tous mes efforts.
Quoiqu'il ne fût jamais mere plus malheureuse,
Mon sort doit peu toucher ton âme généreuse.
Dès que le crime seul cause tous nos malheurs,
On ne doit plus trouver de pitié dans les cœurs.

NINIAS.

Que le mien cependant est sensible à vos larmes !
Que ce sont contre un fils de redoutables armes !
Quel que soit le dessein qui m'ait conduit ici,
Avez-vous pu penser que ce fils endurci,
Déshérité des soins que la Nature inspire,
Ait voulu vous priver du jour ou de l'Empire ?
Ah, ma mere ! souffrez, malgré votre courroux,
Que d'un nom si sacré je m'arme contre vous.
Votre fureur en vain me le rend redoutable ;
En vain on vous reproche un crime épouvantable :
Les Dieux en ont semblé perdre le souvenir ;
Je dois les imiter, loin de vous en punir.
Rendez-moi votre cœur, mais tel que la Nature
Le demande pour moi par un secret murmure ;
Ou je vais à vos pieds répandre tout ce sang
Que mon malheur m'a fait puiser dans votre flanc.

Rendez-moi Ténéſis, rendez-moi mon épouſe.
Eſt-ce à moi d'éprouver votre fureur jalouſe ?

SÉMIRAMIS.

Maître de l'Univers, c'en eſt trop, levez-vous ;
Ce n'eſt pas au vainqueur à fléchir les genoux.
Arbitre ſouverain de ce ſuperbe Empire,
Quels cœurs à vos ſouhaits ne doivent point ſouſcrire ?
Jugez ſi c'eſt à moi d'en retarder l'eſpoir.
Puiſque c'eſt le ſeul bien qui reſte en mon pouvoir,
Je vais, ſans différer, contenter votre envie,
Vous rendre Ténéſis, mais ce ſera ſans vie.

NINIAS.

Ah ! ſi je le croyois....

SÉMIRAMIS.

Je brave ta fureur,
Fils ingrat ; mon ſupplice eſt au fond de mon cœur.
Menace, tonne, éclate, & m'arrache une vie
Que déjà tant d'horreurs m'ont à demi ravie.
Oſe de mon trépas rendre ces lieux témoins ;
Te voilà dans l'état où je te crains le moins.
Tes ſoins & ta pitié me rendoient trop coupable,
Et mon deſſein n'eſt pas de te trouver aimable.
Je fais ce que je puis pour exciter ta main
A me plonger, barbare, un poignard dans le ſein.
Et qu'ai-je à perdre encore en ce moment funeſte ?
La lumiere du Ciel, que mon âme déteſte ?
La mort de mon époux, grâces à mes tranſports,
N'eſt plus un attentat digne de mes remords.

Et tu crois m'effrayer par des menaces vaines!
Cruel! un seul regret vient accroître mes peines,
C'eſt de ne pouvoir pas, au gré de ma fureur,
Immoler à tes yeux l'objet de ton ardeur.

NINIAS.

O Ciel! vit-on jamais dans le cœur d'une mere
D'auſſi coupables feux éclater ſans myſtere?
Dieux, qui l'aviez prévu, falloit-il en ſon flanc
Permettre que Ninus me formât de ſon ſang?
Que vous humiliez l'orgueil de ma naiſſance!

SCENE V.

NINIAS, SÉMIRAMIS, PHÉNICE, BÉLUS, MERMÉCIDE, MADATE, MIRAME, GARDES.

NINIAS, *à Bélus.*

AH! Seigneur, eſt-ce vous? Que de votre préſence
Mon cœur avoit beſoin dans ces momens affreux!
Qu'ils ont été pour moi triſtes & rigoureux!
Mais quoi, ſans Ténéſis!

BÉLUS.

La douleur qui me preſſe
Annonce aſſez, mon fils, le ſort de la Princeſſe.

SÉMIRAMIS, *à part.*

L'auroit-on immolée au gré de mes souhaits ?

BÉLUS.

Seigneur, j'ai vainement parcouru ce Palais ;
En vain dans ses détours ma voix s'est fait entendre,
De son triste destin je n'ai pu rien apprendre.
C'en est fait, pour jamais vous perdez Ténésis.
Mais, que vois-je ? Avec vous, Seigneur, Sémiramis !
Eh quoi ! cette inhumaine est en votre puissance,
Et ma fille & Ninus sont encor sans vengeance !
Sourd à la voix du sang qui s'éleve en ces lieux,
Dans leur foible courroux, imitez-vous les Dieux ?
Et toi dont la fureur désole ma famille,
Barbare ! réponds-moi, qu'as-tu fait de ma fille ?

SÉMIRAMIS.

Ce que ton lâche cœur vouloit faire de moi,
Et ce que je voudrois pouvoir faire de toi.

SCENE VI ET DERNIERE.

TÉNÉSIS, NINIAS, SÉMIRAMIS, BÉLUS, MERMÉCIDE, MIRAME, MADATE, PHÉNICE, GARDES.

SÉMIRAMIS.

MAIS, qu'est-ce que je vois ? O Ciel ! je suis trahie !

NINIAS, *à Ténésis.*

Quoi ! Madame, c'est vous ! une si chere vie....

TÉNÉSIS.

Seigneur, si c'est un bien pour vous si précieux,
Rendez grâce à la main qui nous rejoint tous deux.
(*en montrant Mermécide.*)
Vous voyez devant vous l'Etranger intrépide
Par qui j'échappe aux coups d'une main parricide.
Reine, rassurez-vous; Ténésis ne vient pas
Vous reprocher ici l'ordre de son trépas.
Je viens pour implorer, & d'un fils, & d'un frere,
La grâce d'une sœur & celle d'une mere;
Ou me livrer moi-même à leur juste courroux.
C'est ainsi que mon cœur veut se venger de vous.
(*à Ninias.*)
Seigneur, si ma priere a sur vous quelqu'empire,
C'est l'unique faveur que de vous je desire;
L'un & l'autre, daignez l'accorder à mes vœux.

SÉMIRAMIS.

Madame, je dois trop à ces soins généreux;
Cette noble pitié, quoique peu desirée,
N'en est pas moins ici digne d'être admirée.
Je ne m'attendois pas à vous voir aujourd'hui
Dans mon propre Palais devenir mon appui.
Jouissez du bonheur que le Ciel vous renvoie,
Je n'en troublerai plus la douceur ni la joie.
Je rends grâces au sort qui nous rassemble ici.
Vous voilà satisfaits, & je le suis aussi.

(*Elle se tue.*)

NINIAS.

Ah, juſte Ciel !

SÉMIRAMIS.

Ingrat, ceſſe de te contraindre ;
Après ce que j'ai fait, eſt-ce à toi de me plaindre?
Que ne me plongeois-tu le poignard dans le ſein?
J'aurois trouvé la mort plus douce de ta main.
Trop heureux cependant qu'une Reine perfide
Epargne à ta vertu l'horreur d'un parricide.
Adieu, puiſſe ton cœur, content de Ténéſis,
Mon fils, n'y pas trouver une Sémiramis.

(*Elle meurt.*)

FIN.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la premiere fois, le 29 Avril 1726.

A MONSIEUR

PARIS,

Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'État Privés ; ancien Garde du Tréſor Royal.

MONSIEUR,

Le ſort que le Public a daigné faire à Pyrrhus, tout brillant qu'il a

été, n'eſt point encore auſſi touchant pour moi, que le plaiſir de vous offrir un Ouvrage applaudi, & de pouvoir, par ce préſent, vous donner une marque plus éclatante des ſentimens que j'ai pour vous; ſentimens auxquels vous laiſſez ſi peu de carriere, à certains égards, qu'il faut, malgré ſoi, ſe conformer à votre façon de penſer, trop modeſte & trop délicate pour s'accommoder du ſtyle ordinaire d'une Epître dédicatoire. Vous avez voulu, MONSIEUR, que celle-ci fût ſeulement un témoignage authentique de l'amitié qui nous lie. Heureux ſi, par des preuves plus ſolides de la mienne, je pouvois un jour vous con-

vaincre qu'on ne peut être avec une estime plus respectueuse, & une vénération plus parfaite,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

PYRRHUS, *Roi d'Epire, élevé sous le nom d'Hélénus, fils de Glaucias.*

GLAUCIAS, *Roi d'Illyrie.*

NÉOPTOLÈME, *Usurpateur de l'Epire, Prince du sang de Pyrrhus.*

ILLYRUS, *Fils de Glaucias.*

ÉRICIE, *Fille de Néoptolème.*

ANDROCLIDE, *Officier des Armées de Glaucias, & sujet de Pyrrhus.*

CINÉAS, *Confident de Pyrrhus.*

ISMENE, *Confidente d'Ericie.*

GARDES.

SUITE.

La Scène est à Byzance, dans le Palais de Lysimachus.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GLAUCIAS, *seul.*

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asyles,
Que le soin de vous plaire & de vous imiter,
Contre un Roi généreux semble encore irriter ;
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets terribles,
Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles,
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les divers transports dont je suis combattu.
Glaucias ne peut-il, sans cesser d'être pere,
Soutenir de son rang l'auguste caractere ?

O mon fils, cher espoir, malheureux Illyrus,
Faut-il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus ?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure, & le pere homicide.
Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur.
L'une attend tout de moi, ma foi doit tout à l'autre.
J'ai rempli mon devoir; Dieux, rempliſſez le vôtre.
Vous fûtes les garans des sermens que je fis ;
Sauvez-moi du parjure, ou me rendez mon fils.
Barbare Cassander, traître Néoptolème,
Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même ?
Frappez, Dieux tout-puissans; c'est assez protéger
Deux Tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
Laisserez-vous Pyrrhus, votre plus digne ouvrage,
En proie aux noirs projets de leur jalouse rage ?
Est-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
De jouir comme vous de l'immortalité ?
Et n'est-ce point assez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illustre Æacide ?
Abandonnerez-vous son fils infortuné
Au malheur qui poursuit le sang dont il est né ?
Non, il ne mourra point; le mien en vain l'ordonne.
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,
Et la vie : &, pour dire encor plus pour un Roi,
Je lui dois d'un ami le secours & la foi ;
Il ne l'éprouvera légere, ni perfide.

SCENE II.

ANDROCLIDE, GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

MAIS qu'eſt-ce que je vois! N'eſt-ce point Androclide?
Et que viens-tu chercher dans ces funeſtes lieux,
Près d'un Roi le jouet du ſort injurieux?

ANDROCLIDE.

Seigneur, un ſort plus doux n'a pas ſervi le zele
D'un ſujet malheureux, & cependant fidèle;
Peu digne des honneurs dont il fut revêtu,
Capitaine ſans gloire, & ſoldat ſans vertu,
Que l'Illyrie a vu de retraite en retraite
Mendier des ſecours garans de ſa défaite,
Réduit à déclarer la honte & le malheur
D'un combat dont un autre a remporté l'honneur.
Caſſander m'a vaincu; ſa fureur, & ma fuite
N'ont laiſſé qu'un bûcher dans l'Epire détruite.
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,
Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,
A ſuivi le ſuccès d'une lâche victoire,
Que le Tyran obtint & pourſuivit ſans gloire;

Et, pour comble de maux, Seigneur, je vous revoi
Parmi des ennemis sans honneur & sans foi.
Puis-je, sans succomber à ma frayeur extrême,
Voir le Roi d'Illyrie avec Néoptolème ?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur est saisi ;
Un intérêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes, mes périls n'ont rien d'assez terrible
Pour un Roi que l'honneur éprouve seul sensible.
Tu ne sais pas encor jusqu'où va mon malheur ;
Apprends tout. Mais, avant que de t'ouvrir mon cœur,
Prends garde si quelqu'un ne pourroit nous entendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre.
Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux,
Et c'est Pyrrhus, sur-tout, que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un Roi que je révere.
Vous savez à quel point je fus chéri du pere.
Lorsque Néoptolème, armé contre ses jours,
Par un noir parricide en eut tranché le cours,
Vous savez que c'est moi qui, trompant le perfide,
Sauvai de sa fureur les enfans d'Æacide.
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,
Qui, pour lui, sans vos soins, eût été son tombeau.
Pénétré des malheurs qui l'avoient poursuivie,
Vous jurâtes, Seigneur, de défendre sa vie :

Mais, depuis que Pyrrhus eſt en votre pouvoir,
Il ne m'a pas été permis de le revoir;
Et c'eſt des Immortels le ſeul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vu mille fois, tu vas le voir encore.
Tes yeux peuvent-ils bien ſe méprendre à Pyrrhus?
Quoi! tu peux méconnoître, en voyant Hélénus,
La majeſté des traits du redoutable Achille,
Sa fierté, ſa valeur, ſon courage indocile,
Un Héros, en un mot, ſi digne de celui
Dont le nom ſeul encor fait trembler aujourd'hui,
Qui n'a point démenti le ſang qui l'a fait naître;
(Il en eſt digne autant qu'un mortel le peut être:)
Qui reçut dans ſon cœur, avec le ſang des Dieux,
Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux;
Qui fit à l'Univers, dès l'âge le plus tendre,
Par un nouvel Achille oublier Alexandre!
Du nom de ſes aïeux s'il n'eſt pas informé,
Son grand cœur ſe ſent bien du ſang qui l'a formé.
Il paſſe pour mon fils, & ma tendreſſe extrême
Redouble chaque jour pour cet autre moi-même.
Mais, hélas! que lui ſert ma funeſte amitié,
Quand les Dieux & le ſort ſont pour lui ſans pitié?

ANDROCLIDE.

J'ai toujours ſoupçonné, malgré votre ſilence,
Que Pyrrhus, en ſecret élevé dès l'enfance,
Sous le nom d'Hélénus cachoit dans votre fils
Le précieux dépôt que je vous ai remis.

Mais, Seigneur, quel péril si pressant le menace,
Lui, dont tout l'Univers craint le bras & l'audace?
Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler.
Tu sais, lorsqu'Hélénus eut reconquis l'Epire,
Qui fut de ses aïeux le légitime Empire,
Que je te confiai le soin de conserver
Ces Etats qu'en secret j'avois fait soulever,
Et dont enfin je fis sortir Néoptolème.
Hélénus, n'écoutant que son ardeur extrême,
Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui.
Cassander le reçut, & devint son appui;
Cassander, de tout temps ennemi d'Æacide,
Arma pour soutenir son ami parricide.
Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur,
Hélénus remplit tout de carnage & d'horreur,
Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie;
Lieu fatal! jour funeste au repos de ma vie!
Hélénus, plein d'ardeur & l'œil étincelant,
N'avoit jamais paru ni plus fier, ni plus grand.
Mais, s'il fit voir alors Achille formidable,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable;
Il fut blessé. Mon fils, jaloux de sa valeur,
Crut pouvoir par lui seul réparer ce malheur,
Et poursuivre sans crainte une sûre victoire,
Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire;
Mais ce fut pour servir de triomphe au vainqueur,
Il fut défait & pris. Juge de ma douleur,

Quand

Quand je vis Illyrus tomber en la puiſſance
De ceux qu'au déſeſpoir réduiſoit ma vengeance.
A peine je rendis un reſte de combat.
Hélénus languiſſoit, & manquoit au ſoldat,
Qui, l'ayant vu couvert de ſang & de pouſſiere,
Et croyant qu'il touchoit à ſon heure derniere,
Malgré mes vains efforts plia de toutes parts;
Et je me crus enfin, après mille haſards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,
Moi qui me préparois à conquérir l'Aſie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre peuple réduit,
De ce cruel revers ne m'a que trop inſtruit.
Mais quel que ſoit ici le ſort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la diſgrâce.
Seigneur, dès qu'Hélénus ſurvit à ce malheur,
Quelle perte pourroit étonner votre cœur?
Je ne vois point encor ce que vous devez craindre.

GLAUCIAS.

Ecoute, & tu verras ſi mon ſort eſt à plaindre.
Néoptolème, enflé de ſes heureux ſuccès,
Prétend s'en aſſurer le fruit par une paix.
Il ſait que Pyrrhus vit, & que j'en ſuis le maître,
Que ſon interêt ſeul m'arme contre le traître;
Il m'a fait propoſer de lui livrer Pyrrhus,
Qu'il mettoit à ce prix le ſalut d'Illyrus;
Mais que, pour épargner mon honneur & ma gloire,
Et ne me point ſouiller d'une action ſi noire,

Qui décréditeroit & mon nom & ma foi,
Cet article seroit entre lui seul & moi.
Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'amene.
Lysimachus, qui veut terminer notre haîne,
S'est de lui-même offert pour garant du traité.
Néoptolème & moi nous l'avons accepté.
Tous deux depuis huit jours dans les murs de Byzance,
Nous nous sommes tous deux remis en sa puissance.
Enfin Lysimachus, garant de notre paix,
A de soldats sans nombre investi ce Palais.
Nul n'en sauroit sortir sans un ordre suprême
Qui vienne de ma part, ou de Néoptolème,
Qu'on laisse cependant disposer de mon fils :
Mais le barbare y met un trop indigne prix.
Il veut plus, il prétend s'unir à ma famille ;
Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour sa fille,
Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non, je ne puis souffrir qu'une si belle vie
Serre les nœuds sanglans de l'hymen d'Ericie.
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses Dieux
L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'ameniez-vous en ce séjour funeste ?
Quels sont donc vos desseins, & quel espoir vous reste ?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je faſſe ? On me retient mon fils,
Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
Néoptolème a craint que, fier de mon abſence,
Ce Héros n'entreprît de ſurprendre Byzance;
Enfin il a voulu qu'il me ſuivît ici.
Mais je mourrois plutôt.... Taiſons-nous, le voici.
Garde-toi bien, ſur-tout, de lui faire connoître
Quel péril le menace, & quel ſang l'a fait naître.
Va, ne t'éloigne point de cet appartement.

SCENE III.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS, CYNÉAS.

HÉLÉNUS, *à Cynéas.*

ALLEZ, cher Cynéas; laiſſez-nous un moment.

SCENE IV.

HÉLÉNUS, GLAUCIAS.

GLAUCIAS.

APPROCHEZ, Hélénus; venez, fils magnanime,
Unique eſpoir d'un Roi que le deſtin opprime.

Voici le jour cruel marqué par sa fureur
Pour éclairer ma honte, ou me percer le cœur.
Il faut livrer Pyrrhus, ou perdre votre frere,
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chere.

HÉLÉNUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, Seigneur, sur le sort d'Illyrus.
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,
Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu, mais il a votre foi;
L'autre doit m'être cher; mais doit être mon Roi;
Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le vôtre;
Sans me rendre, Seigneur, suspect d'ambition,
Ou sans vous conseiller une indigne action.
Un Roi né généreux, un pere né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,
Où l'honneur & le sang doivent seuls vous guider,
Où le pere & l'ami doivent seuls décider.
Daignez me dispenser d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage.
Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands intérêts,
Hélénus craint sur-tout les reproches secrets.
J'avoûrai cependant que ce Pyrrhus m'étonne;
Est-il digne des soins qu'un si grand Roi se donne?
Vous faites tout pour lui, que fait-il donc pour vous?
Et quel déguisement le cache parmi nous?
Peut-il être, en ces lieux, si voisin d'un perfide,
Sans le sacrifier aux mânes d'Æacide,

Sans faire pour mon frere un généreux effort?
Un descendant d'Achille a-t-il peur de la mort?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'opprime;
Pyrrhus n'en est pas moins digne de notre estime.
Dans l'état où je suis pourroit-il me venger,
Sans mettre mon honneur & mes jours en danger?
Le fier Lysimachus nous tient tous pour ôtages,
Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages;
Mon ennemi lui-même ôse s'y confier,
Sûr qu'à sa foi mon cœur fait tout sacrifier.
Adieu; je vais revoir ce Tyran que j'abhorre,
Le fléchir, s'il se peut, ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus & mon fils!
Mon cœur pour les sauver ne connoît point de prix.

SCENE V.

HÉLÉNUS, *seul.*

O Roi trop vertueux! un exemple si rare
Puisse-t-il désarmer un ennemi barbare;
Et servir de leçon aux Rois peu généreux,
A ne pas délaisser leurs amis malheureux!
Hélas! que je vous plains, & que je vous admire,
Sentimens de vertu que la pitié m'inspire!

Mon frere peut périr, mon frere eſt mon rival,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal ?
Ah ! n'eſt-ce point à lui que l'honneur ſacrifie ?
Mon frere ainſi que moi brûle pour Ericie.
Prends garde qu'en ton cœur, trop ſenſible Hélénus,
Ericie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus.
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur eſt combattu,
Sa généroſité n'eſt plus une vertu.
Mon frere eſt dans les fers d'un ennemi perfide,
Monſtre nourri de ſang, & de meurtres avide;
Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus.
Laiſſons aux Dieux le ſoin du malheureux Pyrrhus.
Trop de pitié pour lui me touche & m'intéreſſe.
J'entends du bruit, on vient.

SCENE VI.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

HÉLÉNUS.

O CIEL! c'eſt la Princeſſe.
(*à Ericie.*)
Madame, eh ! quel bonheur vous préſente à mes yeux,
Lorſqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux ?

Puiſſe cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait eſpérer un ſi charmant préſage!

ÉRICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bientôt la paix régneroit entre nous.
J'allois offrir aux Dieux les vœux les plus ſinceres,
Les prier de fléchir la haîne de nos peres.

HÉLÉNUS.

Le vôtre avec la paix m'offre ici votre main;
Mais, hélas! qu'il en fait un préſent inhumain!
Juſte Ciel! ſe peut-il que d'un objet ſi rare
Une aveugle fureur faſſe un préſent barbare,
Et que ce même hymen, qui combleroit nos vœux,
Soit devenu le prix du ſang d'un malheureux?

ÉRICIE.

Seigneur, de ce préſent j'ignore le myſtere,
Et ne me charge point des ſecrets de mon pere;
Mais, s'il faut ſans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'eſt pas l'objet de vos vœux les plus doux.
Votre cœur élevé dans le ſein des alarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes;
Le ſang, les cris, les pleurs, cent peuples gémiſſans,
Voilà pour vos pareils les objets raviſſans.
Votre nom n'a-t-il pas aſſez rempli la terre?
Qu'a-t-il beſoin encor des horreurs de la guerre?
Mon pere offre la paix, votre frere y conſent,
Elle trouve en vous ſeul un obſtacle puiſſant;

Votre haîne pour nous éclate en ma préſence,
Sans daigner un moment ſe contraindre au ſilence.
Je vois qu'en vain mon pere eſpéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui;
Ne me déguiſez point ce qu'il en doit attendre,
Du moins accordez-lui la grâce de l'entendre.
Ce Prince vous demande un moment d'entretien,
J'ôſe vous en prier.... Vous ne répondez rien,
Seigneur, vous frémiſſez au ſeul nom de mon pere!
Ah! je n'exigeois pas un aveu plus ſincere.

HÉLÉNUS.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur,
Madame; je ſens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéreſſe,
Et je crois entrevoir le motif qui le preſſe.
Illyrus, avec vous de concert pour la paix,
A remis en vos mains de ſi chers intérêts:
Mais la guerre pour moi peut ſeule avoir des charmes;
Et je ne me nourris que de ſang & de larmes;
Je ſuis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah, Madame! eſt-ce à vous de me le reprocher?
Si j'étois moins ſuſpect de traverſer mon frere,
Vous m'accuſeriez moins de haïr votre pere.
Je ne vous nierai pas que, peut-être ſans vous,
Rien n'eût pu le ſouſtraire à mon juſte courroux;
Que ce même Palais, notre commun aſyle,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile:
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis?
Les plus fiers ne ſont pas ici les moins ſoumis.

Les cœurs nourris de sang & de projets terribles
N'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles.
Le mien éprouve enfin que les plus grands hasards
Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,
Je n'ai connu d'autels que ceux de la Victoire :
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

ÉRICIE.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre,
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
Mon pere est en ces lieux, Seigneur; c'est avec lui
Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui.
Je sais pour vos vertus jusqu'où va son estime,
Et la mienne jamais ne fut plus légitime.
Ainsi, loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore, & le cœur se repent,
J'avoûrai sans détour que j'ai craint votre haîne,
Et ne vous ai point vu notre ennemi sans peine;
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
Qu'on peut voir des Mortels aussi grands que les Dieux,
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
Pourroit les souhaiter pour devenir sensible.
Mais, malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir,
L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir.
Si votre amour ne peut se soumettre au silence,
Songez qu'il doit ailleurs porter sa confidence.
Mon pere veut vous voir, quels que soient ses desseins,
Vous savez peu fléchir, Seigneur, & je vous crains.

Daignez vous ſouvenir que ce prince eſt mon pere,
Qu'il m'eſt cher encor plus que je ne lui ſuis chere,
Que jamais de ſon rang on ne fut plus jaloux.
Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.
Je crois, après ce mot, n'avoir rien à vous dire;
J'en ai même trop dit, s'il ne peut vous ſuffire.

SCENE VII.

HÉLÉNUS, *ſeul.*

O CIEL! en quel état me trouvé-je réduit!
Cher eſpoir d'un amour qui m'avez trop ſéduit,
Vous m'offrez vainement la Princeſſe que j'aime,
Mon cœur oublîra tout devant Néoptolème.
Qui? lui m'entretenir! Et que veut-il de moi?
Je ne ſentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
J'abhorre ce Tyran, & ſon aſpect farouche
L'emporte dans mon cœur ſur l'amour qui le touche.
N'importe, il faut le voir; n'allons point en un jour
Haſarder le ſuccès d'un malheureux amour.
Quels que ſoient les tranſports dont mon âme eſt ſaiſie,
Je ſens que les plus grands ſont tous pour Ericie.
Mais Illyrus paroît, ſortons.

SCENE VIII.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

ILLYRUS.

PRINCE, un moment ;
J'ai besoin avec vous d'un éclaircissement.
(*à ses Gardes.*)
Gardes, éloignez-vous. Répondez-moi, mon frere.
Puis-je avec vous ici m'expliquer sans mystere?

HÉLÉNUS.

Oui, Seigneur, vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.
Avec empressement vous cherchez Eticie,
Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie.
Vous savez que je l'aime, & vous n'ignorez pas
Que l'hymen à mon sort doit unir tant d'appas.
Avec elle en ces lieux que faisiez-vous encore?
Parlez.

HÉLÉNUS.

Je lui disois, Seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

Hélénus, ſongez-vous que vous parlez à moi,
Et qu'Illyrus un jour doit être votre Roi ?

HÉLÉNUS.

Je vous obéirai quand vous ſerez mon maître,
Si le deſtin m'abaiſſe au point d'en reconnoître ;
Juſques-là, mon amour craint peu votre pouvoir.
Je ſais juſqu'où s'étend la regle du devoir ;
Mais j'ignore, Seigneur, ces triſtes ſacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels ſupplices.
Le mien qui ne connoît ni crainte, ni détour,
Regarde d'un même œil, & la guerre, & l'amour.
Sans le péril affreux dont le ſort vous menace,
Vous verriez ſur ce point juſqu'où va mon audace.
Mais Hélénus, ſenſible autant que généreux,
N'a jamais ſu, Seigneur, braver les malheureux.
Si l'Amour vous livroit le cœur de la Princeſſe,
Ma fierté ſuffiroit pour bannir ma tendreſſe :
Mais ſi l'Amour auſſi daigne me l'accorder,
Juſqu'au dernier ſoupir je ſaurai le garder.
Adieu, Seigneur.

SCENE IX.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

INGRAT, d'un orgueil qui m'offense,
Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance.
Illyrus, tu le vois, ce n'est plus un secret,
On ôse t'avouer un amour indiscret,
Et l'on te brave encore! Ah! ma perte est jurée,
Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assurée;
Glaucias abandonne un fils infortuné,
Qu'on ne braveroit pas, s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifférence,
On n'a pour mon rival que de la déférence;
Glaucias à mes yeux le nomme son appui,
C'est son Dieu tutelaire, enfin c'est tout pour lui.
Cependant, si j'en crois ma juste défiance,
Mon pere a de ce fils supposé la naissance.
Le mystere profond qu'il me fait de Pyrrhus,
Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,
Et sur ce point, malgré sa prévoyance extrême,
Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,
N'éclairciſſent que trop ses funestes secrets.
Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous paroîs.
Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie,
Et je pourrois d'un mot mettre au hasard ta vie;

Mais un trait si perfide est indigne de moi,
Et je veux être encor plus généreux que toi.
Puisqu'on me l'a permis, allons trouver mon pere.
De ses délais enfin je perce le mystere;
Mais, sans nous prévaloir de son secret fatal,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon rival;
Humilions son cœur, en lui faisant connoître
Des sentimens d'honneur qu'il n'auroit pas peut-être.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE.

NÉOPTOLÈME.

Vous ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,
Que je n'eusse déjà pénétré dans son cœur.
Je n'ai vu qu'une fois ce Guerrier invincible,
Qu'on dit par-tout ailleurs si fier & si terrible ;
Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis
Qu'il paroît redoutable à tous ses ennemis.
Ainsi, sur cet amour, que je prévois sincere,
Je vais vous découvrir mon âme toute entiere.
Je regne ; mais combien m'a coûté ce haut rang !
Et qu'est-ce enfin qu'un sceptre encor souillé de sang ?
Prétexte à mes sujets de recourir aux armes,
Source pour moi d'ennuis, de remords & d'alarmes.
Illyrus est vaillant, mais il n'est que soldat,
Et la seule valeur défend mal un Etat ;
Héritier d'un grand Roi, trop puissant, qui peut-être,
Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître,

J'ai besoin d'un Héros qui, tenant tout de moi,
Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour soi.
Hélénus, à la fois Soldat & Capitaine,
N'attend que du destin la grandeur souveraine.
En l'unissant à vous par un sacré lien,
Je m'en fais pour moi-même un éternel soutien.
Il est né généreux, & sa reconnoissance
Ne m'envîra jamais la suprême puissance.
Voilà le successeur que je me suis choisi,
Et c'est pour l'en presser que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager son pere
A sacrifier tout à ma juste colere?
Chéri de Glaucias, c'est le seul Hélénus
Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ÉRICIE.

Seigneur, sur ses projets, qu'un grand Roi lui confie,
Daignera-t-il entendre un moment Éricie?
Je n'examine point quel sera mon époux;
Son choix, vous le savez, ne dépend que de vous.
Ainsi j'obéirai. Ce qui me reste à dire,
C'est votre gloire ici qui seule me l'inspire.
D'un cœur rempli pour vous d'amour & de respect,
Quel sentiment, Seigneur, pourroit être suspect?
Souffrez que, m'élevant jusqu'à Néoptolème,
J'aille, sans l'offenser, le chercher dans lui-même.
C'est l'Univers entier qui parle par ma voix,
J'ôse l'interpréter pour la premiere fois.
Vous vous êtes vengé; le meurtre d'Æacide,
Pour tout autre qu'un Roi, seroit un parricide;

Mais, si vous répandez le reste infortuné
De ce sang que les Dieux vous ont abandonné,
Les intérêts d'Etat, le Trône & ses maximes,
La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne feront désormais que de foibles garans
Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux Tyrans.
Quand même à vos desirs son fils pourroit souscrire,
Glaucias voudra-t-il qu'il regne sur l'Epire;
Que du sang de Pyrrhus il achete ma main,
D'un sang que deux grands Rois redemandent en vain;
Lui qui, pour conserver une tête si chere,
Semble avoir étouffé les sentimens d'un pere?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?
Laissez vivre, Seigneur, un Prince, dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.
Æacide, ennemi des Princes de son sang,
Vous força, malgré vous, de lui percer le flanc.
Si sa mort fut pour vous un crime involontaire,
Que son inimitié vous rendit nécessaire,
Le salut de son fils, qui peut seul l'expier,
Plus nécessaire encor, doit vous justifier.
Et vous vous attachez à la seule victime
Qui pouvoit expier, ou consommer le crime!

NÉOPTOLÈME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes Sujets ennemis,
A ce funeste nom, se croiront tout permis;

Et le fier Hélénus, fût-il plus grand encore,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.
Les Dieux, en me livrant le superbe Illyrus,
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus;
Il m'a trop fait trembler, il est temps qu'il périsse.
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice;
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,
Et fixer entre nous une constante paix.
Son cœur en gémira; mais votre hymen, ma fille,
Unissant pour jamais l'une & l'autre famille,
Calmera la douleur d'un Roi trop généreux,
Qui peut, par cet hymen, rendre Hélénus heureux.
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.
Que l'Univers alors éclate contre moi;
Un crime nécessaire est pour nous une loi.
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire,
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire?
Heureux, qu'à notre égard son imbécillité
Nous assûre du moins de sa docilité.
A tout ce qui nous plaît, c'est à lui de souscrire.
Dès que, sans le troubler, il nous laisse l'Empire,
Laissons-lui des discours dont il est si jaloux.
Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice, ou de la tyrannie.
Nous ne nous réglons point au gré de ses erreurs.
Les Dieux ont leur justice, & le Trône a ses mœurs.
Mais Glaucias paroît; ma fille, allez m'attendre.

SCENE II.

NÉOPTOLÈME, *seul.*

QUEL dessein le conduit? Et que vient-il m'apprendre?

SCENE III.

GLAUCIAS, NÉOPTOLÈME.

GLAUCIAS.

SEIGNEUR, vous triomphez; Androclide est défait,
Je ne sais si sa honte est pour vous un secret;
Mais sous vos loix l'Epire est désormais réduite.
Cassander l'a soumise, ou plutôt l'a détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais,
Et je vous viens moi-même annoncer vos succès.
Le Destin vous éleve, & le Ciel m'humilie;
J'ai commandé long-temps, aujourd'hui je supplie.
Voyons l'usage, enfin, qu'en nos succès divers,
Vous ferez du triomphe, & moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre;
Sans être trop humain, je crois qu'on peut le plaindre;

La pitié, sur ce point, dans un cœur irrité,
N'a pas même besoin de générosité.
J'ai protégé sans fruit ce Prince déplorable.
Tout s'arme contre lui, tout vous est favorable;
Mais vous connoissez trop ma constance & ma foi,
Pour croire que le sort soit au-dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance
Qui vous fit si long-temps éprouver ma vengeance;
A peine votre cœur se seroit satisfait,
Que vous savez assez quel en seroit l'effet.
Regnez donc, puisqu'ainsi le Destin en ordonne;
Sans remords, & sans droit, gardez une Couronne
Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant consacrer par la paix.
Je rends à Cassander la Macédoine entiere;
Tout ce que j'ai conquis sera votre frontiere;
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus.
Je fais plus, je promets, Seigneur, que votre vie
Jamais, de mon aveu, ne sera poursuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai son nom & ses aïeux;
J'en jure par ce fer, j'en jure par les Dieux.
J'ai tout dit, répondez.

NÉOPTOLÈME.

Où donc est l'avantage
D'une paix dont Pyrrhus ne seroit pas le gage?
Il est vrai que mon sort, Seigneur, a bien changé;
Mais, pour vous craindre moins, en suis-je plus vengé?

L'Epire en ſera-t-elle à mes loix plus ſoumiſe,
Mes jours plus à couvert d'une lâche entrepriſe?
Si Pyrrhus ſe connoît, pourra-t-il oublier
Que ſon pere fut Roi, qu'il eut un meurtrier,
Qu'il vit, & qu'entre nous un coup irréparable
Doit oppoſer ſans ceſſe un vengeur au coupable?
Malgré les nœuds du ſang dont nous ſortions tous deux,
Il fallut m'immoler un Roi trop ſoupçonneux,
Je ne m'en cache point: ſi c'eſt un parricide,
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.
Son Trône, après ſa mort, étoit le ſeul abri
Que je puſſe choiſir à mon honneur flétri.
Je ne vis qu'un bandeau qui pût ſauver ma tête:
La force en fit le droit, un meurtre la conquête,
Il eſt vrai; mais combien de Trônes ſont remplis
Par les uſurpateurs qui s'y ſont établis?
Votre aïeul en fut un; j'en nommerois mille autres
Qui n'eurent pour régner d'autres droits que les nôtres.
Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, je demande Pyrrhus,
Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos ſoins vertueux outrez moins la chimere,
Et reſſouvenez-vous que vous êtes ſon pere;
Que, s'il périt, c'eſt vous qui le voulez ainſi;
Que c'eſt vous, plus que moi, qui l'immolez ici;
Enfin que c'eſt vous ſeul qui m'impoſez un crime
Que la néceſſité va rendre légitime.
Vous m'entendez, Seigneur; adieu. Point de traités,
Si du ſang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah, cruel! arrêtez : puiſqu'il vous faut un gage,
Si c'eſt peu de ma foi, prenez-moi pour ôtage ;
Je ſuis prêt à vous ſuivre en ces mêmes climats,
Où j'ai porté cent fois la flamme & le trépas.
Si ce n'eſt pas aſſez de vous céder un Trône,
Prenez encor le mien, & je vous l'abandonne :
Mais ne réduiſez point un Prince vertueux
A trahir en Pyrrhus ſon honneur & ſes Dieux.
Quand je reçus ce Prince échappé de vos armes,
Son berceau fut long-temps arroſé de mes larmes.
Je regardai Pyrrhus comme un préſent divin
Que le Ciel m'ordonnoit de cacher dans mon ſein.
Enfin, Pyrrhus m'eſt plus que ſi j'étois ſon pere ;
Je répondrois aux Dieux d'une tête ſi chere.
Les ſermens les plus ſaints ont répondu de moi,
Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.
Il n'eſt fils ni ſujets que je ne ſacrifie
Au ſoin de conſerver ſa déplorable vie.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien ! vous pouvez donc au ſortir de ce lieu,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtriere,
Je me ſuis abaiſſé juſques à la priere ;
Mais c'eſt trop honorer un lâche tel que toi,
Que de lui témoigner le plus léger effroi.

Je brave ta fureur, si tu braves ma plainte.
Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.
Délivre, ou perds mon fils, je le laisse à ton choix,
Et je cours l'embrasser pour la derniere fois.
Oui, barbare, je vole à cet adieu funeste :
Mais toi, tremble, en songeant au vengeur qui me reste.

SCENE IV.

NÉOPTOLÈME, *seul.*

DANS quel étonnement laisse-t-il mes esprits !
Peut-on jusqu'à ce point abandonner un fils ?
Est-ce férocité, vertu, devoir, courage ?
De quel nom appeller ce bisarre assemblage ?
Quel oubli de soi-même ! Et quel mélange affreux
De pere sans tendresse, & d'ami généreux !
Dépouille-t-on ainsi des entrailles de pere?
Quelles sauvages mœurs! ou plutôt quel mystere!
Je l'ai trop admiré sur sa fausse vertu.
De soins bien différens un pere est combattu.
Glaucias m'abusoit ; & son indifférence
Pour un fils sur qui va retomber ma vengeance,
Me fait voir où mon bras doit adresser ses coups.
Je reconnois enfin l'objet de mon courroux,
Il est entre mes mains ; le Prince d'Illyrie
N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie.
Puis-je en douter encor?

SCENE V.

HÉLÉNUS, NÉOPTOLÈME.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

MAIS je vois Hélénus.
J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.
(*à Hélénus.*)
Héros dont les exploits font revivre Alexandre,
Ou plutôt qui semblez renaître de sa cendre ;
Qui, jeune encore, ôsez faire voir aux humains
Qu'on peut même prétendre à de plus hauts destins ;
Souffrez qu'un ennemi sorti du sang d'Achille,
Sang qui n'offrit jamais un hommage servile,
S'acquitte cependant des innocens tributs
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.
Le mien, quoiqu'irrité d'une guerre inhumaine,
Vous partagea long-temps son estime & sa haine :
Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser ;
Et ce que l'une a fait, l'autre veut l'effacer.
J'ai proposé la paix, & la main d'Ericie ;
Je l'ai moi-même offerte au Prince d'Illyrie.
Pouvois-je présumer que ses foibles attraits,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes souhaits,
Subjugueroient, Seigneur, un Guerrier intrépide
Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide ?

C'est

C'eſt à lui que je parle, & je n'ai pas beſoin
De rappeller ſes traits & ſon nom de plus loin.
Daignez me confirmer un amour qui me flatte.
Les momens nous ſont chers ; que cet amour éclate,
Seigneur : c'eſt un aveu que j'exige de vous,
Et je n'en puis entendre un qui me ſoit plus doux.

HÉLÉNUS.

Les charmes d'Ericie, & tout ce qu'elle inſpire
En diſent plus, Seigneur, que je n'en pourrois dire ;
Heureux, ſi les vertus dont vous m'avez flatté
Lui paroiſſoient d'un prix digne de ſa beauté.
Il eſt vrai que je l'aime, & n'en fais point myſtere ;
J'ai cru même devoir l'avouer à mon frere :
Mais Glaucias l'ignore, & du don de ma foi
Je ne puis diſpoſer ſans l'aveu de mon Roi.
Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,
Se livre ſans contrainte à ce qui peut lui plaire ;
Mais cette liberté n'étend pas ſon pouvoir
Juſqu'à braver les loix d'un trop juſte devoir.
Je fais gloire du mien, & jamais pour un pere
Amour ne fut plus grand, ni reſpect plus ſincere ;
Mais c'eſt moins en ſujet que je lui ſuis ſoumis,
Que par des ſentimens qui ſont plus que d'un fils.

NÉOPTOLÈME.

S'il eſt vrai qu'Hélénus brûle pour Ericie,
Prince, je réponds d'elle & du Roi d'Illyrie.
Glaucias vous chérit, & verra ſans regret
Le choix que mon eſtime & votre amour ont fait.

Quel ſucceſſeur plus grand & plus digne d'Achille
Pouvois-je préſenter à l'Epire indocile ?
Qu'il m'eſt doux de pouvoir, en couronnant vos feux,
Rendre à la fois ma fille & mes ſujets heureux!

HÉLÉNUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine;
Glaucias à la paix peut immoler ſa haîne,
Mais ne ſouffrira point que je ſois poſſeſſeur
D'un Trône dont Pyrrhus eſt le ſeul ſucceſſeur.
Nos malheurs, il eſt vrai, vous en ont rendu maître,
Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours l'être.
Je doute cependant qu'on vous laiſſe jamais
Le droit d'en diſpoſer au gré de vos ſouhaits.
Mon hymen, ou celui du Prince d'Illyrie,
Pourra vous garantir & le ſceptre & la vie;
Mais Pyrrhus, après vous reprenant tous ſes droits,
A l'Epire, Seigneur, doit ſeul donner des loix.
Qui peut lui diſputer alors ce diadême ?
Et malgré mon amour, ſavez-vous ſi moi-même
Je pourrois conſentir à l'en voir dépouiller,
Et d'un Trône uſurpé ma gloire ſe ſouiller ?

NÉOPTOLÈME.

Et quel eſt donc le but de la paix qu'on demande,
S'il faut que de Pyrrhus ma Couronne dépende?
Je n'aurai donc vaincu que pour être ſoumis,
Et que pour voir ſur moi régner mes ennemis;

Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille,
Comme une grâce encor qu'on fait à ma famille?
Le sort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles desseins.

HÉLÉNUS.

Oui, vous avez vaincu; mais l'honneur & la gloire
Ne suivent pas toujours le char de la victoire.
Il en est qu'on ne doit imputer qu'au hasard.
La vôtre est de ce rang, le sort vous en fit part,
Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,
Dont vous n'aviez pas cru la défaite possible.
Si mon sang répandu vous a fait triompher,
Ce n'est pas vous du moins qui le fîtes couler.
Le sort à mes pareils peut garder un outrage:
Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage
Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour;
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeste retour.
Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la Princesse;
Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse:
Mais je n'ai desiré que son cœur & sa main.
Ma valeur peut lui faire un assez haut destin,
Sans que j'aille à Pyrrhus ravir un Diadême,
Qui déshonoreroit votre fille elle-même.
Pour vous, qui vous osez déclarer mon vainqueur,
Montrez des sentimens dignes de tant d'honneur.

NÉOPTOLÈME.

Je vois bien qu'il est temps que je me fasse entendre,
Et que vous sachiez, vous, ce que j'ôse prétendre.

Je ne sais de quel prix Ericie est pour vous;
Mais, si de l'obtenir votre amour est jaloux,
Si sa main est un bien qui vous semble si rare,
Il faut qu'à me servir votre cœur se prépare.
Je demande Pyrrhus ma fille est à ce prix.
Tout autre n'est pour moi que refus, ou mépris.
Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
Vous, qui sur Glaucias avez tant de puissance,
Portez-le dès ce jour à remplir mes souhaits,
Ou déterminez-vous à ne nous voir jamais.

HÉLÉNUS.

Vous-même eussiez en vain tenté cette entrevue,
Sans les soins d'Ericie, à qui seule elle est due :
Mais sur cet entretien si l'on m'eût pressenti,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare, voilà donc le fruit de votre estime,
Un hymen, qui pour dot m'apporteroit un crime!
Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
Gardez à Cassander ce funeste bienfait,
Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille.
Ce sang qui fut toujours en Héros si fertile,
Ne pourroit inspirer des sentimens si bas.
Vous en êtes souillé, mais vous n'en sortez pas.
Si je pouvois penser que la jeune Ericie
Eût reçu vos penchans de vous avec la vie,
Ce ne seroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.
Cruel, si vous voulez lui conserver mon cœur,
Déguisez mieux du moins cet affreux caractere
Qui me feroit rougir de vous nommer mon pere.

Montrez-moi des vertus qui vous faſſent aimer,
Et qui dans mon amour puiſſent me confirmer.
Ce n'eſt pas votre rang, c'eſt la vertu que j'aime;
Sans elle vous m'offrez en vain un Diadême.
Duſſiez-vous m'élever à des honneurs divins,
Je vous préférerois le plus vil des humains.
Je me vois à regret forcé de vous confondre,
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! Prince, ſuivez ces tranſports généreux;
Mais reſſouvenez-vous que, pour vous rendre heureux,
J'ai voulu pénétrer juſqu'au fond de votre âme,
Et voir ce que pour nous oſeroit votre flamme;
Car ſans votre ſecours je ſerai ſatisfait.
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un ſecret.
Il eſt en mon pouvoir; c'eſt Illyrus lui-même,
Que ſon triſte deſtin livre à Néoptolème.

HÉLÉNUS.

Qui? lui, Pyrrhus, Seigneur! Mais non, penſez-y bien.....

NÉOPTOLÈME.

Adieu: vous-même ici peſez notre entretien.
Je n'oublîrai jamais un refus qui me bleſſe,
Et j'en vais de ce pas inſtruire la Princeſſe.

SCENE VI.

HÉLÉNUS, *seul.*

AH, Tyran ! de quel trait viens-tu frapper mon cœur ?
Vertu, dont les transports me coûtent mon bonheur,
Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme,
Sauve-moi des regrets qui déchirent mon âme ;
Tourne vers mon rival mes soins & ma pitié,
Et ranime pour lui ma premiere amitié.
Illyrus est Pyrrhus ! Mais d'où vient que mon pere
M'en a fait si long-temps un barbare mystere ?
M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du sort d'un malheureux ?
Hélas ! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Ericie ?
C'est Pyrrhus qui me l'ôte, & par un sort fatal
Je suis réduit encore à pleurer mon rival !
Allons trouver mon pere, & cessons de nous plaindre ;
Etouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre.
Voilà des ennemis dignes de mon courroux ;
Le triomphe du moins en est beau, s'il n'est doux.
Héros, qui pour tout bien recherchez la victoire,
Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de gloire,
Pour en savoir le prix, c'est peu d'être guerrier ;
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

TU combats vainement mon déſeſpoir funeſte ;
La plainte, chere Iſmene, eſt tout ce qui me reſte.
Laiſſe-moi le ſeul bien des cœurs infortunés,
Que ſous d'indignes loix l'Amour tient enchaînés.
Lieux, témoins de ma honte & d'un perfide hommage,
Payé de tout mon cœur, & ſuivi d'un outrage ;
Lieux, où j'ai cru ſoumettre un Héros à mes loix,
Hélas ! je vous vois donc pour la derniere fois.
Pardonne ces tranſports à mon âme éperdue ;
On me mépriſe, Iſmene, & la paix eſt rompue.
Nous reverrons bientôt, l'acier cruel en main,
Fondre dans nos Etats un guerrier inhumain ;
Et, pour comble de maux, il faut partir, Iſmene,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haîne.
Je fais pour le trouver des ſouhaits ſuperflus ;
Inutiles tranſports ! Je ne reverrai plus
Ce cruel Hélénus que ma raiſon abhorre,
Que ma gloire déteſte, & que mon cœur adore.

SCENE II.

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

ISMENE, je le vois. Ah! mortelles douleurs!
Je succombe, & n'ai plus que l'usage des pleurs.
Fuyons, n'exposons point au mépris d'un barbare
Les foiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

HÉLÉNUS.

Près de voir succéder, peut-être pour jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix,
Dans ce triste moment, où votre âme irritée
Contre un infortuné n'est que trop excitée,
M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux?
Si je ne vous croyois généreuse, équitable,
Madame, je craindrois de paroître coupable;
Mais que peut craindre un cœur qui remplit son devoir?
Et qu'ai-je à redouter que de ne vous plus voir?
Je ne vous dirai point que je vous aime encore;
Malgré ce que j'ai fait mon âme vous adore.
Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux,
Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous.
D'un rigoureux honneur déplorable victime,
Tendre amant sans foiblesse, & coupable sans crime,

D'un vertueux effort touché sans repentir,
Mon cœur sent cependant tout ce qu'il peut sentir;
Et si, pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma générosité lui parut une offense,
S'il a pu souhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le Destin n'a mieux rempli vos vœux.

ÉRICIE.

Que parlez-vous ici de haîne & de vengeance?
Non, ne redoutez rien de mon indifférence.
Quel désespoir éclate? ou que soupçonnez-vous,
Pour oser vous flatter d'un instant de courroux?
Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine;
C'est supposer l'amour que de craindre la haîne:
Mais jusques-là mon cœur ne sait point s'enflammer;
C'est aux amans chéris, Seigneur, à s'alarmer.

HÉLÉNUS.

Je sais que je dois peu ressentir leurs alarmes.
Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes:
Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,
C'est qu'il se crut toujours au-dessus du mépris.
Ce n'est pas se flatter que de craindre, Madame.
Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon âme;
La vertu seule y mit une noble fierté,
Que l'amour laisse agir, même avec dignité;
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colere,
Qui, n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Croit mériter du moins celui d'être estimé.

Madame, je vois trop qu'un récit peu fidèle
M'a fait de mon devoir une lâche querelle.
Mais si votre courroux vous paroît trop pour moi,
Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence,
En recevroient bientôt la juste récompense,
Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
Un bras qui n'est souvent que trop prompt à punir.
Malgré tous vos mépris, je sens que je vous aime;
Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.
Si jamais votre cœur a pu trembler pour lui,
Dans les murs de Bysance arrêtez-le aujourd'hui.
Je souscris à la paix; qu'on me rende mon frere.
Osez le demander vous-même à votre pere;
Prévenez sur ce point un amant furieux,
Qui, hors vous, n'aura rien de sacré dans ces lieux.

ÉRICIE.

Cruel! c'est donc ainsi que votre amour s'exprime!
Voilà ce feu si beau qui pour moi vous anime,
Et l'hommage d'un cœur qui ne se donne à moi,
Que pour remplir le mien de douleur & d'effroi!
On m'aime, & cependant il faut que je fléchisse;
On m'adore, & c'est moi qui dois le sacrifice.
Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
Et que de mon amant je subisse les loix.
De l'amour suppliant l'orgueil a pris la place,
Et je vois à ses soins succéder la menace,
Les refus, les mépris, la fierté, la terreur.
Vos transports les plus doux ne sont que de fureur;

Impétueux amant, dont l'ardeur téméraire
Ne déclare ſes feux qu'en déclarant la guerre.
Inſpira-t-on jamais l'amour par la frayeur?
C'eſt ainſi qu'Hélénus ſe rend maître d'un cœur!
Il ordonne en tyran, il faut le ſatisfaire.
Barbare, ma fierté vous devroit le contraire,
Je devrois n'écouter que mon juſte courroux;
Mais je veux me venger plus noblement de vous.
Je veux qu'en gémiſſant Hélénus me regrette,
Et qu'il ſente du moins la perte qu'il a faite.
Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur;
L'Amour à cet eſpoir ouvroit déjà mon cœur;
Heureuſe de pouvoir offrir un Diadême,
Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-même.
Je ne me vengerai de vos refus honteux,
Qu'en vous faiſant rougir de mes ſoins généreux.
Puiſque vous le voulez, je vais trouver mon pere,
Tenter, pour le fléchir, les pleurs & la priere;
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ſes genoux,
Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

SCENE III.

HÉLÉNUS, *ſeul.*

O DEVOIR, ta rigueur eſt-elle ſatisfaite?
Vois ce qui m'eſt offert, & ce que je rejette.

Quels bienfaits de ta part me feront oublier
Ce que tu m'as forcé de te sacrifier ?
Ah, Pyrrhus ! que le soin de défendre ta vie
Sera d'un prix cruel, s'il m'en coûte Ericie ?

SCENE IV.

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

HÉLÉNUS.

MAIS on vient : c'est lui-même. Hélas ! pour m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir !

ILLYRUS.

Seigneur, car je ne sais si je parle à mon frere ;
Tant le sort entre nous a jetté de mystere ;
Quoi qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu,
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçu ceux du Roi d'Illyrie,
Dont je suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon pere ni mon Roi ?
Par quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être ?
Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître ?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut prix
Encor si c'étoit vous, j'en serois moins surpris.

Seigneur, vous soupirez, je vois couler vos larmes;
Ces pleurs me causeroient de mortelles alarmes,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi.
Il s'émeut cependant de tout ce que je voi;
Une douleur si noble a de quoi me surprendre.
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être si généreux,
Lorsque tout abandonne un Prince malheureux.
Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire votre amour de ma perte complice;
Mais si je n'ai rien craint de votre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HÉLÉNUS.

Seigneur, quelques transports qu'une maîtresse inspire,
La gloire & le devoir ont aussi leur empire.
Entre ce qui me plaît, & ce que je me dois,
L'honneur seul a toujours déterminé mon choix.
Je n'ai pas, dans les soins d'une ardeur qui m'est chere,
Perdu le souvenir de mon malheureux frere;
Et dût-il me haïr, même sans m'estimer,
Ses malheurs suffiroient pour me le faire aimer.
Je vois avec douleur le sort qu'on vous prépare,
Sans oser cependant immoler un barbare.
Ce Palais est rempli de Chefs & de Soldats,
Qu'un ordre redoutable attache sur mes pas.
Le fier Lysimachus, jaloux de sa puissance,
Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance;
Et si je n'en craignois un funeste succès,
J'aurois bientôt troublé l'asyle de la paix:

Mais la peur d'exposer la tête de mon pere,
Me fait, en frémissant, étouffer ma colere ;
Et l'horreur de vous voir dans des fers odieux,
La porte à des accès quelquefois furieux.
J'ôse tout, je crains tout, sans savoir qu'entreprendre.
Je plains même Pyrrhus, & voudrois le défendre ;
Heureux, si son secret fût resté dans l'oubli.

ILLYRUS.

Vous n'êtes pas le seul qui le sachiez ici,
A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense :
Mais on veut lui garder un généreux silence ;
Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui,
Que jamais Glaucias n'osa faire pour lui,
Lorsque tout engageoit à le faire connoître.

HÉLÉNUS.

Ah! laissons ce Pyrrhus, Seigneur, quel qu'il puisse être.
Pénétré de son sort jusqu'au saisissement,
Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement.
Je ne connois que vous en ce moment funeste
Où le rival s'oublie, & l'ami seul vous reste.
Mais Glaucias paroît ; retirez-vous, Seigneur ;
Votre aspect ne feroit qu'irriter sa douleur.
Daignez la respecter dans un malheureux pere,
Et me laisser le soin d'une tête si chere.

ILLYRUS.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous.
Je vous exposerois, Seigneur, à son courroux.
Pour la derniere fois souffrez que je le voie.

SCENE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES.

GLAUCIAS, *dans le fond du Théâtre.*

DIEUX cruels, dont sur moi la rigueur se déploie,
Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,
Jouissez de mes pleurs & de mon désespoir.
Que vois-je? quels objets! les deux Princes ensemble!
Ah! que d'infortunés le sort ici rassemble!
(*à Illyrus.*)
Que cherchez-vous, mon fils, en ces funestes lieux,
Où tout doit désormais vous paroître odieux,
Où vous devez me fuir & m'abhorrer moi-même?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins, Seigneur, tout ce que j'aime.
A mon frere, il est vrai, je me plaignois de vous,
Et j'en eusse attendu des sentimens plus doux.
Je suis touché de voir, en ce moment terrible,
Que mon rival soit seul à ma perte sensible.
Hélas! qui fut jamais plus à plaindre que moi?
Mépriſé d'Ericie, & peu cher à mon Roi,
C'est un Prince sorti d'une race étrangere,
Qui l'emporte sur moi dans le cœur de mon pere.

Je ne condamne point sa générosité,
Mais l'effort en devroit être plus limité;
La gloire n'admet point de si grands sacrifices,
Et ce n'est point à moi d'illustrer ses caprices,
Victime des transports d'un chimérique honneur,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont votre cœur s'offense,
Ne regarde, Seigneur, que votre indifférence;
Je ne puis voir mon pere abandonner son fils,
Sans soupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les seuls regrets dont mon âme est saisie,
Et j'en suis plus touché que de perdre la vie;
Mais je n'en ai pas moins souhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus, mon seul bien & mon unique espoir,
Ah! si c'est ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuse point une preuve nouvelle.
Viens, mon fils, dans les bras d'un pere infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné;
Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse,
Et ne m'accuse point de manquer de tendresse.
Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,
Outragent plus que moi le sang & la nature.
Mon cœur de ses retours n'est que trop combattu,
Et je n'ai plus d'espoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguste vieillesse,
Aide-moi de mon sang à dompter la foiblesse.

Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi,
Je ne suis pas le sien, & ta vie est à moi.
Fais voir, par les efforts d'une vertu suprême,
La victime au-dessus du sacrifice même.
Adieu; sois généreux autant que je le suis.
Te pleurer & mourir, est tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Oui, je vous ferai voir par un effort insigne,
De quel amour, Seigneur, Illyrus étoit digne;
Que ce fils malheureux, sans le faire éclater,
Des plus rares vertus auroit pu se flatter;
Qu'il sait du moins mourir & garder le silence,
Quand son propre intérêt peut-être l'en dispense.
Je pourrois d'un seul mot éviter mon malheur,
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'est dans le fond du mien qu'enfermant ce mystere,
Je vais sauver Pyrrhus, votre gloire, & me taire.
Adieu, cher Hélénus; vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.

SCENE VI.

GLAUCIAS, HÉLÉNUS.

HÉLÉNUS.

SEIGNEUR, de ce discours que faut-il que je pense?
Sur quoi le Prince ici vante-t-il son silence?

GLAUCIAS.

Ah! mon fils, ce secret ne regarde que moi :
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas! que de son sort mon âme est attendrie !
Pyrrhus, que de vertus ma foi te sacrifie !

HÉLÉNUS.

Le Prince va, dit-il, se perdre pour Pyrrhus ;
Et c'est lui cependant sous le nom d'Illyrus,
Si j'en crois les soupçons du Tyran de l'Epire.
Seigneur, de ce secret, vous pouvez seul m'instruire.
Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
Les desirs que j'avois de m'en voir éclairci ;
Mais, s'il a triomphé de mon impatience,
Je rougis à la fin de votre défiance.
Si jamais votre cœur fut sensible pour moi,
Si mon amour pour vous a signalé ma foi,
Si j'ai pu m'illustrer en marchant sur vos traces,
Et par quelques exploits su mériter des grâces,
Du sang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.
Est-il vrai qu'Illyrus ne soit point votre fils ?

GLAUCIAS.

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soupçonne
Qu'Illyrus soit Pyrrhus, dès que je l'abandonne :
Mais vous, jusqu'à ce jour élevé dans mon sein,
Vous, à qui des vertus j'applanis le chemin,
Que j'instruisis d'exemple, auriez-vous osé croire
Que d'une lâcheté j'eusse souillé ma gloire ?

Non, mon cher Hélénus, ce fils abandonné
N'en eſt pas moins celui que les Dieux m'ont donné;
Et plût au ſort cruel qu'il eût un autre pere!

HÉLÉNUS.

Vous n'éclairciſſez pas, Seigneur, tout le myſtere.

GLAUCIAS.

Prince, c'eſt trop vouloir pénétrer un ſecret;
Offrez à ma douleur un zele plus diſcret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HÉLÉNUS.

C'en eſt aſſez pour moi, Seigneur, je me retire,
Satisfait qu'Illyrus ſoit toujours votre fils;
Et je vais de ce pas trouver ſes ennemis.

GLAUCIAS.

Ah, cruel! arrêtez! qu'allez-vous entreprendre?

HÉLÉNUS.

Ce que de ma vertu mon frere doit attendre.
Je cours le dérober à ſon ſort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main;
Et je n'écoute plus dans l'ardeur qui me guide,
Que la ſoif de verſer le ſang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare, immole donc le mien à ta fureur,
Cours expoſer ma vie & me perdre d'honneur.

HÉLÉNUS.

Ah! vous ne craignez pas, Seigneur, pour votre vie;
Ce n'eſt pas-là l'effroi dont votre âme eſt ſaiſie,
Elle eſt trop au-deſſus d'une lâche frayeur;
Pyrrhus, le ſeul Pyrrhus occupe votre cœur.
Indifférent pour nous, pour lui plein de tendreſſe,
Voilà pour m'arrêter, le motif qui vous preſſe,
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.
N'avons-nous pas aſſez verſé de ſang pour lui?
S'il eſt reconnoiſſant, que veut-il davantage?
Je ſais qu'à le ſauver votre foi vous engage,
Que vous lui devez même une ſainte amitié;
Mais que lui dois-je moi, qu'une ſimple pitié,
Qui doit céder aux ſoins de conſerver mon frere?
Hé bien! qu'à vos deux fils votre honneur le préfere;
Conſacrez à jamais ces tranſports vertueux,
Et me laiſſez le ſoin de nous ſauver tous deux.
Que Pyrrhus avec nous vienne auſſi ſe défendre,
S'il eſt digne du ſang que vous laiſſez répandre.
Eh! de quelle vertu l'ont enrichi les Dieux,
Pour vous rendre, Seigneur, le ſien ſi précieux?
Je ne ſais, mais je crains que le grand nom d'Achille
Ne ſoit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile;
Que ſans honneur ſes jours ne ſe ſoient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah! ſi vous connoiſſiez celui dont vous parlez,
Vous changeriez bientôt de ſoins & de langage,
Et je verrois mollir ce ſuperbe courage.

HÉLÉNUS.

Seigneur, à ce discours, c'est trop me le cacher.
Je dois de votre sein désormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi! ce même Hélénus que l'Univers admire,
Et dont les Dieux sembloient lui désigner l'Empire,
L'ennemi des Tyrans, l'ami des malheureux,
Flétrit en un seul jour tant de jours si fameux,
Et me demande à moi le sang d'un misérable!

HÉLÉNUS.

Ah, Dieux! de ces horreurs me croyez-vous capable!
Non; vous ne m'imputez ces lâches mouvemens,
Que pour vous délivrer de mes empressemens.
C'est le droit d'un refus acquis par une offense,
Et dont à vos remords je laisse la vengeance.
Ce jour, qu'on croit des miens avoir flétri le cours,
Est peut-être, Seigneur, le plus beau de mes jours.
A ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice,
Qui sera pour mon cœur un éternel supplice,
Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix.
Mais en vain aux refus vous joignez le mépris.
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite,
Cessez de retenir un secret qui m'irrite,
Ou de sang & d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah, mon fils! étouffez ces desirs curieux,
Et Pyrrhus puisse-t-il pour jamais disparoître!

HÉLÉNUS.

Je commence, Seigneur, à ne me plus connoître.
(*Il embrasse avec violence les genoux de Glaucias.*)
Pour la derniere fois j'embrasse vos genoux.

GLAUCIAS.

Ah! quel emportement! c'en est trop, levez-vous.
Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HÉLÉNUS.

Achevez.....

GLAUCIAS.

Je me meurs....malheureux! c'est vous-même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en est assez, & je suis satisfait.
(*Il veut se retirer.*)

GLAUCIAS, *l'arrêtant.*

Arrêtez, Prince ingrat: quel est donc le projet
Qu'en ce triste moment votre fureur médite?
Non, ce n'est pas ainsi, Seigneur, que l'on me quitte.
Je n'en conçois que trop, à vos yeux enflammés....
Mais je verrai bientôt, cruel, si vous m'aimez.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, ANDROCLIDE, CYNÉAS.

ANDROCLIDE.

ENFIN il m'eſt permis, Seigneur, de vous connoître,
Et d'oſer embraſſer les genoux de mon maître.
Dieux! quel raviſſement! Quelle douceur pour moi
De trouver un Héros dans le fils de mon Roi!
Mais de ce bien ſi doux que vous troublez la joie,
Par les tranſports ſecrets où je vous vois en proie!
Glaucias, à ſon tour accablé de douleur,
Semble plus que jamais reſſentir ſon malheur.
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle,
Songez qu'un ſeul inſtant peut la rendre mortelle;
Ne l'abandonnez point en ces triſtes momens.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empreſſemens.
Androclide, je ſais que je vous dois la vie,
Que ſans vous, en naiſſant, on me l'auroit ravie;
Allez, de ce bienfait je ſaurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le Roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias eſt un Roi que j'eſtime & que j'aime;
Mais je ne dépends plus ici que de moi-même.
Pour vous, que le Deſtin a ſoumis à mes loix,
Reſpectez-les du moins une première fois,
Et ceſſez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît, j'ai donné ma parole,
J'ai juré d'épargner un Tyran odieux,
Et de ne point troubler l'aſyle de ces lieux.
Que pouvois je de plus pour le Roi d'Illyrie?
Allez, ſi vous m'aimez, prenez ſoin de ſa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur....

PYRRHUS.

Obéiſſez. Profitons des inſtans
Que j'ai pu dérober à leurs ſoins vigilans.

SCENE II.

PYRRHUS, CYNÉAS.

PYRRHUS.

CYNÉAS, approchez; l'heure fatale preſſe.
Puis-je encore eſpérer de revoir la Princeſſe?
Sait-elle qu'Hélénus doit ſe trouver ici?

CYNÉAS.

CYNÉAS.

Oui, Seigneur, & bientôt vous l'y verrez auſſi.
J'ai laiſſé la Princeſſe avec Néoptolème,
Qui m'a paru frappé d'une ſurpriſe extrême,
Lorſque je l'ai flatté de l'eſpoir d'une paix,
Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.
Au ſeul nom de Pyrrhus j'ai vu ſa défiance
Balancer ſes deſirs & ſon impatience.
« Je douterois, dit-il, qu'on voulût le livrer,
» Si d'autres qu'Hélénus oſoient m'en aſſurer :
« Mais dès que ce Héros ſouſcrit à ma demande....»

PYRRHUS.

Ami, c'en eſt aſſez ; dites-lui qu'il m'attende.

SCENE III.

PYRRHUS, *ſeul.*

DESIRS impétueux que je ne puis dompter,
Et qu'en vain mon devoir s'attache à ſurmonter,
Redoutables momens d'une trop chere vue,
Que vous allez coûter à mon âme éperdue !
Pyrrhus, à quels tranſports ôſes-tu te livrer ?
Eſt-ce l'Amour ici qui doit t'en inſpirer ?
Néoptolème vit, & le ſang d'Æacide
S'enflamme pour le ſang d'un lâche parricide !

Mais pour lui mon amour eût en vain combattu,
Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.
Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclate.
Non, de quelque valeur que l'Univers te flatte,
Quels que soient tes exploits & tes honneurs passés,
Illyrus en un jour les a tous effacés;
Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,
Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée.
C'est vainement qu'au Ciel tu comptes des aïeux,
Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.
Le sang d'Achille est beau; mais l'honneur d'en descendre
Ne vaut pas désormais celui de le répandre.
Un rival généreux qui s'immoloit pour toi,
T'en a tracé l'exemple & prononcé la loi.
Ah! que tant de grandeur me touche & m'humilie!
Pere & fils vertueux, que je vous porte envie!
Comment vous surpasser? Dieux, voilà des Mortels
Dignes de partager avec vous les Autels;
Non des barbares nés pour l'effroi de la terre,
Ces idoles de sang, fiers rivaux du tonnerre,
Qui font de leur valeur un horrible métier,
Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.
Cherchons au-dessus d'eux une gloire nouvelle,
Plus digne des transports que j'eus toujours pour elle.
Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler,
A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler!

SCENE IV.

PYRRHUS, ÉRICIE.

ÉRICIE.

JE sors en ce moment d'avec le Roi d'Epire ;
En croirai-je, Seigneur, ce qu'il vient de me dire ?
Est-ce bien Hélénus qui nous donne une paix,
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits ?
Mais, loin de rappeller le souvenir funeste
D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste,
Je ne veux m'occuper que du soin généreux
De pleurer avec vous un Prince malheureux.
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolème ?
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.
Non, l'horreur de son sort n'égalera jamais
Mes regrets de l'avoir défendu sans succès.
Je sais trop à quel point Pyrrhus vous intéresse,
Pour ne point partager la douleur qui vous presse ;
Jugez combien mon cœur s'est senti pénétrer
De vous voir désormais réduit à le livrer.
Et plût aux Dieux, Seigneur, pour comble d'injustice,
Qu'on ne m'imputât point ce cruel sacrifice,
Et qu'au bien de la paix l'Amour trop indulgent
N'eût point pris sur lui-même un si triste présent!
Hélénus eût moins fait pour désarmer ma haine,
S'il savoit qu'un remords en triomphe sans peine.

Mais quoi! vous rougissez & ne répondez rien!
Pourquoi me demander un secret entretien?

PYRRHUS.

Je rougis, il est vrai, d'un discours qui m'offense;
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence.
Puis-je voir, sans frémir, qu'avec un si beau feu,
Ce cœur où j'aspirois m'ait estimé si peu?
Puis-je voir, sans rougir de honte & de colere,
Qu'Ericie ait de moi pensé comme son pere,
Et qu'elle ôse imputer aux transports d'Hélénus
Le funeste présent qu'il vous fait de Pyrrhus?
Je ne sais si l'Amour peut nous rendre excusables;
Mais il ne doit jamais nous rendre mépriſables.
Le crime est toujours crime, & jamais la beauté
N'a pu servir de voile à sa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme,
Tout vertueux qu'il est, n'est point exempt de blâme;
Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier,
Aux yeux de l'Univers va me justifier,
Eterniser mon nom, expier ma tendresse,
Et venger ma vertu d'un soupçon qui la bleſſe.

ÉRICIE.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux.
Je sais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connoître,
Et, loin de me haïr, vous me plaindrez peut-être.

Connoiſſez mieux, Madame, un cœur où vous régnez,
Et ne l'outragez point, ſi vous le dédaignez.
Belle Ericie, enfin, croyez que je vous aime ;
Mais ne le croyez point comme Néoptolème.
Mon amour n'a jamais ſoumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, & peut-être des Dieux ;
Qui ne ſait point offrir pour ſacrifice un crime
Qui déshonoreroit l'Autel & la Victime.
Je vais à ſon deſtin livrer un malheureux,
Mais ce ne ſera point par un traité honteux.
Ma vertu n'admet point de ſi lâche injuſtice,
Et mon cœur vous devoit un autre ſacrifice.
Trop heureux, ſi ce cœur, facile à s'enflammer,
Au gré de mon devoir, l'avoit pu conſommer :
Mais dans l'état cruel où mon malheur me laiſſe,
On peut me pardonner un inſtant de foibleſſe ;
Et vous m'avez offert des ſoins ſi généreux,
Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous deux.
Votre pere m'attend : adieu, belle Ericie.
J'ai voulu vous revoir ; mais mon âme attendrie
Ne pourroit ſoutenir vos pleurs près de couler,
Et qu'un fatal inſtant va bientôt redoubler.

ÉRICIE.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; &, ſi je vous ſuis chere,
Daignez de vos adieux m'expliquer le myſtere.
Je ſens un froid mortel qui me glace le cœur,
Et la mort n'a jamais cauſé plus de frayeur.
Hélas ! au trouble affreux dont mon âme eſt ſaiſie,
Puis-je encor ſouhaiter de me voir éclaircie ?

Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans cesser d'être grand, ni d'être généreux.
Ah! je vous reconnois à cet effort suprême.
Justes Dieux! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, Madame, c'est lui; c'est ainsi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

ÉRICIE.

Dites plutôt, Seigneur, qu'à ce cœur sans pitié,
Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,
J'aurois dû reconnoître une race ennemie
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.
Inhumain, consommez vos généreux projets;
De votre haîne, enfin, voilà les derniers traits.
Quel ennemi, grands Dieux! offrez-vous à la mienne!
Quel dessein venez-vous d'inspirer à la sienne!
Ah! si c'est à ce prix que vous donnez la paix,
Barbare, faites-nous la guerre pour jamais.
Vous ne démentez point le sang qui vous fit naître;
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoître
Que par un noir projet qui n'est fait que pour vous;
Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups.
Quand par des soins trompeurs il a séduit mon âme,
Des plus cruels refus je vois payer ma flamme;
Et quand je crois jouir d'un destin plus heureux,
Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.

Qui vous a dévoilé, Seigneur, votre naissance ?
Glaucias n'a-t-il plus ni vertu, ni prudence ?
Devoit-il un moment douter de vos desseins,
Et méconnoître en vous le plus grand des humains ?
Il faut, pour mon malheur, que le Roi d'Illyrie
Vous ait moins estimé que ne fait Ericie.
Cruel, songez du moins, en courant à la mort,
Qu'un amour malheureux me garde un même sort.
Ne croyez point en moi trouver Néoptolème.
Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime.

PYRRHUS.

Ah! voilà les transports que j'aurois dû prévoir,
Si l'Amour m'eût laissé maître de mon devoir.
J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore
Quelques tristes momens qui me restoient encore.
Je bravois le trépas ; mais je sens à vos pleurs
Qu'il a pour les Amans son trouble & ses horreurs.
Ne m'offrez-vous les soins d'une ardeur mutuelle !
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle ?
Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais ?
Un parricide affreux nous sépare à jamais.
Songez, si je ne meurs, qu'il faut que je punisse ;
Qu'un coupable, avec moi, n'est pas loin du supplice ;
Songez enfin, Madame, à ce que je me doi,
A ce que mon honneur m'impose envers un Roi
A qui je dois un fils, son unique espérance,
Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ÉRICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur ? Ne pouvez-vous récompenser sa foi
Qu'aux dépens de vos jours & de ma propre vie,
Que vous sacrifiez au Prince d'Illyrie ?
Ah ! laissez-moi le soin de vous le conserver,
Et, par pitié pour moi, songez à vous sauver.
C'est Ericie en pleurs qui vous demande grâce ;
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace ?
Est-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer ?
Ah ! du moins attendez qu'on ôse vous livrer.

PYRRHUS.

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet outrage.
Je dois d'un si beau sang faire un plus noble usage ;
La mort pour mes pareils n'est qu'un léger instant,
Dont la crainte aux humains a fait seule un tourment.
Je vous perds pour jamais, adorable Ericie ;
C'est-là pour un amant perdre plus que la vie :
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel,
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'Autel.
D'ailleurs, pour Glaucias j'eus toujours trop d'estime,
Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ÉRICIE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il vous paroît plus doux
D'en rejetter ainsi l'indignité sur nous ;
Et que vous aimez mieux déshonorer mon pere,
Pour m'en laisser à moi la douleur toute entiere ;

Et me faire haïr qui m'a donné le jour.
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour !
Hé bien ! cruel, allez trouver Néoptolème ;
Puisque vous le voulez, je vous rends à vous-même :
Mais, dans tous vos transports de générosité,
Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche ;
L'honneur ainsi le veut, & l'honneur seul me touche.
S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel, je sens tout le prix de la vie ;
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Ericie :
Mais Pyrrhus, en Héros épris de vos appas,
Se met, en immortel, au-dessus du trépas.

ÉRICIE.

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie
Je vous laisse, Seigneur, maître de votre vie.
Si vous ne rejettez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos desseins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor, gardez de l'entreprendre ;
Belle Ericie, au nom de l'amour le plus tendre,
N'abusez point ici des secrets d'un amant
Qui pourroit de dessein changer en un moment.
Considérez sur qui tomberoit ma colere ;
Vous pleurez un amant, vous pleureriez un pere.

En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,
J'y consens : mais daignez ne le point découvrir,
Et ne lui faites point mériter votre haîne.
Qu'espérez-vous, enfin, d'une pitié si vaine ?
Songez que dans l'état où m'a réduit le sort,
Il ne me reste plus que l'honneur de ma mort.
Ne me l'enviez point, & respectez ma gloire ;
Vivez pour en garder une tendre mémoire,
Et cessez de vouloir partager mes malheurs ;
Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.
Adieu, Madame, allez trouver Néoptolème ;
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
M'exposer plus long-temps à tout ce que je vois,
C'est moins braver la mort que mourir mille fois.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ÉRICIE, *seule.*

QUOI ! Seigneur, vous iriez vous livrer à mon pere !
Ah ! puisqu'en vos fureurs votre cœur persévere,
L'inflexible Pyrrhus, qui déchire le mien,
Va le voir surpasser la fermeté du sien.

SCENE VI.

GLAUCIAS, ÉRICIE.

ÉRICIE, *à part.*

MAIS Glaucias paroît. Quel soin ici l'appelle ?
Eclatez, vains transports de ma douleur mortelle,
Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret.

GLAUCIAS.

Princesse, un ennemi qui ne l'est qu'à regret,
Et qui touche peut-être à son heure derniere,
Osera-t-il ici vous faire une priere ?
S'il fut long-temps l'objet de votre inimitié,
Il ne doit plus, hélas ! l'être que de pitié.
Les Dieux viennent sur moi d'épuiser leur colere.
Je n'ai rien oublié pour fléchir votre pere ;
Mais le cruel qu'il est me redemande un bien
Que ma pitié protége, & qui n'est pas le mien.
Il veut Pyrrhus, il veut que je lui sacrifie
Le malheureux dépôt que le Ciel me confie ;
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,
Et plonger dans l'horreur le reste de ma vie.
Plaignez mon triste sort, généreuse Éricie ;
Vous êtes désormais mon unique recours.
A des infortunés prêtez votre secours.

Je fais, dans les faveurs dont le Ciel vous partage,
Que la beauté n'eſt pas votre ſeul avantage,
Et que les Dieux, ſur vous épuiſant leurs bienfaits,
Ont de mille vertus enrichi vos attraits.
Mon cœur, près de vous voir unie à ma famille,
Vous prodiguoit déjà le tendre nom de fille ;
Mais, puiſque le Deſtin me ravit la douceur
D'un bien qui m'eût comblé de joie & de bonheur,
Je veux traiter pour vous un plus noble hyménée,
De vous & de Pyrrhus unir la deſtinée.
Je ſais que je ne puis former ces triſtes nœuds,
Sans outrager les Loix, la Nature & les Dieux ;
Mais la paix ne veut pas un moindre ſacrifice.
Rendez à cet hymen votre pere propice.
S'il ſoupçonne ma foi, qu'il emmene Illyrus,
Et confie à mes ſoins Ericie & Pyrrhus.
Vous vous ſerez tous trois un mutuel ôtage.
Néoptolème aura l'Epire pour partage ;
Et je l'en laiſſerai paiſible poſſeſſeur,
Pourvu que votre époux en ſoit le ſucceſſeur.

ÉRICIE.

Ah, Seigneur! plût aux Dieux, & pour l'un & pour l'autre,
Que tous les cœurs ici fuſſent tels que le vôtre,
Et fuſſent comme vous régler ſur l'équité
La vengeance des Rois & leur avidité!
Qui ne ſeroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le ſoin du ſort d'un miſérable?

Les Dieux, tout grands qu'ils ſont, en ont-ils autant fait ?
Qu'un pere tel que vous eſt digne de regret !
Jugez, à ma douleur, ſi le cœur d'Ericie
A pu garder pour vous une haîne endurcie.
Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis.
Hélas ! pour conſerver Pyrrhus & votre fils,
Vous n'aviez pas beſoin d'employer la priere.
Que n'ai-je point déjà tenté près de mon pere ?
Rien ne peut déſarmer ſa haîne & ſa rigueur ;
Je ne vous dirai point quelle en eſt ma douleur,
Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de larmes
Que le ſoin de ſes jours ne vous cauſa d'alarmes.
Plût au Ciel que celui de nous unir tous deux
Pût rendre à vos ſouhaits ce Prince malheureux,
Et que de notre hymen les funeſtes auſpices
Ne fuſſent point ſuivis de plus noirs ſacrifices !
Adieu : puiſſe le Ciel, attendri par mes pleurs,
Les faire avec ſuccès parler dans tous les cœurs !
Vous ne connoiſſez pas le plus inexorable.
Mais, ſi je n'obtiens point un aveu favorable,
Seigneur, au même inſtant fuyez avec Pyrrhus ;
Et me laiſſez le ſoin du deſtin d'Illyrus.
Emparez-vous ſur-tout d'un Guerrier invincible,
Dont rien ne peut dompter le courage inflexible.
Que dis-je ? où mon amour ſe va-t-il égarer !

GLAUCIAS.

O Ciel ! à quels malheurs faut-il me préparer ?
Dans l'état où m'a mis la Fortune cruelle,
En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle ?

Ah, Madame! daignez ne me le point cacher,
Si d'un infortuné le sort peut vous toucher.
Vous avez vu mon fils, je sais qu'il vous adore,
Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
Et que par-tout en vain ma tendresse poursuit.
Ma vie à ce cruel devoit être assez chere,
Pour ne point l'arracher à son malheureux pere;
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi,
Que pour mieux me manquer de parole & de foi.
Il a par ses sermens surpris ma vigilance,
Dissipé mes soupçons, & trompé la prudence
D'un pere en sa faveur toujours trop prévenu.
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.
Veut-il nous perdre tous, ou se perdre lui-même?
Grands Dieux! faudra-t-il voir périr tout ce que j'aime?
Madame, ayez pitié de l'état où je suis.

ÉRICIE.

Ah! que demandez-vous? Et qu'est-ce que je puis?
N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les momens nous sont chers, souffrez que je vous quitte.
Seigneur, il n'est pas temps d'interroger mes pleurs,
Lorsqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ÉRICIE.

ÉRICIE.

SI je n'ai pu toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai-je obtenir d'un pere qui l'abhorre ?
Malheureuse ! les Dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puissans qui fléchissent les cœurs ?
Et tu crois attendrir un Prince inexorable,
Que la soif de régner va rendre impitoyable ;
Qui, maître du plus fier de tous ses ennemis,
Pour ne le craindre plus, se croira tout permis !
Funeste ambition, détestable manie,
Mere de l'injustice & de la tyrannie,
Qui de sang la premiere a rempli l'Univers,
Et jetté les humains dans l'opprobre & les fers ;
C'est toi dont les fureurs, toujours illégitimes,
Firent naître à la fois les sceptres & les crimes.
Sans toi, rien n'eût borné ma gloire & mon bonheur.
Quel sort plus beau pouvoit jamais flatter un cœur ?

Et mes yeux effrayés verront fumer la terre
D'un sang qui doit sa source au Maître du tonnerre !
Grand Dieu, ne souffre point qu'un pere furieux
S'immole, sans pitié, le plus pur sang des Dieux ;
Daigne, loin d'employer la foudre à sa vengeance,
Tonner au fond des cœurs, & prévenir l'offense.

ISMENE.

Madame, il faut cacher ce mortel désespoir.
Glaucias, disiez-vous, demandoit à vous voir ?

ÉRICIE.

Je ne l'ai que trop vu ce Prince déplorable,
Des Rois les plus vantés modele inimitable,
Qui n'a que l'honneur seul pour guide & pour objet,
Pere moins malheureux encor qu'ami parfait.
Que de son sort cruel mon âme est attendrie !
Qu'il redouble les maux de la triste Éricie !
Et ce Roi généreux, si digne de pitié,
De ses malheurs encore ignore la moitié.
Hélas ! que je le plains ! Que de vertus, Ismene !
Est-ce donc-là, grands Dieux, l'objet de votre haine ?
Que mon pere n'a-t-il un cœur tel que le sien !
Qu'il auroit épargné de désespoir au mien !
Ismene, il ne vient point ; & mon impatience
Commence à soupçonner une si longue absence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir ?
Sans doute le cruel m'a voulu prévenir ;
Et, si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée
Dans les flots de son sang est déjà terminée.

Je ne sais quelle horreur me saisit malgré moi ;
Je sens, à chaque instant, redoubler mon effroi.
Je demande mon pere, & mon âme éperdue
N'a peut-être jamais tant redouté sa vue.

SCENE II.

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

ENFIN, je l'apperçois. Soutenez-moi, grands Dieux !

NÉOPTOLÈME.

Hélénus, que j'attends, va paroître en ces lieux,
Ma fille ; c'en est fait, ce Guerrier redoutable,
Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable,
Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups,
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.
Sortez. Quoi ! vous pleurez ! Qui fait couler vos larmes ?
D'où peut naître à la fois tant de trouble & d'alarmes ?
Parlez, c'est trop se taire, après ce que je voi :
Avez-vous des secrets qui ne soient pas pour moi ?

ÉRICIE, *se jettant aux genoux de Néoptolème.*

Non, Seigneur : mais ce n'est qu'aux genoux de mon pere
Que je puis éclaircir ce funeste mystere.

NÉOPTOLÈME, *la relevant.*

Ma fille, en cet état que me demandez-vous ?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux ?
Que craignez-vous enfin d'un pere qui vous aime ?

ÉRICIE.

Ah, Seigneur ! pardonnez à ma douleur extrême.
Je sais que vous m'aimez, & ce n'est pas pour moi
Que je viens implorer les bontés de mon Roi.
Ne vous offensez point, si les pleurs d'Ericie
Osent d'un malheureux vous demander la vie.
L'infortuné Pyrrhus va vous être remis.....

NÉOPTOLÈME.

Quoi ! c'est du plus cruel de tous mes ennemis,
Que vous osez, ma fille, embrasser la défense !
Et ne craignez-vous point vous-même ma vengeance ?
D'où naissent pour Pyrrhus des sentimens si vains ?
Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins ;
Vous que je dois sur eux ou consulter ou croire ?

ÉRICIE.

Non, mais vous me devez compte de votre gloire ;
Elle est à moi, Seigneur, autant qu'elle est à vous ;
Et ce qui la flétrit, se partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haîne endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.
Vous verrez contre vous armer tout l'Univers,
Et Pyrrhus, chaque jour, renaître des Enfers.

Quoi ! pour faire oublier le meurtre d'Æacide,
Vous méditez encore un double parricide !
Faudra-t-il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorsque vous en pouviez devenir le modele,
Si votre ambition eût été moins cruelle ?
Le Ciel vous a comblé de ses dons précieux,
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux Dieux,
La noblesse du sang, la valeur, la prudence ;
En faudra-t-il, Seigneur, excepter la clémence ?
Malgré mille revers, vous avez vu cent fois
L'Univers vous placer parmi ses plus grands Rois ;
Et de tant de vertus le parfait assemblage
Deviendroit d'un Tyran l'inutile partage !

NÉOPTOLÈME.

Ma fille, quels discours !

ÉRICIE.

Je m'égare, Seigneur ;
Mais daignez pardonner ces transports à mon cœur.
Mon respect a toujours égalé ma tendresse :
Loin de me reprocher un discours qui vous blesse,
A mes larmes, Seigneur, laissez-vous attendrir,
Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
Glaucias est tout prêt à vous céder l'Epire ;
Pour vous en assurer le légitime empire,
Ce Prince pour Pyrrhus vous demande ma main.

NÉOPTOLÈME.

Pour Pyrrhus ! Glaucias croit m'éblouir en vain.

Je connois mieux que lui le sang des Æacides ;
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
Loin que cette union dût assurer mon sort,
Votre hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort.
C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tutelle,
Et nourrir entre nous une guerre éternelle.
Ce n'est point ma fureur qui demande son sang.
Je regne, & je dois tout à ce superbe rang.
Si de Pyrrhus, enfin, je m'immole la vie,
C'est au bien de la paix que je le sacrifie.

ÉRICIE.

Si jamais vous osiez lui donner le trépas,
Quelle guerre, Seigneur, n'allumeriez-vous pas ?

NÉOPTOLÈME.

Hélénus est le seul dont je crains le courage,
Et son amour pour vous dissipera l'orage ;
Mais son courroux bientôt retomberoit sur moi,
Si j'osois à Pyrrhus engager votre foi.
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même ;
Jugez par ce présent à quel point il vous aime.

ÉRICIE.

Ah ! ne vous fiez point au présent qu'il vous fait ;
C'est peut-être, Seigneur, quelque piége secret.
Ce Palais vous met-il à couvert de surprise ?
Je ne sais ; mais sur vous je crains quelqu'entreprise.
Ne vous exposez point à revoir Hélénus ;
Et, si vous m'en croyez, emmenez Illyrus.

NÉOPTOLÈME.

Qu'aurois-je à redouter d'une âme généreuse ?
Votre crainte, ma fille, est trop ingénieuse.

ÉRICIE.

Votre haîne, Seigneur, l'est plus que mon effroi,
Et vous ferme les yeux sur tout ce que je voi.
L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime,
Et la soif de régner vous déguise le crime:
Mais, si mes pleurs en vain combattent vos fureurs,
Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

NÉOPTOLÈME.

Ah! c'en est trop, ma fille, & ce discours m'outrage;
Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage.
Mais Hélénus paroît.

ÉRICIE.

Justes Dieux!

NÉOPTOLÈME.

Laissez-nous.

ÉRICIE.

Ah, Seigneur! par pitié, souffrez-moi près de vous;
Je ne vous quitte point.

NÉOPTOLÈME.

Quels transports!

ÉRICIE.

Ah, mon pere!
Si jamais votre fille a pu vous être chere,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NÉOPTOLÈME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment;
Je me lasse à la fin d'une douleur si vaine.

ÉRICIE.

De ces funestes lieux ôte-moi, chere Ismene.
Si d'un infortuné je veux sauver les jours,
C'est à d'autres que lui qu'il faut avoir recours.

SCENE III.

PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, GARDES.

NÉOPTOLÈME, *à part.*

QUE de trouble s'éleve en mon âme éperdue!
(*à Pyrrhus.*)
Seigneur, enfin la paix, si long-temps attendue,
M'est redonnée ici par ce même Héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.
Heureux si cette paix qui tous deux nous rapproche,
Pouvoit être entre nous exempte de reproche!

Mais on doit pardonner aux soins de ma grandeur
Ce que semble de vous exiger ma fureur.
Je sais ce qu'il en coûte à des cœurs magnanimes,
Lorsqu'il faut immoler d'innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te sied-il pas bien de t'en justifier,
Toi qui nous as contraints à les sacrifier?
Epargne à ton honneur un discours inutile,
Qui doit faire rougir un descendant d'Achille;
Et ne nous fais pas voir pour la seconde fois
Un Sujet altéré du meurtre de ses Rois.

NÉOPTOLÈME.

Ai-je bien entendu! Quel sinistre langage!
A me l'oser tenir qu'est-ce donc qui t'engage?
Pourquoi par Cynéas me faire pressentir
Sur un espoir trompeur que tu viens démentir?
Est-ce en me préparant des injures nouvelles,
Que l'on croit terminer de si grandes querelles?
Tu déclares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais,
Quoique je vienne ici remettre en ta puissance
Celui dont tu devrois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haîne accable de malheurs.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien ! puiſque c'eſt toi qui dois me le remettre,
Ne differe donc point, ou ceſſe de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois, tu peux t'en repoſer ſur moi,
Et, de plus, relâcher Illyrus ſur ma foi.

NÉOPTOLÈME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
(*à ſes Gardes.*)
Gardes, faites venir le Prince d'Illyrie.
(*à Pyrrhus.*)
Je vais, dans un moment, te le remettre ici ;
Mais commande, à ton tour, que Pyrrhus vienne auſſi.

PYRRHUS.

Inhumain, ne crains point qu'on te le faſſe attendre ;
Crains plutôt un aſpect qui pourra te ſurprendre :
Mais daigne auparavant m'inſtruire de ſon ſort ;
Sois ſincere ſur-tout : quel ſera-t-il ?

NÉOPTOLÈME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, Tyran, ta barbarie
Te coûteroit bientôt & le Trône & la vie.

Voyons

Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais, pour laisser ta haîne agir en liberté,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable,
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
(Il jette son épée aux pieds de Néoptolème.)
Frappe, voici Pyrrhus.

SCENE IV.

PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS, *entrant.*

DIEUX! qu'est-ce que je vois?

PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NÉOPTOLÈME.

Où suis-je? Quel transport de mon âme s'empare!
Quel soudain mouvement tout-à-coup s'y déclare,
A l'aspect imprévu de cet audacieux!

SCENE V ET DERNIERE.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NÉOPTOLÈME, ILLYRUS, ÉRICIE, ANDROCLIDE, CYNÉAS, ISMENE, GARDES.

GLAUCIAS, *entrant avec Ericie.*

QUE vois-je? Quel objet se présente à mes yeux?
Hélénus désarmé devant Néoptolème!

NÉOPTOLÈME.

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même,
Et qui, loin d'essayer de fléchir ma rigueur,
Ose par sa fierté défier ma fureur,
Qui me brave, me hait, me mépriſe & m'offenſe.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuſte vengeance?
Sont-ce les mouvemens qu'il te doit inſpirer?
Il se livre à tes coups; que veux-tu?

NÉOPTOLÈME.

L'admirer.

Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire.
Le malheur rend souvent le crime néceſſaire;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux,
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.
C'eſt dans le sang des Rois que j'ai puiſé la vie;
Mais quand je ſerois né des monſtres d'Hyrcanie,

J'aurois été touché d'un trait si généreux.
Pyrrhus, un même sang nous a formés tous deux;
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens,
Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.
Je t'ai ravi le sceptre, & je te l'abandonne.
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne;
Et je préfererois à l'éclat de mon rang
L'honneur d'être avoué pour Prince de ton sang.

PYRRHUS.

Si j'osois me flatter, malgré la mort d'un pere,
Qu'un repentir si grand fût durable & sincere....

NÉOPTOLÈME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux,
Qui me rend à moi-même, à mon Prince, à mes Dieux,
Seigneur. Je n'ôse encor prétendre à votre estime.
Un bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime.
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas,
Et veuille de ma main recevoir ses Etats.

PYRRHUS.

A ce noble retour je sens que ma justice,
Malgré la voix du sang, doit plus d'un sacrifice.
Puisqu'un remords suffit pour appaiser les Dieux,
Les Rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainsi, jouissez de la vie;
Moi, je vous rends le sceptre en faveur d'Ericie.

NÉOPTOLÈME *lui présente Ericie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi,
Seigneur ; c'eſt le ſeul bien qui ſoit encore à moi.
(*à Illyrus.*)
Prince, ſur cet hymen je n'ai rien à vous dire ;
Votre cœur eſt trop grand pour ne point y ſouſcrire.
(*à Glaucias.*)
Et vous, digne mortel, dont les Dieux firent choix
Pour être le vengeur & l'exemple des Rois,
Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire,
Recevez votre fils pour prix d'un ſi grand bien ;
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le mien.

Fin du Tome ſecond.

Cleaned & Oiled

December 1986